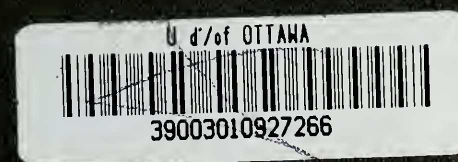
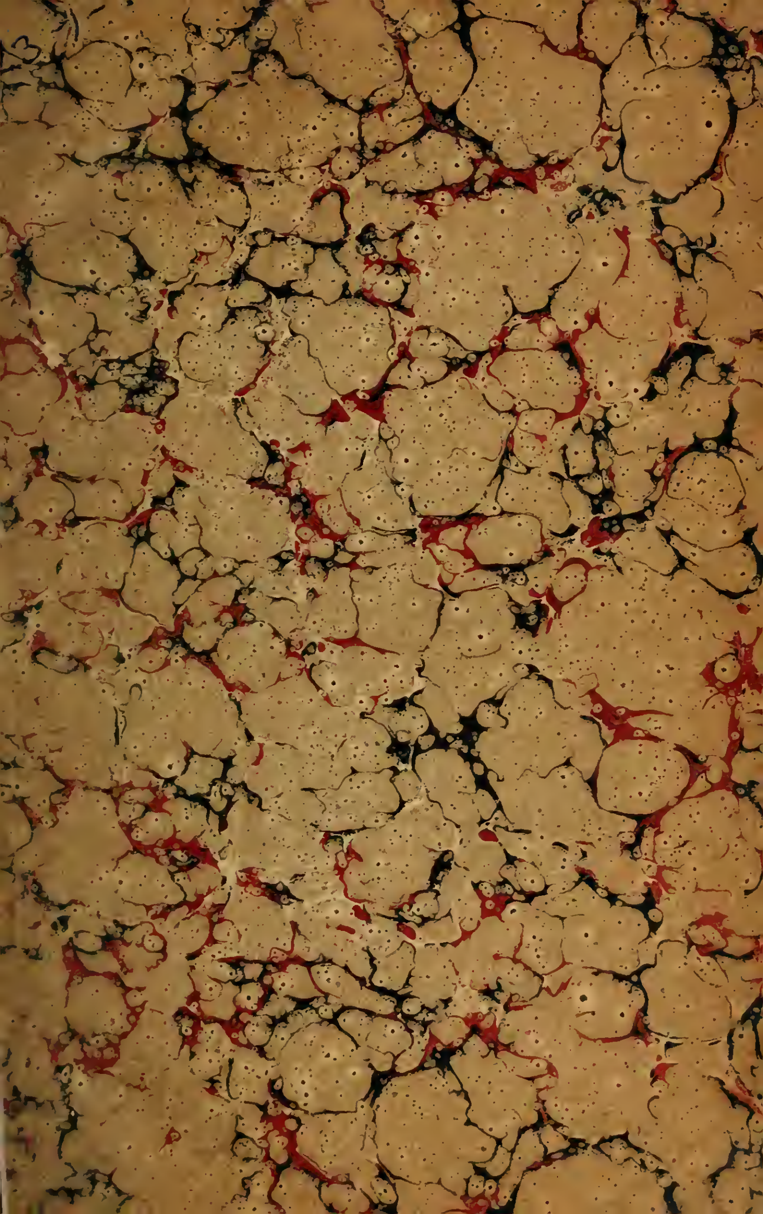





H X
14



LETTRES

A UN JEUNE HOMME

SUR LA PIÉTÉ

Paris. — G. Téqui. 92, rue de Vaugirard.

COLLECTION SAINT-MICHEL

LETTRES

A

UN JEUNE HOMME

SUR LA PIÉTÉ

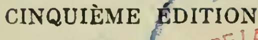
PAR

EUGÈNE DE MARGERIE

Exerce te ipsum ad pietatem. Nam.., pietas... ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futurœ.

« Exerce-toi à la piété. Car la piété est utile à tout, ayant la promesse de la vie présente et de la vie future.

(II Ep. de saint Paul à Timothée.



CINQUIÈME ÉDITION



PARIS

G. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL

6, RUE DE MEZIÈRES, 6.

1879

A MON PÈRE

MON CHER PÈRE,

Le sens de ces *Lettres à un jeune homme* ne serait pas complet si je ne suivais la pente de mon cœur en vous les dédiant.

Lorsque vos fils se demandent pourquoi ils ont le bonheur d'être chrétiens, d'aimer les pauvres, de trouver dans les choses de l'esprit une source de douces jouissances, ils pensent aussitôt avec émotion à vos leçons, et plus encore à vos exemples.

Et quand je parle de vous, vous savez que notre cœur, pas plus que le vôtre, ne sait vous

séparer du souvenir toujours vivant de notre sainte mère.

J'essaye aujourd'hui de dire ce que vous m'avez appris à sentir et à aimer. J'essaye surtout de faire partager à la jeunesse ces sentiments et ces affections, en lui rappelant à quel suprême et fécond principe toute notre vie se doit rapporter.

N'est-il pas juste, mon cher Père, que votre nom se lise en tête de ces pages, afin que, si elles sont assez heureuses pour faire du bien à quelques âmes, ces âmes sachent que c'est à vous, et non pas à moi, que doit, après Dieu, remonter leur reconnaissance?

Quant à la mienne, les paroles sont bien peu de chose pour l'exprimer; et vous savez combien j'aimerais à pouvoir vous la témoigner dignement. J'espère donc que vous voudrez bien accepter la dédicace de ce petit livre, comme une faible marque du profond respect et de la vive tendresse

De votre fils dévoué,

E. DE MARGERIE.

PRÉFACE

DE LA QUATRIÈME ÉDITION.

Un saint religieux, des plus compétents en matière d'éducation, m'écrivait naguère, à propos de mon récent ouvrage sur *La Société de Saint-Vincent de Paul :*

« J'ai ressenti, en vous lisant, les mêmes chré-
« tiennes émotions, je dirai le même ravissement
« que lorsque j'ai lu, pour la première fois, vos
« *Lettres sur la Piété*, un des meilleurs livres que
« je connaisse, un de ceux qui m'ont fait le plus
« de bien et par lesquels, je l'espère, Dieu m'a
« accordé d'en faire quelque peu à la jeunesse. »

Ce témoignage, et quelques autres non moins précieux, me décident à donner une nouvelle édition de mes *Lettres à un jeune homme sur la Piété.*

A bien peu de chose près, elle n'est qu'une reproduction des éditions précédentes.

C'est que ces *Lettres* sont un livre de jeunesse, et qu'un livre de jeunesse a sa physionomie propre, une certaine sève printanière, luxuriante et incorrecte le plus souvent, mais qui ne manque pas, sinon de charme, du moins d'originalité. En le retouchant, même pour l'améliorer, presque toujours on le gâte.

Quant au fond, mes motifs de n'y rien changer sont bien plus impérieux encore.

J'avais à peine dépassé les confins de la jeunesse, quand j'écrivis, en 1854, ces *Lettres à un jeune homme*. Aujourd'hui que je les réimprime, je touche presque aux abords de la vieillesse.

Que de choses pendant ce long intervalle de vingt années! Que de révolutions, que de crises, que de guerres, que de craintes et d'espérances! Que de berceaux occupés un instant et vides aussitôt! Que de sourires et que de larmes! Que de mains serrées que la mort a roidies! Que de chers visages que l'on ne verra plus ici-bas!... Autant de pierres de touche de ce qui est tout à la fois une doctrine et une méthode.

Or, je le déclare ici, et je voudrais avoir, en le déclarant, un porte-voix immense qui me fît entendre de tous les destinataires de ce livre, des jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans; — il n'est pas un événement, quel qu'il soit, auquel j'aie été mêlé de loin ou de près, ne fût-ce qu'en qualité de spectateur; pas une de mes

humbles étapes dans le chemin de la vie, pas une des existences dont j'aie suivi le développement, pas une des phases de notre histoire publique comme de l'histoire privée de chacun de nous, pas une joie, pas une peine, pas un tressaillement, rien, en un mot, de ce que j'ai vu, entendu, pensé, jugé, goûté, qui n'ait fortifié en moi la pensée-mère de ces *Lettres à un jeune homme*... cette pensée, toujours la même sous des formes diverses : — soit que nous disions, avec le Maître : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste « vous sera donné par surcroît » — soit que nous répétions avec saint Paul : « La piété est utile à tout, « elle a les promesses de la vie présente et de la vie « à venir » — ou avec saint Augustin : « Aimez et faites ce que vous voudrez » — ou avec saint Ignace : « Donnez-moi, Seigneur, seulement votre amour, et je « suis assez riche » — ou enfin, avec l'auteur de l'*Imitation* : « Qu'il n'y ait pour vous rien de grand, « rien de noble, rien de doux et d'agréable, si ce « n'est Dieu lui-même ou ce qui vient de Dieu ».

* *

Oui, mes chers lecteurs, vous qui étiez jeunes, quand vous avez lu pour la première fois ces *Lettres à un jeune homme* et qui voulez retrouver, en les relisant, les impressions de votre pieuse adolescence ; et vous qui êtes jeunes aujourd'hui, vous, mes fils et les fils de mes amis, et les fils de mes premiers lecteurs, laissez-moi vous le redire, vous le redire à tous, me le redire, avant tous, à moi-même ;

Soyons pieux. Aimons Dieu tendrement, ardemment, généreusement, de toute l'énergie de notre âme. Ne négligeons aucune des applications de la piété. Soyons partout et toujours dignes de notre foi. C'est le moyen de faire des conquêtes dans les rangs de l'indifférence, même de l'incrédulité... Oh ! si nous étions des saints — et nous devons, et nous pouvons l'être — oh ! que nous serions forts ! Oh ! quels ouvriers infatigables et féconds Dieu et le prochain trouveraient en nous !

Oh ! que nous serions heureux aussi !

Car c'est là une des plus précieuses leçons que le chrétien recueille, à mesure qu'il avance dans le grand voyage. Oui, la pratique imperturbable de la Religion, cette influence universelle et constante de nos croyances sur nos actions, cet ensemble harmonieux d'une âme dont toutes les puissances sont d'accord entre elles, où tout conspire à la gloire de Dieu et au bien des autres âmes, la piété, en un mot, c'est le vrai secret du bonheur.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Comment celui-là ne serait-il pas heureux qui sent qu'il fait son devoir, qu'il est tout entier au service de son maître, de son roi, de son père, qu'il remplit consciencieusement et amoureusement la part qui lui a été assignée d'en-haut dans le travail social ?

Comment les souffrances, les épreuves, les traverses et les peines diverses de la vie, les revers les plus soudains même et les plus imprévus, comment tout cela pourrait-il atteindre profondément celui

qui voit en tout la volonté de Dieu, celui qui aime la main qui le frappe, celui qui, par ses actions comme par ses paroles et, fût-il sur la roue du martyre, par le dernier battement de son cœur, semble répéter les beaux vers de notre Racine :

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix ?

Je n'ajouterai qu'une chose, au risque de me répéter. — Mais ne faut-il pas répéter sans cesse ce que sans cesse on oublie ?

Notre pauvre pays est malade, bien malade. Qui le guérira ?

Celui qui a fait les nations guérissables... mais à une condition.

A la condition que nous le rappelions dans nos mœurs et dans nos lois, dont systématiquement, depuis un siècle, nous le tenons éloigné.

Par qui doit commencer ce mouvement, sinon par nous, chrétiens, qui en comprenons l'immense importance ?

Surtout par vous, jeunes gens, vous qui avez pour vous l'avenir et la force et l'enthousiasme.

Si, avec cela, vous êtes chrétiens, chrétiens sincères et dévoués, chrétiens toujours, en tout, partout et avant tout — c'est-à-dire pieux — vous reconstituerez la France à votre image, et la France sera sauvée.

LETTRE PRÉLIMINAIRE

BUT QUE L'ON S'EST PROPOSÉ EN ÉCRIVANT CES LETTRES.

Je ne sais, mon cher François, si vous avez assez réfléchi à la différence profonde que la bonté de Dieu a mise entre vous et la plupart des jeunes gens de votre âge. Un mot suffit à la marquer ; mais dans ce mot il y a un monde : vous êtes chrétien, et ils ne le sont pas.

Considérez les trois quarts, — ce n'est pas assez dire, les neuf dixièmes — des jeunes gens de dix-huit à vingt ans que le collége rend à leurs familles. Il y a longtemps que la Religion a cessé d'exercer sur leurs sentiments ou sur leurs actes la moindre influence ; et si, par un mélange de routine et de contrainte, ils en remplissent encore les devoirs extérieurs, ils n'aspirent qu'à l'heure d'indépendance où vous voici tous arrivés, pour secouer enfin un joug importun et méprisé.

Grâce à une éducation chrétienne, ou bien à l'heureux correctif que des parents éclairés et pieux

apportaient aux influences fâcheuses d'une éducation indifférente, grâce aussi à votre bonne volonté, à votre courage, vous avez traversé, sans perdre la foi, cette période si délicate de la vie de collége. En regardant autour de vous ceux qui n'ont pas eu le même bonheur. Avez-vous songé quelquefois combien vous ressemblez à ce matelot miraculeusement échappé d'un naufrage où presque tous ses camarades ont péri?

Songez-y, en élevant vers le Ciel un cœur reconnaissant. Cherchez à comprendre tout ce que vous devez à la grâce victorieuse qui vous a sauvé. Songez-y surtout en vue de votre nouvelle vie; car, en entrant dans le monde, que faites-vous, sinon de repartir pour une seconde et plus périlleuse traversée?

Les conseils ne vous manqueront pas pour vous aider à rendre cette navigation glorieuse, productive, confortable.

C'est dans un dessein analogue, mais autrement relevé, que je prends la plume, mon cher François.

Traversant par la pensée cet avenir qui vous paraît sans limites, m'arrêtant même aux phases probables de votre carrière, je me dis qu'au delà et même en deçà du tombeau il n'y aura pour vous d'honneur, de profit, de joie véritables, qu'à la condition d'être et de demeurer chrétien.

Vous l'êtes. Je voudrais appeler votre attention sur un moyen infaillible que vous avez entre les mains pour ne pas cesser de l'être.

Vous ne vous étonnerez pas que, m'adressant à vous et à ceux qui pensent comme vous je suppose admis tous les principes sur lesquels s'appuie le Christianisme.

S'il prenait fantaisie à d'autres, pour qui ce livre n'est point fait, de le parcourir, je les prie de permettre que je parle à un chrétien catholique le langage de l'Évangile et de l'Église. Parce que j'ignore les mathématiques, je ne m'aviserais pas de trouver mauvais qu'un traité d'algèbre ou de dynamique s'appuyât, sans les démontrer, sur des propositions d'arithmétique ou de géométrie.

Il y a plus. Pour ceux-là mêmes que des causes diverses tiennent éloignés de nous, il peut n'être pas sans utilité d'assister au plein développement, exprimé dans un langage franchement catholique, de quelque point de nos dogmes ou de notre morale.

Souvent, en voyant quelles vertus surhumaines naissent et s'épanouissent sur le terrain de l'Evangile, souvent ces âmes, naturellement chrétiennes, se sentent agitées d'un violent désir de porter de semblables fruits. Si ce désir est sincère, et qu'il dure, le plus fort est fait, car le cœur est gagné. Et, lorsqu'une fois la volonté, éprise des charmes du bien, est résolue, pour le produire en elle, à tous les sacrifices, l'esprit ne sait pas faire de sérieuse résistance.

Il y aurait peut-être là une règle de conduite à

noter pour les rapports des chrétiens avec ceux qui ne le sont pas, règle en opposition avec celle qu'une prudence trop humaine aime à suivre et à prôner.

On affecte de considérer les dogmes, les idées et les sentiments chrétiens comme choses bonnes à exprimer *entre soi,* mais qui, produites devant les étrangers, doivent les scandaliser, les irriter, et leur faire plus de mal que de bien.

Cette suggestion, qui ne tendrait à rien moins qu'à nous fermer presque partout la bouche (car où ne se glisse-t-il pas des indifférents aujourd'hui? et dans quel auditoire espère-t-on trouver la douce unanimité des siècles chrétiens?), cette suggestion me paraît venir en droite ligne du démon muet de l'Évangile. Certainement, dans tel cas donné, il peut être sage de ne point offrir, tout d'abord et sans ménagement, la vérité à cette âme, qui n'est pas mûre pour l'entendre. Sans doute, devant une assemblée composée en grande partie d'hommes dont la foi a fait naufrage au milieu des entraînements des passions ou des séductions d'une fausse science, il peut être bon de n'arriver à l'Évangile qu'à travers les sages lenteurs d'une controverse philosophique.

Mais, en règle générale, je crois qu'il y a une grande puissance de conversion dans le langage chrétien parlé avec autorité et simplicité. Je crois que plus d'âmes peut-être reviendraient à nous, si nos convictions paraissaient un peu plus dans nos discours.... et dans nos actions. Je crois que nous

nous imposons une contrainte aussi préjudiciable au prochain que pénible pour notre cœur, lorsque nous renfermons en nous-mêmes la bonne odeur de Jésus-Christ, qui devrait se répandre autour de nous et gagner des âmes à Dieu par la sainte contagion du bien.

Revenant à vous, mon cher François, et pour ne pas vous prendre en traître, voici la recette que je vous indique, à vous et à tous ceux qui voudront en essayer, recette infaillible pour demeurer chrétien dans le monde :

C'est la *Piété*.

LETTRE PREMIÈRE

CE QUE N'EST PAS LA PIÉTÉ. — CE QU'ELLE EST.

Je ne sache rien de plus respectable, mon cher François, ni rien qui fournisse à la vie chrétienne un plus précieux aliment, que les œuvres de la piété, soit qu'elle se retrempe à sa source divine dans la fréquentation des sacrements, soit qu'elle nous porte au soulagement du prochain, soit qu'elle fonde l'édifice de notre propre perfectionnement sur la triple base de l'humilité, de la prière et de la mortification.

Oui, tout cela est extrêmement respectable, et Dieu sait combien je me défie de ceux qui se vantent d'avoir débarrassé la Religion de ses *vaines pratiques*. Ceux-là, d'ordinaire, ne se dispensent *de l'accessoire qui paraît* que parce qu'il leur sera dès lors facile de renoncer au *principal que personne ne voit*. Il est bien connu de tout le monde que nulle part on n'use moins de la mortification intérieure et facultative que chez les protestants, qui ont supprimé

la mortification extérieure et obligatoire; et chacun sait que les déistes, ennemis déclarés du culte public et des prières dans les temples, ne prient jamais le bon Dieu dans le secret de leurs maisons.

Il n'en est pas moins vrai que la piété ne consiste pas nécessairement dans les œuvres ou les exercices qui en sont la manifestation ordinaire.

D'une part, en effet, l'hypocrisie peut corrompre ces œuvres, ou la routine les appauvrir, au point que, elles présentes, la piété, qui les devrait vivifier, ait complétement disparu.

D'autre part, mille circonstances peuvent entraver ou arrêter tout à fait la force expansive de la piété. Et qui oserait dire qu'elle ait alors cessé de régner dans une âme qui gémit de se voir ainsi réduite à l'impuissance?

Ne croyez donc pas, mon cher ami, que je veuille, du moins quant à présent et directement, vous prêcher la fréquentation des sacrements (1), la méditation

1. Quand je dis que je ne veux pas dès à présent vous prêcher la fréquentation des sacrements, j'entends que le plan de mon livre n'appelle que plus tard le développement de cette importante matière. Il est bien évident que la fréquente confession et la fréquente communion sont la source, au moins autant que le fruit, de la piété.

La piété n'est autre chose que l'amour de Dieu. Et où trouverons-nous de plus éloquentes leçons d'amour de Dieu que dans le sacrement de l'autel, cet inimitable chef-d'œuvre de l'amour du Sauveur pour les hommes?

Ce que je veux dire, c'est donc que la fréquentation des sacrements servirait de peu à une âme qui n'aimerait point Dieu; et qu'il faut, avant tout, chercher à se pénétrer de cet amour suprême. Mais je répète que, pour arriver d'un amour médiocre et froid à un amour brûlant et fécond, c'est-à-dire à la piété, l'usage des sacrements est un des moyens les plus infaillibles.

le chapelet, etc. Ce serait prendre la question au rebours, et vouloir déduire les conséquences avant d'avoir posé le principe.

Non, la piété ne consiste pas uniquement ni principalement dans ce qu'on appelle d'ordinaire *les œuvres* ou *les exercices de piété.*

La piété est à la fois quelque chose de plus intérieur et de plus considérable. De plus intérieur, en ce que, renfermée dans le sanctuaire de la conscience, elle est libre d'une liberté sans limites, et qu'il n'est point d'oppression ni d'entraves qui la puissent empêcher de fleurir dans le secret d'une âme toute pénétrée de l'amour de Dieu. De plus considérable, en ce que la vraie piété n'est pas seulement la force productrice d'une certaine catégorie d'actes ; elle est comme un parfum qui déborde de notre cœur pour embaumer notre vie tout entière, et communiquer à nos actions les plus indifférentes un charme qu'il est aussi impossible de définir que d'imiter.

Que, par exemple, l'ombrageuse susceptibilité d'un père, que le caprice d'un mari, nous mesurent d'une main trop avare les secours de la Confession ou les douceurs de l'Eucharistie, ils ne nous empêcheront jamais de leur montrer de l'obéissance et de la sérénité, là où ils s'attendaient à de l'aigreur et de la révolte.

Ainsi, quelles que soient les conditions diverses d'âge, de fortune, de naissance, de subordination, dans lesquelles il a plu à la Providence de nous pla-

cer, l'exactitude et l'empressement à tous nos devoirs, même les plus pénibles, la modération au milieu des plaisirs, une joyeuse résignation dans les peines, ce regard toujours assuré, parce que c'est sur Dieu seul qu'il s'attache à travers toutes choses, cette atmosphère de pureté, de douceur, de contentement qui entoure une âme où le Souverain Bien règne en maître : voilà quelques-unes des manifestations toujours possibles et toujours fécondes de la vraie piété.

Qu'est-ce donc maintenant que la vraie piété ?

La piété, c'est tout simplement l'amour de Dieu, ou la charité, ou la dévotion. Tous ces mots sont synonymes. Tous impliquent plus que l'obéissance matérielle qui procède de la crainte. — La piété, c'est l'accomplissement du premier commandement, dans lequel est renfermée toute la loi : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme, de toutes vos forces.*

Cette plénitude d'amour, ce don de tout nous-même à Celui de qui nous tenons tout, c'est la charité, c'est la dévotion, c'est la piété.

Les deux premiers mots s'expliquent d'eux-mêmes. Le troisième, si nous consultons l'étymologie, où se cache si souvent la fine raison des choses, est un mélange de respect et de tendresse, qui se traduit par un dévouement sans bornes. On dit *la piété filiale*, on dit *la piété envers les morts* ;

et pas un mot n'exprime aussi bien le sentiment religieux, sans lequel il n'y a vraiment ni lien de famille ni culte des trépassés. Mais quand on dit *la Piété*, sans rien plus, le bon sens des peuples chrétiens a toujours entendu ce même sentiment porté à sa plus haute puissance, et s'appliquant à Celui-là seul à qui sont dus, par-dessus tous autres, l'honneur, l'amour, la louange.

Nous disons que la piété est un sentiment. Qu'on ne s'y méprenne pas. Nous ne voulons pas dire que ce doive être un sentiment stérile, renfermé dans les limites d'une oiseuse spéculation, et n'exerçant sur l'ensemble de notre vie aucune influence. Mais nous tenons à ce qu'on ne commette pas la grossière erreur d'identifier le principe avec certains actes qui en sont d'ordinaire la manifestation ; d'où naissent à la fois une fausse appréciation du principe et une excuse pour notre paresse. — Car, d'une part, ne comprenant pas les sublimités cachées dans les plus humbles pratiques de la piété catholique, on en prend occasion de mépriser cette piété, dont on croit voir l'essence dans ces pratiques, qui n'en sont que les conséquences mal appréciées; et, d'autre part, comment ne s'éloignerait-on pas de cette piété, qui exige tant d'œuvres que l'on n'a ni le temps ni la volonté d'accomplir ?

Non, encore une fois, les œuvres de la piété les plus indispensables, comme les plus surérogatoires, n'en sont pas l'essence; et l'on définirait très-mal un homme pieux en disant que c'est un homme

qui approche souvent des sacrements, qui se mortifie, qui assiste à la messe tous les jours. Ce serait définir par les conséquences, par quelques-unes des conséquences, au lieu qu'il faut définir par le principe.

C'est pourquoi je dis qu'un homme pieux est celui qui sert Dieu *avec amour*.

È fatto con amore (1), disent les Italiens quand ils veulent parler de ce cachet inimitable imprimé à toute œuvre que son auteur a commencée, poursuivie, achevée avec ce mélange de zèle ardent et d'ingénieuse tendresse auquel on ne saurait donner d'autre nom que celui d'amour. On voit, en regardant cet objet, fût-il, de sa nature, le plus grossier et le plus éloigné, ce semble, de toute idée de perfection, qu'un motif puissant animait son auteur. Un prix à remporter, une fortune à fonder, la main peut-être d'une personne aimée, et dont la possession a été promise à un succès éclatant : voilà quelques-uns des mobiles qui communiquent à nos efforts ce feu sacré dont notre œuvre garde le reflet. Nous serons pieux lorsque de toutes nos œuvres on pourra dire, si humbles qu'elles soient et si étrangères, pour un regard inattentif, aux choses de la Religion : *È fatto con amore*.

Et c'est ici qu'éclate le caractère universel de la piété.

(1) Cela est fait avec amour.

L'amour est, de sa nature, le plus envahissant, et, s'il est permis de parler ainsi, le moins *localisable* des sentiments. Lorsqu'on aime vraiment et profondément une personne, une chose même, croyez-vous qu'il soit possible de circonscrire cette affection, de la limiter à ce qui semble son domaine propre, et de maintenir l'ensemble de ses pensées et de ses actions en dehors de cette affection profonde? Cela est de toute impossibilité.

Que diriez-vous d'un fils qui se croirait quitte envers sa mère parce qu'il lui dit *bonjour* le matin, *bonsoir* en se couchant, et qu'une fois ou deux par an, à des époques fixées d'avance, il lui offre en grande pompe un bouquet? Mon Dieu! vous diriez tout simplement que ce fils-là n'aime pas sa mère; et vous auriez raison.

Un fils vraiment animé de la piété filiale le montre à sa mère en mille circonstances, et sous les formes les plus diverses. Pas une décision importante n'est prise par lui sans la consulter, sans chercher, s'il est loin d'elle, à deviner quel serait son avis. Pas une joie, pas une douleur qu'il n'ait besoin de partager avec elle. Il entrerait mille fois dans la chambre où elle se tient, que mille fois, en revoyant sa mère, il éprouverait un bonheur que ses traits, à défaut de sa voix, sauraient bien exprimer. Même il lui arriverait (fût-il homme fait, si Dieu lui a conservé ce trésor d'une mère), il lui arriverait souvent et à propos de rien, comme aux jours de sa petite enfance, de jeter tendrement ses bras autour du cou de sa mère, et

de lui dire, une fois de plus, dans un muet embrassement, qu'il a besoin de l'aimer, *et de le lui dire.*

Voilà la piété, mon cher ami. C'est ainsi qu'il convient d'aimer le bon Dieu... Ou plutôt, c'est plus que cela qu'il faut l'aimer, puisque, Dieu étant l'infini, il ne faut mettre à notre amour pour lui d'autres bornes que celles qui résultent de l'infirmité de notre nature.

Voilà surtout ce qui nous doit faire rougir.

C'est que nous sachions aimer nos parents, nos enfants, nos femmes, nos maris, nos amis, avec cette affection vraie qui d'un point de notre cœur et de notre vie s'étend bientôt à tout notre cœur et à notre vie tout entière. C'est que nous ne puissions aimer avec tant soit peu de vivacité même ce qui n'a pas de cœur pour répondre au nôtre : *la peinture, la poésie*; que dis-je? *les affaires, l'argent*; que dis-je encore? les objets les plus dangereux ou les plus futiles : *le théâtre, la toilette,* sans répandre aussi quelque chose de ce sentiment dans l'ensemble de nos pensées et de nos actes. C'est que nous sachions ainsi aimer toutes personnes et toutes choses, excepté Dieu!

La conclusion n'est pas difficile à tirer : mais combien elle est triste! C'est que nous n'aimons pas Dieu. Nous le servons peut-être, mais comme des esclaves, et non point avec cette obéissance amoureuse qui rend son joug si doux et si léger.

En d'autres termes, que nous manque-t-il? — La piété.

LETTRE DEUXIÈME

QUE LES CHRÉTIENS VALENT MIEUX
QUE CEUX QUI NE LE SONT PAS ; — ET POURQUOI.

Avant d'aller plus avant, il faut que je réponde à une objection qui me barre le chemin.

« Vous êtes toujours exclusifs, vous autres chrétiens! *Vous vous croyez donc beaucoup meilleurs que d'autres!* Pour des gens qui se prétendent humbles, voilà certes une modestie merveilleuse! »

A cela il y a bien des réponses.

Il faut commencer par mettre les personnes en dehors de la discussion.

Vous vous croyez donc meilleur que moi? me dira un rationaliste avec qui je me dispose à rompre quelques lances. — Ce n'est pas là la question. Incontestablement je crois mes principes meilleurs que les vôtres. La morale de l'Évangile aussi, je ne puis m'empêcher de croire qu'elle vaut un peu mieux que la vôtre; que, meilleure en soi, elle a surtout,

plus que toute autre, le don de se faire obéir et de passer des livres dans la conduite. Si je suis fidèle à cette règle bénie, je vaudrai incontestablement mieux que vous. Voilà pour le point de droit.

Quant au point de fait, quant à savoir qui, de nous deux, vaut mieux devant Dieu, Dieu seul le sait. Précisément à cause de ce qu'ont de précieux les dons que j'ai reçus d'en haut, si j'en abuse ou que je n'en use pas, je serai grandement coupable. Et vous, au contraire, s'il est vrai que des régions de la libre pensée où vous ont placé des causes, indépendantes, peut-être, de votre volonté, vous gravitiez vers les domaines de la vérité avec un cœur pur et un esprit droit, vous devez être bien agréable à Dieu; car, en revenant à lui, vous prêtez une oreille docile à la voix de sa grâce qui vous rappelle.

Cela prouve-t-il que les chrétiens vaillent moins que ceux qui ne le sont pas? Par mes infidélités, je quitte un drapeau sous lequel votre bonne foi vous amène. En dépit des apparences, c'est vous qui êtes le chrétien; c'est moi qui ai cessé de l'être.

Mais, en dehors de ces exceptions, et raisonnant d'une manière générale, je n'hésite pas à dire nettement que les chrétiens valent beaucoup mieux que les incrédules ou les indifférents. Et, par chrétiens, il va sans dire que j'entends non pas seulement ceux qui ont soumis leur esprit au joug de la foi, et qui observent, avec une exactitude judaïque, la *lettre* des commandements. J'entends surtout les

chrétiens pieux. Ce mot est suffisamment expliqué par ce qui précède pour que nous n'ayons pas à y revenir.

Je me demande d'abord, me comparant moi-même à moi-même, ce que je serais si je cessais d'être chrétien, ce que j'étais avant de l'être, ce que je suis devenu dans mes moments d'infidélité. Dans ce sanctuaire de l'âme où, le voulût-on, l'on ne pourrait se mentir à soi-même, je me dis : Mais, sans le frein de la Religion, je serais un joueur ou un débauché; sans son aiguillon, je m'endormirais dans les langueurs d'une vie molle et inutile; sans le feu de l'amour divin, je ne serais qu'un égoïste. Il y a en moi d'odieuses dispositions que je connais bien. Qui m'aide à résister? La Religion. Disons mieux, la Piété. Car ce n'est pas trop de toutes les forces de la grâce pour vaincre toutes celles de la nature.

Regardons maintenant autour de nous, et tâchons de comprendre cette grande leçon que Dieu nous offre tous les jours, dans les plus humbles comme dans les plus hautes conditions.

Arthur a vingt-six ans; les dix plus belles années de sa vie se sont écoulées dans un triste enchaînement de futilités, de désordres, de lâchetés, d'entreprises follement commencées et misérablement abandonnées. Bien né, avec un esprit actif et délié, un cœur tendre et affectueux, l'amour de l'ordre, le sentiment de la discipline, toutes ces bonnes

qualités, que rien ne dirige ni ne met en jeu, sont comme étouffées sous le poids d'une vie oisive et incertaine. Il passe auprès des siens pour être à peine sain d'esprit, égoïste, en somme *propre à rien* C'est à peu près ce qu'il pense de lui-même, lorsque par hasard il pense. — Pauvre jeune homme! je frémis quand je songe à ton avenir ! . . . .
. . . .

Deux ans après, je l'ai revu. Ce n'est plus le même homme. Au désordre des mœurs a succédé une vie chaste et réglée. Cette nature blasée a retrouvé la simplicité d'un enfant : la promenade, les fleurs, une causerie au coin du feu, des oiseaux, un chien, tout cela lui cause de douces jouissances. Il remplit un modeste emploi : c'est un employé modèle. Il n'y a plus place dans sa vie pour cette végétation parasite qui l'emplissait naguère. Il est devenu sensé, de fantasque qu'il était. Son mauvais caractère, jadis proverbial, n'a pas laissé en lui l'ombre d'une trace. C'est le dévouement même Il est aussi laborieux qu'il a été paresseux, aussi ennemi des puérilités qu'il en était amoureux. Il ne connaît la colère que pour lui résister, lorsqu'elle apparaît par hasard dans quelque coin de son âme. Il s'aimait autrefois. Aujourd'hui il aime les pauvres, à qui il consacre tous les instants que son bureau lui laisse. Presque pauvre lui-même, il prélève pour eux la dîme sur son humble traitement; sans compter tout ce qu'il leur donne *sans compter* de son temps et de ses soins. Il est heureux; sa con-

science est tranquille, son esprit occupé; les siens le recherchent. Il n'est plus reconnaissable.

Que s'est-il donc passé dans cette vie?

Une chose bien simple : le malheur est venu frapper de sa rude main ce jeune homme en train de se perdre. A ce contact salutaire, les niaiseries d'abord ont disparu; en lutte avec la nécessité, Arthur n'avait plus de temps à donner aux bagatelles. Le Ciel l'a conduit au milieu de parents plus heureux, nés et élevés parmi les enseignements et les pratiques de la Religion. Sans raisonner, sans ouvrir un livre, rien qu'en voyant le bonheur que ses amis trouvaient dans le service de Dieu, guidé par cette infaillible perspicacité de l'âme qui, mise en présence de la vérité, la reconnaît et y tend de toutes ses forces, il a désiré voir de près cette divine lumière et goûter à cette eau vivifiante *qui jaillit jusqu'à la vie éternelle*.... A peine y a-t-il trempé ses lèvres, qu'il n'a plus voulu s'abreuver à d'autres sources. Il est devenu chrétien; il a été transfiguré.

Après avoir regardé en nous-même et autour de nous, raisonnons un peu.

Il y a deux motifs principaux pour que les chrétiens vaillent infiniment mieux que ceux qui ne le sont pas.

A moins de se laisser prendre aux rêveries phalanstériennes, il faut reconnaître qu'il y a, dans la nature humaine, beaucoup de choses mauvaises. Or, n'est-il pas évident que, parmi les hommes, ceux-

là seront les meilleurs qui travailleront tous les jours à réformer ces choses, et qui, lorsque leurs forces seront insuffisantes pour cette difficile besogne, sauront invoquer une force supérieure qui vienne à leur aide?

Vivre dans un état de lutte continuelle contre soi-même, résister toujours aux mouvements désordonnés de la colère, de l'orgueil, de l'impureté, de toutes les passions, et, lorsque l'on a tout fait pour se vaincre ainsi soi-même, se persuader qu'on n'y réussira jamais tout seul, et demander la victoire au *Dieu des armées,* n'est-ce pas là la vie du chrétien?

Et je demande si, en dehors des disciples de l'Évangile, il est beaucoup d'hommes qui sachent ce que c'est que se travailler soi-même, et surtout ce que c'est que prier.

On me citera bien Socrate, Franklin, et quelques philosophes, anciens ou modernes.

A cela j'ai plusieurs réponses.

Il est de notoriété publique que la philosophie a toujours été stérile en résultats pratiques; qu'il ne faudrait pas creuser bien avant dans la vie de très-illustres philosophes pour y trouver des abominations; que d'ailleurs ceux qui, avec la science et l'intelligence, ont le loisir et la volonté de se gouverner d'après les principes philosophiques, forment une imperceptible minorité parmi les gens instruits, eux-mêmes imperceptible minorité dans le genre humain.

Or, comme, lorsqu'on parle morale, il s'agit du genre humain tout entier, il est inutile de tenir compte d'une doctrine qui, par la nature même des choses, ne peut étendre son action que sur une fraction si minime de l'espèce humaine.

Sérieusement, oserait-on bien comparer un ou deux Socrates aux milliers de chrétiens sortis transformés de cette école universelle et populaire du Christianisme, où tous peuvent et doivent apprendre la science difficile de lutter contre soi-même?

Vous me montrerez bien des hommes qui, dans le monde et pour le monde, se seront domptés. Mais prenez garde que ce sont encore là des exceptions, de ces caractères fortement trempés, comme il y en a si peu. Prenez garde aussi, et surtout, que rien, dans la réalité des choses, ne ressemble moins au chrétien qui parvient à se vaincre que l'homme du monde qui semble s'être vaincu. Chaste par ambition, modéré par calcul, désintéressé par orgueil, libéral par ostentation, ce n'est presque jamais qu'au profit d'un vice, et par ce vice, que l'homme livré à lui-même croit avoir vaincu cet autre vice qui le gênait. L'intérêt, non la conscience, domine au fond de toutes ces luttes.

Mais, outre que rien n'est fait lorsqu'une passion, dans notre cœur, en remplace une autre, remarquez que, dans ces résultats humains, il n'y a que compression, jamais de suppression, ni même de répression durable. Le motif qui vous faisait refouler les jouissances de la volupté, pour être tout en-

tier à celles de l'ambition, ce motif peut disparaître un jour ; et alors soyez sûr que la passion, dominée un instant, demandera sa pâture avec plus de violence que jamais. Et la colère, concentrée par le besoin de ne pas blesser un plus puissant que soi, cet empire exercé sur un caractère entier, afin de capter, par une douceur et une souplesse simulées, la bienveillance confiante d'un riche protecteur, croyez-vous que tout cela ne trouve pas une compensation quelque part, un *exutoire*, comme on dit? Malheur à la femme, malheur aux enfants, malheur au valet de chambre de l'homme qui se maîtrise par calcul !

En fait, travailler à se vaincre soi-même : non point à faire taire une passion qui nous entrave dans notre carrière ; non pas même à nous défaire de quelque habitude vicieuse, par un amour, vicieux peut-être aussi, pour quelque créature ; mais travailler résolûment à réprimer partout et toujours les premiers mouvements de nos passions ; combattre ces sentiments de cupidité, de sensualité, d'orgueil, dont se compose la vie du monde ; se faire des reproches sérieux de s'être livré aux emportements de la colère ou de la jalousie, à toutes les nuances du mauvais caractère, d'avoir brusqué un domestique ; chercher en dehors de tout calcul et de toute politique à nous guérir de nos défauts, uniquement parce que la conscience, éclairée par la foi, nous les reproche : c'est là ce qui, avec ce degré de désintéressement, ne se voit que chez les chrétiens,

Et c'est là ce qui, chez eux, se voit tous les jours. C'est le premier article de tout règlement de vie ; le premier point sur lequel on se scrute soi-même chaque soir à son examen de conscience ; le premier objet sur lequel la parole divine nous interroge dans le confessionnal, ou nous instruit dans la chaire.

Comment voulez-vous que des gens formés à cette discipline, dont la vie est occupée à se corriger eux-mêmes, ne vaillent pas mieux que ces autres qui trouvent tout simple de céder toujours au premier mouvement des passions, ou de ne leur résister que lorsque l'intérêt l'exige : ce qui est, à bien prendre, donner gain de cause aux passions. Car, en fait, sinon en principe, ne sont-ce pas toujours nos passions qui décident quel est, dans tel cas donné, l'intérêt de chacun de nous ?

Quant à la prière, cet auxiliaire si puissant du chrétien dans la lutte contre le mal, je ne m'arrêterai pas à démontrer qu'en dehors de la Religion, on ne la connaît pas. Je vous demanderai seulement, si vous en doutiez, de me montrer un seul déiste, je ne dis pas qui s'écrie : *Mon Dieu! mon Dieu!* au moment du danger, ou dans quelque circonstance solennelle, mais qui régulièrement, et plusieurs fois par jour, et aussi souvent que, dans le moindre détail de sa vie, le sentiment de son impuissance lui apparaît, s'adresse à Dieu avec confiance et humilité ; — et, si vous me le montrez, je m'avouerai vaincu.

LETTRE TROISIÈME

LA RELIGION ET LA PIÉTÉ.

Avez-vous quelquefois remarqué combien d'opinions ont cours parmi les hommes, qui sont non-seulement erronées, mais l'exact contre-pied de la vérité?

Demandez, par exemple, au monde quelle idée il se fait du mérite comparatif des hommes pieux ou des hommes simplement religieux. Il vous dira qu'il méprise cordialement les premiers, parce que ce sont des pharisiens qui surchargent la Religion d'inutiles pratiques, tandis qu'il pardonne aux seconds en faveur de leur bagage beaucoup plus léger ; il les considère même, au moins relativement, comme des *adorateurs en esprit et en vérité.*

Or, je maintiens et je prouve que, si le pharisaïsme est quelque part, c'est du côté des hommes simplement religieux..... sans qu'ils s'en rendent compte, bien entendu.

Où se trouve en effet cette appréciation vraiment

grossière du caractère chrétien qui fait qu'on se croit serviteur de Dieu parce qu'on remplit le devoir pascal, que l'on manque rarement à la messe le dimanche, à ses prières et à l'abstinence?

Est-ce chez l'homme pieux?

Non, mais chez celui qui craint de l'être.

Et, lorsque je voudrais vous voir entrer dans la voie de la piété, qu'est-ce que je vous demande? Pour le moment, pas un acte religieux de plus; non que je trouve que vous ne péchiez point par omission de ce côté. Mais, je le répète encore une fois, il faut procéder avec ordre; ce sont là des conséquences; et, pour les remplacer par d'autres, il faut commencer par changer le principe qui les produit.

Je vous demande d'introduire dans votre âme une intention qui y manque. Je demande que Dieu ne soit pas un accident, et rien de plus, dans votre vie; qu'il n'y ait pas une place à part, mais une influence générale; que vos actions, vos jugements, votre conversation, vos réflexions, que tout en vous se rattache à cette pensée suprême.

Rappelez-vous à ce sujet beaucoup d'excellentes personnes, que vous avez souvent rencontrées dans le monde. Elles en avaient parfaitement le langage, et paraissaient en avoir l'esprit. Dans les discussions où des questions religieuses étaient en jeu, elles évitaient soigneusement de prendre parti; ou bien ne manquaient pas de se trouver pour le *Journal des Débats* contre les cléricaux. Si vous avez

eu l'occasion de causer avec elles de ces matières, qui, en fin de compte, intéressent la société civile non moins que la spirituelle, elles se sont tenues dans ces justes limites qu'affectionne tant la nuance la plus discrète des libres penseurs, faisant sonner bien haut les grands mots de *morale*, de *principes*, de *passions mauvaises*, d'*esprit public*, d'*esprit de famille*, jamais ne laissant échapper une parole qui eût un cachet décidément chrétien. Si l'on parle argent devant ces hommes, on s'aperçoit qu'ils y tiennent. Les satisfactions de l'amour-propre ne leur paraissent pas du tout misérables. *Posséder, jouir, paraître*, résume très-bien leur vie. La mortification, la méditation, la poursuite des biens invisibles, la prière de tous les instants, ce sont pour eux des thèses d'école ou des pratiques de couvent. Quant à travailler à se dompter soi-même, à réprimer les mouvements de l'orgueil, de la colère, de la sensualité, ils n'y pensent seulement pas. *On ne se fait pas; — Moi, je suis vif; — Tous les goûts sont dans la nature*, sont des formules fréquentes dans leur bouche. Ils ne savent flétrir hardiment ni le duel, ni le suicide, ni le jeu, ni les coupables futilités. Une mort subite leur paraît désirable; les religieux leur semblent bien à plaindre, et bien inutiles; très-sérieusement on les entend demander à quoi peuvent servir des gens qui consument leur vie à louer Dieu et à prier pour leurs frères.

Vous avez passé des journées avec ces personnes, sans que rien vous mît sur la voie de leurs

croyances. — Et, un beau jour, vous découvrez que c'étaient *des chrétiens*.

Eh bien ! je dis, moi, que c'est se faire une étrange illusion, et rabaisser indignement la Religion, que de la voir tout entière dans l'accomplissement de quelques prescriptions, si respectables qu'elles soient.

Vous servez Dieu, sans doute, mais vous ne le servez pas avec amour.

Vous vous rappelez ce que nous disions naguère de l'amour filial. — C'est donc pour Dieu seul que serait faite cette règle de ne l'honorer, le servir, l'aimer, qu'à certains intervalles déterminés? Comme si l'amour se reposait jamais ! Comme s'il était possible d'aimer ainsi à heure fixe !

Tenons donc pour certain que, là où l'on vit en dehors de Dieu, où Dieu est relégué à sa place, avec injonction de n'en point sortir, là où rien du chrétien ne transpire dans l'ensemble de la vie extérieure, il n'y a point de vrai amour de Dieu. Comment voulez-vous que ce feu dévorant ne se manifeste par aucune flamme?

C'est une chose que l'on ne saurait trop redire aux chrétiens : qu'ils ne le sont qu'à condition de l'être *toujours*. Non qu'ils doivent prêcher au milieu des salons, ou prier tout haut dans les promenades. Mais il convient que, même dans le monde, et en prenant à ses divertissements la part qu'il convient de prendre (et que je n'ai certes pas la prétention

de préciser ici), les chrétiens aient une manière d'être et une tenue qui les distinguent. Il faut qu'ils soient plus charitables, plus véridiques, plus doux envers les personnes et plus inflexibles sur les principes, moins épris des biens qui passent, moins esclaves des préjugés.

Soyez assuré que, bien loin d'être étonnés de cette attitude, les gens du monde s'y attendent. C'est le contraire qui les scandalise. *S'ils me ressemblent tant, pourquoi se parer du nom de chrétiens?* a dit plus d'un mondain, en voyant la docilité avec laquelle nous nous astreignons à prendre l'esprit et la physionomie du monde.

Observation pleine de sens, et qui nous montre, par ce que le monde lui-même attend de nous, ce qu'en doivent attendre Dieu et notre conscience. Le monde sait bien que l'on n'aime pas à demi, et il a de la peine à croire que nous puissions aimer Dieu et le si peu montrer.

Je vais plus loin, et je dis que les occasions de proclamer notre foi et de confesser nos principes sont plus nombreuses, au jugement même du monde, que notre lâcheté ne se plaît à le penser. Si nous aimions Dieu, ne devrions-nous pas être empressés de nous déclarer ses enfants, heureux de lui en gagner d'autres par cette courageuse déclaration?

Loin de là, nos paroles comme nos actions sont de gens qui craignent de se compromettre en se nommant. Pour être chrétiens, nous attendons

d'avoir fermé derrière nous toutes les portes de notre logis, ou de nous trouver confondus dans la foule des fidèles. C'est dans le monde qu'il faudrait souvent combattre, enseignes déployées ; et c'est là que nous maintenons avec soin notre drapeau dans notre poche. Les indifférents en concluent ou que nous ne sommes pas chrétiens, ou que nos croyances ne sont point assez honorables pour affronter le grand jour.

Et tandis que, dans une discussion où il y allait de l'honneur de l'Église notre Mère, notre silence a scandalisé des âmes qu'un mot sorti du cœur eût peut-être converties, nous n'avons pas même de remords !

Je le crois bien. Nous venons d'observer courageusement, chez nous, l'abstinence du vendredi ; et, après-demain, nous ne manquerions pas à la messe pour un empire.

Décidément nous sommes des pharisiens !

LETTRE QUATRIÈME

DE L'EXCESSIVE DÉVOTION.

Si la piété est cette influence permanente et universelle de l'amour de Dieu sur nos actions, que dirons-nous du scrupule étrange de certains chrétiens qui craignent toujours de s'engager trop avant dans cette voie, et qui disent volontiers de ceux que n'arrête point une semblable crainte : *Il s'est jeté dans une excessive dévotion ;* ou bien : *Elle est lancée dans la haute piété ?* Et ils ajoutent : *Pour moi, je ne prétends pas aussi haut : je crois qu'on peut se sauver plus simplement.*

Nous dirons que c'est là le propos le moins chrétien que l'on puisse imaginer ; puisqu'il déverse une sorte de blâme sur ceux qui cherchent à pratiquer avec le plus d'ardeur, et sans ces tristes réserves qu'y met toujours l'esprit du monde, le premier des commandements, celui qui comprend toute la loi : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre*

cœur, de tout votre esprit. de toute votre âme, de toutes vos forces.

En effet, à quoi se résument tous ces dires mondains, sinon à cette pensée : qu'il faut aimer le bon Dieu *avec mesure?* En toutes choses, la règle suprême de la sagesse n'est-elle pas la *modération?*

Ainsi le monde, par une confusion qui lui est habituelle, prétend appliquer aux choses divines les règles faites pour les choses de la terre.

Est-il besoin de relever cette erreur ? Assurément, puisque même des chrétiens la commettent sans cesse.

Dieu étant le terme comme le principe de tout notre être, c'est à lui qu'appartient notre cœur. En le lui donnant tout entier, nous ne faisons pas acte de libéralité, mais de stricte justice. Comment serait-il possible d'aimer *trop* Celui à qui l'on doit tout son amour?

Les créatures, au contraire, ne sont pas pour nous un terme définitif. Soit que nous profitions de la bonté souveraine qui, par elles, a voulu consoler notre exil, soit que nous formions avec nos semblables ces liens divers dont l'ensemble constitue la société, soit surtout que nous cherchions dans les choses visibles l'empreinte du Créateur et comme une révélation des choses invisibles, jamais les créatures ne nous apparaissent que comme quelque chose de transitoire, de borné; elles sont un moyen, jamais une fin. Mais, comme, d'autre part, le poids des sens

nous entraîne toujours vers ces choses périssables, et nous porte à y fixer nos affections, nous avons besoin, pour nous en détacher, et nous attacher uniquement à Dieu, d'un continuel effort.

Il ne faut pas l'oublier, en effet, il y a deux manières de pécher par attachement aux choses humaines : aimer des choses mauvaises ; aimer mal, c'est-à-dire trop, des choses bonnes en elles-mêmes. Les choses humaines les meilleures ne sont telles qu'à la condition de servir à notre fin. Notre fin étant Dieu, aimer bien, c'est aimer en Dieu et pour Dieu ; c'est par conséquent subordonner tous nos autres amours à cet amour substantiel et primordial.

C'est ici une des grandes illusions du monde. On ne saurait trop le redire : il ne suffit pas, pour juger une affection, d'en examiner l'objet; il faut encore en scruter le mode et l'intensité. Toute affection à laquelle Dieu ne préside pas, qui n'est pas subordonnée à l'amour de Dieu, est coupable, sinon dans son principe, du moins dans son exercice. Par elle, l'ordre est renversé. Au lieu de s'attacher à Dieu, l'homme s'attache à la créature ; au lieu d'aimer celle-ci comme un degré qui doit le porter jusqu'à Dieu, il la prend et la porte sur l'autel. C'est une véritable idolâtrie. Aussi le vrai chrétien ne peut-il entendre sans une secrète horreur, appliqué aux plus saintes même des affections terrestres, un mot que, dans le délire de notre tendresse, nous ne craignons point de dérober à la majesté divine : *Je t'adore.*

Si de l'amour des créatures nous passons à l'amour de Dieu, la règle devient tout opposée. Il fallait craindre, en s'attachant trop fortement aux créatures, d'oublier Dieu, en qui seul elles doivent être aimées. Il faut craindre maintenant de ne pas assez aimer Dieu, qui seul doit être aimé pour lui seul, et de toutes les forces de notre nature.

C'est ici qu'il convient de distinguer soigneusement entre la piété et ses œuvres. Celle-là ne saurait jamais être ni trop vive ni trop absolue. Mais quant à ces pratiques de prière, de mortification, d'isolement du monde, de fréquentation des sacrements, une chose peut arriver qui explique le mot : *Il s'est jeté dans une excessive dévotion.*

Nous n'avons jamais dit que la piété rendît immédiatement ses adeptes parfaits ; qu'elle en fît, quels qu'ils fussent auparavant, des modèles achevés d'esprit, de tact, de discernement, de mesure.

Or, il peut se trouver qu'une âme sincèrement pieuse, et en qui Dieu se complaît (parce que Dieu voit et aime le fond des cœurs purs), soit associée à un esprit peu développé, ou prévenu, ou scrupuleux, ou exagéré dans ses manifestations ; et qu'il en résulte, non dans le sentiment dont le foyer ne saurait être trop ardent, mais dans certains actes, quelques excès, quelques inopportunités, que d'autres âmes, aussi pieuses, mais plus éclairées, regrettent. Cela peut arriver.

J'admets cela, bien que, comme nous le verrons

tout à l'heure, le reproche d'excessive piété s'explique la plupart du temps autrement. Mais je vous prie de remarquer :

1° Que ces mêmes personnes, qui ont poussé à cet excès la manifestation de leur piété, valent incomparablement mieux que celles qui penchent vers l'excès opposé, mieux même que plus d'un chrétien qui se complaît dans le sage tempérament du *juste milieu*. Leur foi est vive; elles connaissent la Religion et s'en servent pour diriger leur conduite; elles font la charité; elles visitent les pauvres. Voilà plus qu'il n'en faut pour excuser certaines singularités qui, après tout, ne font de mal à personne.

2° Qu'en les comparant, ces chrétiens trop pieux, à eux-mêmes, lorsqu'ils ne l'étaient pas assez, ou pas du tout, ils ont encore, et surtout le prochain, grandement gagné à ce changement.

3° Que le nombre de ces personnes est extrêmement borné. Je ne sais si vous en avez jamais rencontré. Quant à moi, je vous déclare ne pas connaître un seul jeune homme à qui la piété n'ait agrandi en même temps l'intelligence et le cœur (dans la mesure des capacités de chacun). Je voudrais sincèrement que ni les familles ni la société n'eussent à craindre d'autres excès que ceux de la piété.

Mais surtout (et ceci est la réponse capitale) il importe de contrôler un peu, *en fait*, cette accusation des mondains ou des demi-chrétiens : *Un tel donne dans une excessive dévotion.*

La jeunesse de Ludovic a été fort orageuse. Ses aventures avaient eu un certain retentissement. C'était un mauvais sujet hors ligne. Il s'est marié; la piété de sa jeune femme a touché son âme; ses fils ont grandi; leur avenir l'a inquiété; il a rêvé pour eux une autre destinée que la sienne. Il les a donc mis dans une institution religieuse; car il n'a point oublié tout ce qu'il doit au rationalisme raffiné que lui administrait, à doses discrètes, son précepteur,

Grand *clerc,* bon philosophe et fort mauvais chrétien.

Bref, maintenant il a franchit le Rubicon; il est aussi édifiant à l'église qu'il était scandaleux ailleurs autrefois; il communie de temps en temps; il fait maigre, il jeûne même lorsque sa santé le lui permet. Enfin, je crois qu'il va entrer dans une conférence de Saint-Vincent de Paul.

J'ai rencontré l'autre soir son ancien précepteur. Il m'a assuré que Ludovic était lancé dans une excessive dévotion.... Tout est relatif. Il est certain que cette conduite régulière est un excès dont le précepteur compte bien se garder à jamais.

Voici une jeune fille à qui ses parents ont donné, ou laissé donner, une éducation chrétienne. Au *Sacré-Cœur,* qu'ils avaient choisi par ton, ou dans cet humble couvent de province qu'ils acceptèrent par nécessité, il se trouve qu'Élisabeth a goûté les douceurs de la piété, et que, à côté de cette divine saveur, les plaisirs les plus vantés du monde lui sem-

blent amers ou insipides. Quand vient le temps de la marier, elle refuse tous les partis. Ni les jouissances de la fortune, ni les joies de la maternité, ni même ce charme inexprimable d'un ménage chrétien, où Dieu bénit et élève, en l'épurant, le plus vrai des bonheurs humains, rien de tout cela ne lui paraît aussi beau que d'être l'épouse du Sauveur ou la mère des pauvres et des orphelins. Son choix est tout fait. Elle entrera chez les Carmélites ou parmi les filles de saint Vincent de Paul. Mais se marier, jamais!

Qui n'a entendu des chrétiens se lamenter sur ce triste résultat d'une *excessive piété?* « Comme si l'on ne pouvait pas faire son salut dans le monde! Comme si la Religion exigeait de semblables sacrifices! Le premier devoir d'une fille n'est-il pas d'obéir à ses parents? N'y a-t-il pas, sans elle, assez de religieuses? » etc., etc.

Comme si, dirons-nous à notre tour, le premier des devoirs n'était pas d'obéir à Dieu! Comme si la docilité aux impulsions de la grâce, qui nous appelle dans les voies de la perfection, n'était pas aussi un strict devoir! Comme si Dieu et les pauvres ne valaient pas la peine qu'on se consacrât à leur service! Comme si des parents, après les premiers sanglots qu'une séparation arrache à la nature, ne devraient pas remonter leur cœur, et bénir Dieu, qui les a jugés dignes de lui offrir ce qu'ils ont de plus précieux : leur enfant! Comme si, dans ces doléances qu'une vocation religieuse arrache à des bouches

soi-disant chrétiennes, il n'y avait pas une ignorance honteuse des vérités les plus élémentaires du Christianisme, une profonde indifférence pour la gloire de Dieu, et l'appréciation la plus mondaine, la plus étrangère à l'esprit de l'Évangile!

Une autre fois des gens, chrétiens déjà, mais trouvant qu'ils alliaient par trop le monde et l'Évangile, auront donné à celui-ci tout le terrain qu'ils retranchaient à celui-là. Ils fréquenteront moins les salons et les théâtres, plus les églises et la demeure du pauvre. Qu'y a-t-il en cela d'excessif? Et n'ont-ils pas le droit d'estimer qu'après tout, Dieu vaut bien le monde; de n'accorder à celui-ci que ce qu'exigent strictement les convenances de leur position, donnant au contraire à Dieu une part de plus en plus considérable dans leurs préoccupations et surtout dans leur amour? Ne sont-ils pas libres de chercher plus souvent à la sainte Table la force qui ne se trouve que là, pour traverser victorieusement les épreuves dont se compose la vie?

Concluons que cette excessive dévotion, quand on y regarde de près, est tantôt un simple retour aux devoirs de la Religion; quelquefois la docilité à une voix d'en haut qui nous appelle hors du monde; souvent un progrès dans la foi qui nous donne un esprit plus chrétien, plus d'amour de Dieu, et moins de goût pour la vanité; toutes choses au fond desquelles ceux qui sont décidés à s'en tenir *au strict nécessaire* sentent un reproche pour la tiédeur de leur foi et la pauvreté de leurs œuvres.

LETTRE CINQUIÈME

S'IL EST VRAI QUE NOUS SOYONS PLUS EXIGEANTS QUE L'ÉGLISE.

Mais nous voici arrivés à l'objection capitale : « Avec votre piété, nous dit-on, vous êtes plus exigeants que l'Église. Car, après tout, nous observons les commandements de l'Eglise. De quel droit prétendez-vous nous imposer un plus lourd fardeau ? »

Ce n'est pas un grand docteur que je chargerai de répondre à cette difficulté. Je rapporterai tout simplement ce que j'entendais dire, il y a peu de jours, à une pauvre servante, qui sait à peine lire, mais qui n'a point oublié son catéchisme, et qui est très-pieuse : « Il y a des gens qui croient avoir tout fait quand ils ont fait leurs Pâques. Sans doute, ils ne pèchent pas *de ce côté-là*. Mais, lorsqu'on approche si rarement des sacrements, combien de peine n'a-t-on pas à remplir tous ses devoirs? »

Dans ces simples paroles est la réponse à votre objection.

La piété vous semble un fardeau. Elle est un secours, au contraire.

C'est qu'en effet, de tout ce que nous avons dit, il résulte que les prescriptions disciplinaires de l'Église ne sont rien, si l'esprit chrétien ne les anime.

Qu'avons-nous jusqu'ici cherché à mettre en lumière? Cette distribution si peu prévue des rôles, par suite de laquelle les chrétiens les moins avancés, ceux qui d'ordinaire marchandent assez volontiers à l'Église ses priviléges, oublient cette parole de Notre-Seigneur, *qui ne passera pas : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu*, etc., cette parole dont toutes les prescriptions de l'Église ne sont que des conséquences, et cela pour s'attacher de préférence et exclusivement à ces mêmes conséquences. — Sans doute, elles sont extrêmement respectables, mais surtout dans leur principe, qui seul les vivifie; car en elles-mêmes, en ce qu'elles ont de purement réglementaire, elles sont essentiellement modifiables.

Prenons un exemple : le plus auguste des commandements de l'Église, celui qui traite de la divine Eucharistie. N'est-il pas évident que, ne considérer le devoir pascal que comme l'accomplissement d'une prescription ecclésiastique, c'est ne rien comprendre du tout à la Religion?

Après nous avoir donné pour principe fondamental et pour abrégé de toute la loi l'*amour de Dieu*, Notre-Seigneur voulut nous laisser, sous une forme

sensible, la source toujours jaillissante de cet amour; il le fit en se laissant lui-même dans le sacrement de l'autel. C'est chaque jour que les chrétiens de la primitive Église puisaient à cette coupe sacrée la force du martyre et cet héroïsme de charité dont la vue seule convertissait les païens. Si, plus tard, un commandement formel fut introduit (commandement dont la rédaction laissait assez entrevoir les désirs de l'Église), ce fut afin de combattre la nonchalance humaine, qui, comme toujours, profitait du caractère facultatif du sacrement pour n'en point user du tout.

Mais le principe est toujours demeuré le même.

Et lorsque nous prouvons à des chrétiens qu'ils n'aiment pas Dieu, qu'ils n'ont pas l'esprit chrétien; nous répondre : *Nous faisons nos Pâques,* c'est tout ce qu'on peut imaginer de plus judaïque et de moins concluant.

Eh! laissez donc ce langage à ceux qui reviennent, et pour qui l'obéissance rigoureuse est déjà un sacrifice et un mérite. Laissez-le à ces pauvres âmes qui, placées dans des conditions de dépendance où vous n'êtes pas, n'obtiennent la permission de remplir un devoir qu'en exhibant, pour ainsi dire, l'article du code religieux qui l'impose.

Mais ne voyez-vous pas que les premiers ne font qu'arriver là où vous êtes depuis longtemps, et que, si vous n'y prenez garde, demain ils vous auront dépassé? Et ne voyez-vous pas que les seconds portent envie à la liberté dont vous jouissez, et qu'ils

donnent à Dieu l'amour et le cœur que vous ne pensez pas seulement à lui offrir, déçu que vous êtes par votre glaciale obéissance?

Donc, il est inexact de dire que la piété est un simple conseil, qu'on est libre de suivre, ou non. La vraie piété est l'amour de Dieu; et je ne sache pas que, dans la vie chrétienne, il y ait de devoir plus strict, ni que l'Église ait jamais songé à en dispenser ses enfants.

J'ajoute, toujours en développant la réponse de notre servante, que la piété est surtout un secours, et qu'en nous accusant de vouloir leur imposer un fardeau de plus, ses ennemis montrent qu'ils n'en connaissent guère le caractère.

Sans doute, l'Église n'exige de nous, sous peine de péché, que la communion pascale. Mais le trésor de l'Eucharistie nous reste toujours ouvert; c'est un trésor de force et de charité. Au milieu des luttes où notre foi est si exposée, dans ce monde où les biens matériels détournent sans cesse notre cœur des richesses éternelles, ne serions-nous pas ennemis de nous-mêmes de ne point puiser plus souvent à cette source toujours pleine?

Sans doute, aucune des pratiques, aucune des habitudes de la vie pieuse ne nous est nominativement imposée par l'Église; mais leur ensemble, et surtout les sentiments profonds qui les inspirent, et qu'elles contribuent tant à maintenir et à développer, forment autour de nous une série de remparts, derrière

lesquels nous sommes encore quelquefois vaincus. Que sera-ce donc si nous négligeons ces secours puissants, sous prétexte que nous ne sommes pas tenus, à peine de péché mortel, d'y avoir recours?

Mais, insensés que nous sommes, la première de toutes les lois n'est-elle pas celle de la conservation? Or, le bon sens et l'expérience ne sont-ils pas d'accord pour nous démontrer que, sans la piété, notre foi et nos mœurs courront des dangers auxquels, avec la piété, elles auront beaucoup plus de chances d'échapper?

Entre l'homme simplement religieux et le chrétien fervent, il y a cette différence que celui-ci, par le mode de sa vie, organise au profit de son âme tout un système de défense qui manque complétement à celui-là.

Je suis loin de dire, mon cher ami, que ceux qui ont cherché à contracter des habitudes de piété soient à l'abri des tentations, ou même des fautes graves. Je connais trop mon propre cœur pour nourrir une semblable illusion. Et celui qui se croirait un seul instant à l'épreuve du danger, Dieu le rappellerait bien vite, par quelque chute éclatante, au sentiment fondamental de l'humilité. Mais je dis que plus on est pieux, c'est-à-dire plus et mieux on aime Dieu, et mieux on résiste aux tentations; plus facilement on se relève, si l'on a eu le malheur de tomber. Je dis surtout que les chutes de l'homme pieux sont moins profondes que celles d'un autre,

et qu'il y a certaines natures de chute contre lesquelles il est presque toujours garanti.

J'ai connu des jeunes gens qui appartenaient à des familles chrétiennes, qui avaient reçu l'éducation la plus irréprochable, qui avaient traversé, sans chavirer, le passage critique de l'adolescence à la jeunesse. A vingt ans, tout à coup, sous l'influence d'études historiques ou philosophiques mal dirigées, ils ont perdu la foi. Soyez assuré que leur foi manquait d'une base suffisante dans leur cœur plutôt encore que dans leur esprit.

Croyez-vous que, s'ils eussent aimé Dieu de cet amour *souverain* qui pénètre toutes les actions et semble s'identifier avec notre sang pour remplir toutes nos veines; croyez-vous que, s'ils avaient eu l'habitude de ne formuler aucun jugement de n'entreprendre aucune affaire, quelle qu'elle fût, avant de le comparer à la règle suprême et infaillible de la vérité révélée; que, s'ils eussent été *pieux,* en un mot, il leur eût été, je ne dis pas facile, mais possible, de mettre ainsi tout d'un coup leur foi de côté?

Ils l'ont fait, non-seulement parce que les passions aiment toujours à secouer un joug importun, mais parce que Dieu, qui n'occupait qu'une place à part dans leur vie, qui n'y était qu'un accident, n'a pu empêcher d'autres préoccupations de s'implanter chez eux, et, lorsqu'elles y ont eu pris racine, d'en arracher des croyances qui manquaient à la fois de profondeur et de points d'appui.

Chez le chrétien, au contraire, que d'ouvrages avancés à détruire avant d'arriver à la citadelle de la foi, et de la pouvoir ébranler !

Dirai-je que le jeune homme vraiment pieux soit également protégé contre des tentations d'une autre nature?

Non, sans doute ; cependant il est manifeste qu'il saura, mieux qu'un autre moins pieux, leur résister. Vivant par la prière, la méditation, les sacrements, dans un commerce intime avec Dieu, le péché le révoltera davantage. Si des trames savantes sont ourdies contre ses mœurs, la fréquente confession saura les déjouer. Au contraire, notre chrétien un peu janséniste de tout à l'heure aura le temps d'être vaincu dix fois avant que le retour des Pâques l'ait ramené aux pieds de son *directeur,* ainsi appelé je ne sais trop pourquoi : le moyen de diriger une âme que l'on ne voit qu'une ou deux fois l'an ?

Vraiment je me demande comment on oublie qu'il se rencontre (et plus fréquemment qu'on ne pense) dans l'existence des jeunes gens de ces circonstances graves et délicates ; que même le cours ordinaire des choses et les incidents journaliers de la vie du monde amènent une foule de conjonctures difficiles ; et que, pour sortir des unes et des autres, ce n'est pas trop d'un ardent amour de Dieu, d'une vie habituée à la mortification et à l'humilité, des conseils réitérés d'un directeur habile, des douceurs fortifiantes de l'Eucharistie. Que voulez-vous que

fasse, abandonné à lui-même et sans l'appui incessant de tous ces secours, un pauvre jeune homme, à l'âge des passions! Il ne lui reste qu'à tomber.

Celui qui aime quelque chose, beaucoup de choses peut-être, plus que Dieu; celui qui, de propos délibéré, met la plupart de ses actions et de ses pensées en dehors de l'influence de Dieu; celui-là n'éprouvera point, à l'approche de la tentation, cette horreur et cette répulsion instinctive qu'elle inspire au vrai chrétien. Chez le premier, ce n'est qu'un point, respectable sans doute, mais isolé, de sa vie qui se trouve menacé. Chez l'autre, c'est le point central en qui tous les autres sont réunis et comme résumés; c'est la clef de voûte de tout ce qu'il pense, de tout ce qu'il sent, de tout ce qu'il aime; c'est la règle de tout son être qui est attaquée. Le cours habituel de ses pensées, l'ensemble de sa vie, les exemples qu'il a donnés et ceux qu'il a reçus, les sentiments de ses amis, non moins que les siens propres, tout ce qui agit sur une âme humaine, conspire pour le défendre du danger, ou, s'il y succombe, pour le relever soudain. L'accoutumance elle-même le pousse au bien et l'éloigne du mal; tandis que, pour l'homme froidement religieux et chez qui les actes chrétiens ne se produisent qu'à des intervalles éloignés, il y a plutôt à craindre que les habitudes, le langage et les pensées du monde n'entraînent la balance de ce côté.

Sans doute, encore une fois, mon bon ami, tous, l'homme pieux comme le chrétien le plus tiède, nous

ne sommes que faiblesse. Mais c'est précisément à cause de cela que, en présence d'ennemis redoutables, notre premier souci doit être de chercher des appuis à notre fragilité. Ces appuis, la piété nous les fournit. C'est par eux que les saints, faibles et impuissants comme nous, ont tout pu en Celui qui les fortifiait.

Combien insensés, combien ingrats ne serions-nous pas de nous priver, de gaieté de cœur, d'une semblable garantie !

Et tout cela sous prétexte que la Religion suffit sans la piété !

LETTRE SIXIÈME

RÉSUMÉ. — RÉPONSES A QUELQUES OBJECTIONS. ENSEIGNEMENTS FOURNIS PAR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

La Religion et la piété, mon cher François, bien loin qu'il y ait entre elles antagonisme, ne sont, à les bien comprendre, qu'une seule et même chose. La différence entre elles n'est pas une différence de nature, mais bien de degré. La Religion, si elle ne s'appuie sur l'amour de Dieu, n'est rien. Et la piété n'est autre chose que l'état de ces chrétiens qui cherchent à aimer Dieu avec plus d'ardeur et à le servir avec plus de fidélité. On peut dire ici ce que saint François de Sales disait de la charité et de la dévotion : *La charité est un feu dont la dévotion est la flamme.*

Prétendre que la piété n'est pas nécessaire parce que la Religion suffit, c'est soutenir qu'il vaut mieux aimer Dieu peu que beaucoup, et qu'un médiocre amour nous protégera, aussi bien qu'un plus profond et plus ardent, contre les attaques du

grand ennemi; c'est proprement énoncer une absurdité.

Et laissez-moi vous dire que ce grand ennemi n'est pas étranger à cette opinion aussi désastreuse qu'absurde. — Ou plutôt jugez-en vous-même.

Si jamais cette idée venait à germer au fond de votre cœur, que vous allez trop vite ou trop loin dans le service de Dieu; qu'il serait temps d'enrayer ou même de rebrousser chemin; qu'après tout on peut se sauver à meilleur compte; que même, pour ramener à nous les indifférents ou les impies, il vaut peut-être mieux se montrer plus facile, et ne pas leur peindre la vie chrétienne sous d'aussi sombres couleurs; à ce mélange de blasphèmes et de mensonges, reconnaissez une inspiration diabolique.

Voyez en effet.

Il faut craindre de se donner trop à Dieu : — blasphème. Peut-on trop accorder à qui l'on doit tout?

Il faut chercher à faire son salut au meilleur compte possible : — blasphème. Depuis quand le salut est-il devenu un marché? Où est d'ailleurs, même parmi les choses humaines, l'affaire qu'on puisse espérer voir réussir sans de vigoureux et persévérants efforts?

Il faut quitter la piété, dont la sombre apparence arrêterait dans leur élan les âmes qui gravitent vers le Christianisme : — mensonge. Car vous savez bien que, s'il est quelque part un cœur na-

geant dans la joie, un front serein, un regard où se lise, écrit en traits enflammés, le suprême contentement de l'âme, c'est le cœur, ce sont les yeux, c'est le front du chrétien pieux. Mensonge encore dans cet intérêt prétendu pour la conversion du prochain. Au moment où cet étrange scrupule a traversé votre âme, elle n'était point dévorée, vous ne le savez que trop, du zèle du salut des âmes; mais bien dominée par une secrète nonchalance, ou sourdement ébranlée par quelque passion naissante. Mensonge encore, parce que, fût-il vrai que notre piété constituât un obstacle au retour de plusieurs, il est de principe que nous ne saurions compromettre notre salut pour assurer le leur ; et que, d'ailleurs, si, par charité, nous modifiions quelques-unes des manifestations ordinaires de notre dévotion, ce que nous avons dit plus haut montre assez que le principe lui-même ne saurait être entamé ; qu'il ne s'agit par conséquent point, même alors, d'abandonner la piété. Mensonge surtout, ou aveuglement déplorable, parce que vous oubliez que tout se tient dans la Religion; qu'en elle il n'y a rien d'inutile, et que vous êtes à la veille de renouveler la triste école du siècle passé à l'occasion des ordres religieux.

Lorsque tant de passions se liguaient, au sein des nations catholiques, pour détruire la Compagnie de Jésus, le grand Frédéric ne pouvait assez admirer l'aveuglement des princes qui se laissaient entraîner

dans cette conjuration. Et d'Alembert lui écrivait : « Proposer à un pape de détruire cette brave milice, c'est comme si on proposait à Votre Majesté de licencier son régiment des gardes. » Et cependant d'honnêtes chrétiens, des prêtres même, profondément dévoués à l'Église, mais qui avaient perdu l'esprit catholique, disaient par leur attitude, sinon par leurs paroles, que cette amputation courageuse d'un membre sauverait le corps entier ; qu'allégé de ce poids incommode, le vaisseau de l'Église entrerait à pleines voiles dans bien des âmes qui s'étaient jusque-là fermées contre elle.

On sait le reste, et si les ennemis de la papauté avaient frappé juste en s'attaquant à la plus vivace des congrégations religieuses ; et comment des Jésuites aux autres ordres, des moines au clergé séculier, du sacerdoce à l'Église, de l'Église au dogme catholique, de la vérité révélée à la religion naturelle, de celle-ci aux données les plus vulgaires du bon sens et de la raison ; — gagnant ainsi de proche en proche, le mouvement qui avait attaqué les Jésuites au nom de la Religion est tombé dans l'incroyable excès des fureurs de 1793, de 1848, de 1871.

Telle est, mon cher ami, la destinée de toute âme, comme de toute nation, assez lâche pour déserter, par terreur des méchants, une des positions quelconques du bien ou de la vérité. Si, pour conserver la religion, vous abandonnez la piété, le monde, qui vous verra faiblir, ne manquera pas de

vous traquer sur ce terrain, où vous espériez obtenir la liberté de servir Dieu à votre aise. C'est là une liberté qu'on n'obtient jamais lorsqu'on la demande comme une grâce. Le monde lui-même veut qu'on sache la prendre hardiment, parce que la prendre est notre droit et notre devoir.

Dans cette lutte entre le bien et le mal qui ne s'arrête jamais, nous ne serons vainqueurs, nous les soldats du bien, qu'à la condition d'être clairvoyants comme nos ennemis, et intraitables au nom de la vérité, comme ils sont, eux, impitoyables à poursuivre, jusqu'à leurs dernières conséquences, les succès du mensonge.

LETTRE SEPTIÈME

INFLUENCE DE LA PIÉTÉ SUR LA VIE ENTIÈRE.
DIVERS POINTS DE VUE
SOUS LESQUELS NOUS ENVISAGEONS CETTE INFLUENCE.

Nous sommes arrivés, moins par une définition exacte que par des exemples, à comprendre ce que c'est que la piété. Elle est le caractère propre de la vie chrétienne ; elle en est surtout l'appui le plus solide et la plus précieuse garantie. C'est cette intention droite et infatigable qui préside à la moindre comme à la plus importante de nos actions et de nos pensées ; c'est ce feu intérieur allumé au foyer de l'amour divin, et dont les ardeurs font les saints, ces vrais héros.

Avec cette idée, qui est la seule vraie, de la piété, nous pourrions ou bien donner à cet opuscule des dimensions considérables, ou bien au contraire le terminer ici.

Il serait intéressant en effet de suivre ce principe

fécond dans la plupart de ses nombreuses applications ; et, prenant chacune des actions de vos journées, chacun des événements qui doivent signaler votre carrière, chacune des mille professions auxquelles la divine Providence vous peut appeler, chacune de ces difficultés publiques ou secrètes dont l'existence la plus simple est hérissée, — de montrer, dans chacune de ces positions diverses, les effets de la piété, sa force pour résister aux tentations, sa puissance de conversion, son influence décisive sur la vocation des saints, ses résultats merveilleux, non-seulement pour le salut éternel des âmes, mais encore pour le bien-être temporel des nations; car il n'y a que les saints (c'est-à-dire les plus pieux des hommes) qui aient été les bienfaiteurs efficaces et permanents des peuples.

Cela sans doute serait intéressant, et ne nous ferait point sortir de notre sujet.

Mais ce serait un travail immense, et qu'il est mieux de livrer aux méditations de chacun de nous.

Ne faites rien, mon cher François, qu'avec cette idée de la piété et de son influence universelle. Qu'elle préside à vos pensées comme à vos lectures, à votre manière d'écouter comme de parler ; et je ne doute pas qu'il n'en résulte pour vous, non-seulement de notables progrès spirituels, mais encore le plus heureux développement de vos facultés. Que peut-on imaginer de meilleur et de plus sain pour une intelligence que cette unité de point de vue, que cette habitude qui place en haut, dans une ré-

gion inaccessible aux passions et aux préjugés, la règle infaillible de toutes choses ; que cette certitude acquise et ce repos définitif de l'esprit sur une foule de questions théoriques ou pratiques, que les controverses humaines agitent depuis des siècles ?

C'est donc à vous, mon cher François, qu'il appartient de suivre, dans tous ses développements, le principe que nous avons posé. C'est à votre vie à en être l'application ; à votre cœur surtout à en chercher dans l'histoire des saints la constante, l'héroïque pratique.

Nous pourrions aussi, après avoir défini la piété *l'amour de Dieu,* terminer notre travail par le mot si souvent cité de saint Augustin : *Ama et fac quod vis* (1).

Ce serait une autre extrémité. Il ne faut pas trop compter sur la logique du cœur humain. Tout en admettant un principe, les esprits paresseux sont fort disposés, d'ordinaire, à n'en tirer aucune conséquence ; tandis que les esprits faux, les esprits étroits, les esprits prévenus, ou simplement les esprits novices et peu exercés, presque toujours déraisonnent en croyant raisonner ; et, partis d'une donnée vraie, arrivent à des applications diversement erronées.

Aussi, bien que nous ayons posé le principe, nous ne dédaignerons pas d'en formuler quelques consé-

(1) « Aimez et faites ce que vous voudrez. »

quences; mais des conséquences qui deviendront principes à leur tour, et qui sont destinées, en mettant mieux en lumière le principe inspirateur, à exercer sur votre vie et sur celles qui sont placées dans des conditions analogues une influence considérable.

C'est donc à dessein que j'examine les effets principaux de la piété, non pas chez le chrétien en général, mais chez le jeune chrétien entrant dans le monde. Pour lui, pour vous, mon cher François, il s'agit de jeter les fondements de toute une existence. Il s'agit d'arrêter le plan d'après lequel de nombreuses séries d'actes isolés se coordonneront; comme les pierres, numérotées à l'avance, se placent sans peine les unes sur les autres, et ont bientôt réalisé, dans un superbe édifice, la pensée préexistante de l'architecte.

Je voudrais que l'architecte de votre vie, ce fût la piété; et qu'à ce moment décisif, faisant une première application de son universelle influence, vous lui demandassiez la solution de cinq ou six questions capitales, et qu'on ne peut laisser indécises, sous peine de s'avancer dans la vie au hasard et comme un navigateur qui n'aurait pas de boussole.

Cherchant à ces questions un lien et comme un point de vue commun, je crois l'avoir trouvé dans la considération suivante.

L'homme pieux étant celui qui sert Dieu avec amour, il doit avoir à cœur que son service soit le

plus complet possible, que le plan du Créateur reçoive en lui sa plus parfaite exécution. Pour arriver à ce beau résultat, il sait que la vie de l'homme doit être un effort, un travail continuel. Il sait qu'un mauvais serviteur ou un serviteur inutile ce sera la même chose au dernier jour, et que la paresse, ce premier terme de la lâcheté, est un des vices les plus odieux au Souverain Maître, et les plus antipathiques à la mission du chrétien.

Le *travail* (c'est-à-dire l'application suivie à faire fructifier tout ce que Dieu nous a confié), telle est donc la première obligation de celui qui a compris la vraie piété.

D'où les conséquences suivantes :

1° Un jeune homme pieux doit *occuper sa vie;* ou *avoir un état.*

2° Il doit *occuper son cœur ;* c'est-à-dire : *aimer les pauvres activement, en prenant part aux œuvres de charité ;* c'est-à-dire encore : *chercher dans des amitiés chrétiennes l'un des appuis les plus sûrs et les plus charmants de la vertu.*

3° Il doit *occuper son esprit ;* c'est-à-dire *l'exercer et le développer par des distractions et des travaux intellectuels.*

4° Il doit surtout *occuper sa volonté;* c'est-à-dire faire de sa liberté l'emploi auquel elle est destinée : *se travailler soi-même,* et viser, par une lutte quotidienne, à devenir aussi parfait que possible.

5° Quand, revenant sur nos pas, et nous rappelant qu'à la piété, inspiratrice de ce beau et complet

développement de l'activité humaine, il faut un aliment; quand nous aurons dit quelque chose de cet aliment merveilleux, ou *des œuvres proprement dites de piété,* nous aurons parcouru le cercle que nous nous sommes proposé.

6° A titre de hors-d'œuvre, et parce que ce livre, destiné aux fils, tombera sans doute entre les mains de plus d'une mère, nous terminerons par quelques considérations sur les *devoirs des mères chrétiennes touchant la piété de leurs enfants.*

LETTRE HUITIÈME

QU'UN JEUNE HOMME PIEUX DOIT AVOIR UN ÉTAT DÉTERMINÉ ; — ET POURQUOI.

Le premier bien que nous devons à la divine Providence, c'est *la vie*. Et par là je n'entends point seulement *l'existence matérielle;* j'entends la participation aux bienfaits dont l'ensemble constitue la société humaine.

Or, de même qu'en une machine bien organisée il n'est point de si petit rouage qui n'ait sa destination, et que la machine marche d'autant mieux que chacune de ses parties s'acquitte plus fidèlement de la fonction qui lui est dévolue, ainsi, dans cet immense atelier que l'on nomme l'humanité ou la société, il n'est point de rouage inutile; ou, du moins, il ne devrait point y en avoir, si chacun était docile au plan du Créateur.

Nous avons tous une mission à remplir, dont le résultat immédiat est de contribuer, pour notre part, au fonctionnement de la machine sociale, et qui a

pour triple but la gloire de Dieu, le bien de nos semblables et notre propre développement. Cette mission, toujours la même dans son principe, varie à l'infini dans son application. Vous connaissez aussi bien que moi la multiplicité des états ou des professions.

Tous ces états ne sont pas aussi indispensables les uns que les autres à la société, ni aussi salutaires pour ceux qui les exercent. Mais, en mettant de côté les états évidemment coupables, et en réfléchissant que le plus ou moins de mérite des autres est une chose toute relative et subordonnée à cette idée si féconde, et toute chrétienne, de la vocation, nous pouvons hardiment conclure de ce qui précède que le pire de tous les états c'est de n'en pas avoir; que rien n'est plus indigne d'un vrai chrétien; puisque celui-ci, jaloux de servir Dieu avec un zèle plein d'amour, cherche à employer chaque chose selon les vues du Créateur, et que l'homme sans état s'attache au contraire à ne rien faire d'une vie qui lui a été donnée afin qu'il entrât pour sa part dans le grand mouvement de l'humanité.

Comment oser dire que vous aimez Dieu, lorsque toute votre existence est une perpétuelle désobéissance à cette volonté de Dieu, écrite aussi bien dans votre nature et dans la constitution de la société que dans les saints livres?

Je ne voudrais rien exagérer, ni surtout paraître critiquer certaines existences si bien remplies devant

Dieu, et pour lesquelles je n'aurai jamais assez de vénération et d'éloges.

Je parle à des gens intelligents et à des chrétiens. Je prie donc mes lecteurs d'admettre d'avance toutes les exceptions que le bon sens et la charité réclament. Je n'ai pas l'absurdité de prétendre que votre état doive avoir sa colonne dans l'almanach Bottin, ni qu'il puisse se traduire par un titre et un revenu. Un avocat à la Cour d'appel peut n'avoir point d'état; et il ne viendra à l'idée de personne de penser que M. B... ou M. C... manquent au devoir chrétien que nous signalons. L'homme de bien qui, au moment où une belle carrière s'ouvrait devant lui, la quitte pour se livrer sérieusement à l'éducation de ses fils, dont il cherche à faire des citoyens utiles et surtout de vrais chrétiens, croyez-vous qu'outre ses droits éternels à la tendre et respectueuse reconnaissance de ses enfants, croyez-vous qu'il n'ait pas aussi payé largement sa dette à la société?

Oui, les plus beaux états sont ceux qui ne rapportent rien. Mais à deux conditions : qu'on se les rende aussi obligatoires que ceux où la surveillance d'un chef et la délicatesse de notre conscience sont là pour nous avertir qu'il faut, par un travail assidu, bien gagner notre argent; puis, que nous ne cherchions pas à remplacer la satisfaction d'un gain légitime par les jouissances misérables de la vanité ou les joies solitaires et sataniques de l'orgueil.

Car autrement il vaudrait mieux, pour notre salut, vivre de notre travail que de travailler en vue de notre propre gloire, et de nous draper dans un *petit manteau bleu,* qui rappelle par trop le manteau troué de Diogène.

Ces réserves posées, essayons de dire pourquoi le jeune homme pieux doit avoir un état.

1° Nous avons indiqué la première raison, et qui dispenserait des autres. L'homme pieux étant celui qui s'attache à faire de chaque chose son usage légitime, c'est-à-dire voulu de Dieu, il est évident qu'il voudra user de la vie dans le sens indiqué par les conditions de la société humaine au milieu de laquelle il se trouve placé. La première de ces conditions, c'est la répartition entre tous les membres de la société des diverses fonctions au moyen desquelles la société se meut. Comment le chrétien se soustrairait-il à sa part légitime du fardeau social ? Il aura donc un état.

2° Mais ce n'est pas tout. Dans une société qui, sans prétendre à la perfection, sans renouveler les merveilles des catacombes ou du Paraguay, serait cependant assez imprégnée de foi pour que l'esprit chrétien présidât à presque toutes les convictions, et fût la source unique où les âmes altérées de vérité iraient puiser ; dans une telle société, l'individu qui se récuserait et assisterait seulement au travail social, au lieu d'y prendre part, ne pécherait, pour ainsi dire, que contre lui-même. Sa place

serait remplie par un autre, sans aucun préjudice pour la chose publique.

Mais il n'en va pas ainsi de nos jours. Malgré la consolante réaction religieuse que l'on se plaît à signaler depuis bientôt un demi-siècle, il faut reconnaître que ce mouvement n'a encore atteint que des individus; que la société l'a ressenti à peine; qu'il y a de nombreuses professions, des administrations considérables, des villes et même des contrées entières où les chrétiens sont si rares, qu'ils ne peuvent, hélas! se compter que trop facilement.

Or, quelle que soit notre humilité personnelle (et elle ne sera jamais au niveau de notre indigence), nous savons, nous chrétiens, que notre divine loi est la grandeur, la beauté, la lumière, la vie même. Nous savons que, parmi ceux qui vivent loin d'elle, plusieurs, pour l'embrasser et pour y retrouver une paix et une force qu'ils cherchent en vain ailleurs, n'auraient besoin que de la voir.

Comment la verront-ils, si nous, qui devons être cette loi vivante, nous nous tenons éloignés d'eux? Ils n'iront pas la chercher; car ils ne la connaissent point. Mais, si nous allions la leur porter, combien de préjugés tomberaient! Combien de partis pris de résistance à la grâce intérieure se fondraient, à l'aspect de cette grâce incarnée dans la vie des chrétiens! Que de pauvres âmes nous devraient le bonheur de reconnaître, dans l'Église notre mère, cette barque de salut, ce bercail de paix, cette

colonne de vérité que nous chantons le jour de la Dédicace (1)!

Oui, l'un des plus grands besoins des sociétés modernes, c'est que les chrétiens y jouent un rôle, le plus varié et le plus considérable possible. Car c'est en se mêlant au mouvement général, c'est en occupant toutes les positions auxquelles leur rang les appelle, que les chrétiens inoculeront à la société l'esprit qui les anime et qui seul peut la sauver. Nous raisonnons encore une fois d'une manière générale, et en dehors des vocations plus hautes, mais spéciales. N'est-il pas évident qu'un chrétien solide, s'il est magistrat, notaire, négociant, agent de change, peut rendre à la cause religieuse d'immenses services; d'abord par l'accomplissement consciencieux des devoirs de son état, ensuite par l'édification qu'il répand autour de lui, en aidant à faire tomber cette idée, trop facilement admise, qu'on ne peut point servir Dieu dans tel ou tel état, ni dans le monde en général? N'est-ce pas une chose déplorable de laisser croire que, du jour où l'on devient chrétien, on se concentre dans un soin égoïste et solitaire de son salut, et dans un mépris ou une crainte pusillanime des divers emplois qui composent la société civile? C'est ce préjugé qui, joint à la paresse et aux entraînements des passions, re-

(1) Hæc est cymba quâ tuti vehimur,
Hoc ovile quo tecti condimur,
Hæc columna quâ firmi nitimur
Veritatis.

tient loin de la foi tant de militaires, d'hommes de négoce, de financiers, d'administrateurs.

Jeunes chrétiens que l'amour de Dieu enflamme, et qui brûlez de lui gagner des âmes, portez ce zèle ardent à la caserne, dans les magasins du marchand ou les ateliers de l'industriel, dans les études des hommes de loi, les cabinets des financiers, et dans les diverses branches de l'administration. Vous aurez plus fait que tous les livres et que tous les discours. Tous ceux qui vous auront connus si fidèles serviteurs de Dieu, et en même temps si consciencieux, si actifs et si intelligents dans vos professions respectives, oseraient-ils désormais se représenter ces deux ordres de devoirs comme incompatibles? Votre souvenir le leur défend à toujours. Pour peu même qu'ils aient de perspicacité, ils comprendront (et celui qui a compris cela est bien près d'être sauvé) que *nul devoir n'est incompatible avec un autre devoir*. Ils ont tous une source commune, qui est Dieu.

Aussi les serviteurs de Dieu sont les seuls qui puisent à cette source la double force d'accomplir avec une inviolable fidélité toutes les obligations de leur état, et de résister aux maîtres de la terre, à la tyrannie de l'opinion, du monde, du respect humain, aussi bien qu'à celle des princes, lorsque les maîtres de la terre prétendent leur imposer des devoirs qui sont en désaccord avec les devoirs envers Dieu.

Il en est des devoirs comme des affections. Dieu

les vivifie en les rapportant tous à lui; il en est à la fois le principe et la limite.

Voilà des idées que le monde ne comprendra qu'en voyant les chrétiens à l'œuvre, dans toutes les carrières ouvertes à l'activité humaine.

Et voilà pourquoi surtout il importe tant que les jeunes chrétiens aient un état.

LETTRE NEUVIÈME

SUITE DU MÊME SUJET.

Je ne ferai qu'effleurer le troisième motif, que la sagesse des nations a si bien résumé dans le proverbe : *L'oisiveté est la mère de tous les vices.*

Le jeune homme sans état est dans la position la plus dangereuse qui se puisse imaginer. Ce n'est pas à dix-huit ans que l'on peut impunément manquer à la première loi de notre nature, à la loi du travail. Il arrivera presque infailliblement à cet adolescent, qui prend ainsi sa retraite avant de l'avoir gagnée, de deux choses l'une : ou bien que, pour occuper cette activité qui dévore les jeunes cœurs, il se jettera dans quelque genre de désordre. Les émotions du jeu ou de la bourse, le plaisir d'ourdir une intrigue et de remplir de ses honteux succès la chronique des salons, peut-être les entraînements de la débauche et les excitations de l'ivresse : voilà à quoi, en peu d'années, on a vu aboutir d'honnêtes jeunes gens, auxquels il n'a

manqué, pour bien tourner, qu'un emploi *réglé* et *obligé* de leur temps, qu'*un état.*

Ou bien (et je ne sais pas si cet excès n'est pas pire encore que le premier) la vie de notre jeune inoccupé *d'oisive, deviendra oiseuse;* c'est-à-dire qu'elle consumera, dans les futilités des visites, des soirées, de la chasse, des courses, des eaux, une ardeur que tant de choses plus nobles, plus utiles et plus saines devraient enflammer.

Mais toujours la piété périra dans une âme qui aura manqué à son premier devoir.

Quelquefois on demeurera, par routine, fidèle aux devoirs essentiels (disons mieux, aux observances) de la Religion. Mais, pour Dieu! ne profanez pas les mots au point d'appeler *chrétien* le jeune homme qui traîne une vie inutile et fatiguée; qui, n'ayant pas su se faire une position définie, se refuse même à tous les moyens que l'amitié lui suggère de combattre un ennui dévorant; qui, après avoir été amené à une conférence de Saint-Vincent de Paul, dans un moment lucide où il avait compris tout l'intérêt de cette œuvre et la salutaire variété qu'elle pourrait introduire dans sa vie, à la première séance, refuse de visiter deux familles; et, à la seconde, épuisé de tant d'efforts, se retire en demandant s'il ne pourrait pas être nommé *membre honoraire.*

Demain, toujours pour se fuir lui-même, il ne craindra pas d'accompagner des amis, libertins déclarés, à une de ces réunions dites de *jeunes gens,*

mais dont le personnel.... éventuel ferait frémir d'horreur un chrétien tant soit peu décidé.

Que Dieu ait pitié de toi, pauvre jeune homme ! Qu'il te montre le péril de ton âme et le mépris des méchants, non moins que des hommes honnêtes, pour ta perpétuelle neutralité ! Qu'il fasse, quelque jour, tomber tes yeux ennuyés sur ce passage où le génie de Dante a retracé le supplice des lâches chrétiens de tous les siècles :

. . . l'anime triste di coloro
Che visser senza infamia e senza lodo.
. . . .
. . . la setta dei cattivi
A Dio spiacenti ed ai nemici sui.
Questi sciaurati, che mai non fur vivi.. (1)

Je puise un quatrième motif d'avoir un état dans les motifs mêmes qui mènent à l'oisiveté la plupart de ces malheureux, *qui jamais ne furent vivants.* Car je dis qu'il faut se défier grandement de ces motifs.

C'est d'abord l'orgueil avec ses mille nuances : « Je suis d'une famille trop considérable pour suivre « toute espèce de carrière. Je n'ai guère à choisir

(1) . . les tristes âmes de ceux
Qui vécurent sans crime et sans vertu.
. . . .
. . . l'espèce de ces méchants
Également odieux à Dieu et à ses ennemis ;
Misérables qui jamais ne furent vivants !
(*Enfer*, chant III.)

« qu'entre le métier des armes : — mais je n'y ai « aucune vocation ; ou bien quelqu'une de ces fonc- « tions administratives ou diplomatiques qui re- « lèvent du gouvernement : — mais j'ai des opinions « politiques qui ne me permettent pas de servir le « gouvernement actuel. »

Ce sont de semblables raisonnements qui ont tenu la jeunesse légitimiste en dehors de toute vie active pendant la plus grande partie du règne de Louis-Philippe et du second Empire, et qui, trop souvent, ont donné de si tristes héritiers à ces fortes races grandies dans les fatigues et les travaux de la robe ou de l'épée.

A Dieu ne plaise que je m'élève contre les hiérarchies sociales, et que je dise que l'héritier des Brissac ou des Montmorency devait se faire notaire ou agent de change ! ni surtout au-dessus des scrupules de conscience, et que je désapprouve les hommes sérieusement royalistes d'avoir refusé, sous le gouvernement de Juillet, une place de sous-préfet ou d'attaché d'ambassade.

Mais je dis qu'au nombre des carrières publiques il y en a beaucoup qui n'ont aucun caractère politique : l'armée, la marine, la magistrature ; carrières où d'ailleurs les plus beaux noms ne se fussent pas ternis. Je dis, en second lieu, que, parmi les professions tout à fait libres, le barreau, les lettres chrétiennes, l'agriculture, l'industrie même, pouvaient convenir, sans scandale social, à beaucoup d'honnêtes jeunes gens, qui, en se croyant bannis

par leur noblesse et leurs principes de toutes les carrières, me rappellent vraiment un peu trop la fable des *Oreilles du lièvre*. On n'est pas fâché, en ne faisant rien, de se distinguer de l'ignoble vulgaire réduit à avoir un état pour vivre ; d'afficher par là que l'on est d'une classe qui ne peut s'abaisser à telle et telle profession ; en même temps que la conscience de son infériorité possible, le souvenir peut-être des luttes du collége où l'on n'était pas toujours le premier, fait que l'on trouve plus sûr d'éviter une concurrence où l'on aurait la douleur de voir triompher *de petites gens*.

Ajoutez à cela ce fonds de paresse que chacun porte en soi, et qui fait préférer les ennuis de l'inaction aux hasards, aux efforts continuels qui accompagnent toute vie active ; ce fonds d'égoïsme qui trouve beaucoup plus naturel et plus doux de vivre pour soi et pour quelques-uns des siens, que l'on aime comme une sorte d'accessoire de soi-même ; et vous aurez la clef de la plupart de ces existences inutiles que vous voyez se consumer l'hiver dans les salons, au bois et sur les boulevards, attendant avec impatience les quelques mois de l'année où la chasse leur promet, dans ce qui, pour les existences laborieuses, est un salutaire délassement, l'apparence et l'illusion d'une vie occupée.

LETTRE DIXIÈME

SYLVESTRE.

Mais je vous vois venir.

Vous, mon cher François, que les mauvaises passions n'ont jamais effleuré, vous avez rêvé le plus beau de tous les états. Vous voulez vous consacrer aux bonnes œuvres, vous faire le serviteur des pauvres.

Chaque fois que vous lisez l'éloquente apostrophe de l'auteur des *Libres Penseurs* à Sylvestre (1), vous

(1) « Je m'étonne un peu de votre doute, Sylvestre. Comment! vous avez de quoi vivre, vous êtes chrétien; vingt bonnes œuvres ne subsistent que par votre zèle, et vous me demandez quel état vous devez prendre? N'en prenez pas d'autre que celui-là; restez maître de vous-même, et servez les pauvres.

« Votre famille vous tourmente et dit que vous ne faites rien. Tenez registre, pendant un mois, pour elle seulement, de vos courses chez les malheureux, de vos visites dans les hôpitaux, de vos quêtes, de vos assemblées de charité : faites le compte des indigents que vous aurez secourus, des orphelins que vous aurez placés, des bonnes actions que vos importunités et vos prières auront arrachées à la paresse, à l'avarice, à l'indifférence de vos amis riches; additionnez les aumônes de tout genre qui auront passé par vos mains; dites à votre famille :

frissonnez d'émotion : Je ne serai, dites-vous, ni médecin, ni magistrat, ni commerçant, ni notaire. Je serai Sylvestre. Il me semble que j'ai choisi la bonne part.

Voilà ce que je fais. — Brûlez ensuite le registre ; et, si l'on vous sollicite encore, n'écoutez plus.

« Que feriez-vous qui pût vous occuper autant, vous satisfaire autant, vous attirer plus l'estime du monde ? »

. . . .

« Je passe sous silence tous les autres offices qui mènent à la fortune.

« Quel besoin avez-vous de faire fortune ? Le bon Dieu vous a donné six mille livres de rente ; les pauvres en reçoivent un bon tiers, et, par dessus, vous vous donnez vous-même. Si vous entreprenez une fois de gagner vingt mille francs par an, ce ne sera pas pour les distribuer en aumônes ; et, le voulussiez-vous, le loisir vous manquerait. Voilà donc une grande perte que vont faire les pauvres : 1° leur part de vos rentes ; 2° votre zèle et votre expérience déjà consommée : 3° tant de bourses que votre ingénieuse charité sait leur ouvrir, que vous seul pouvez ouvrir, qui se fermeront et ne s'ouvriront plus.

« Mais avocat ? . . . .

« Si la veuve et l'orphelin ont besoin d'appui, est-il nécessaire que vous endossiez, pour les défendre, cette même robe qu'endosse à côté de vous leur oppresseur ? Vous défendez la veuve et l'orphelin mieux et plus efficacement que tout ce qu'il y a d'avocats et de juges au palais ; même la veuve et l'orphelin qui plaident, ce qu'on ne voit guère, et vous les défendez pour rien. Leur faut-il un avocat ? vous savez bien le trouver. Leur cause exige-t-elle un mémoire? personne ne le rédige aussi clairement et aussi honnêtement que vous. Qui sait mieux braver l'accueil sec d'un juge, forcer la consigne d'un avoué? On vous a vu réussir même à rogner des états de frais. Quant au criminel, certes, il n'a jamais trop d'amis. Vous le savez, et c'est pourquoi les prisons n'ont point de verrous qui ne vous laissent passer. Vous n'apportez point dans les cachots cette honteuse espérance qui marche appuyée sur la ruse et sur le mensonge : vous y apportez le repentir, et c'est le trésor qu'il y faut. »

. . . .

« Est-ce que je condamne toute fonction ? Non, mais je vous parle de vous. Je dis que vous faites le bien, que vous servez Dieu, que vous servez l'humanité, que vous servez la patrie, et que la folle sagesse du monde vient vous conseiller de laisser tout cela pour vous servir vous-même. »

(Louis Veuillot : les *Libres Penseurs.*)

Moi, je vous réponds : Non (1).

Je commence par redire que je raisonne d'une manière générale, mettant de côté ceux à qui une fortune immense ou une position exceptionnellement élevée impose pour premier devoir et pour premier état l'administration chrétienne et généreuse de cette fortune et la consécration de leur influence à la diffusion des bonnes doctrines et surtout des bons exemples. Ne pas avoir d'état déterminé (2) est pour ceux-là une vocation providentielle.

Et, certes, tout ce qui peut tendre à relever et à purifier l'emploi d'une si redoutable influence;

Tout ce qui leur apprendra à ne point viser à l'accroissement de leurs richesses déjà si considérables, mais à les diriger vers de dignes fins;

(1) J'espère que personne ne conclura de ce *non* si catégorique que je méconnaisse la grandeur de l'apostolat auquel vous voudriez vous consacrer, et que je préfère aux œuvres de Sylvestre l'éclat ou même les services de la plupart des professions. — Non, si m'adressant à vous, mon jeune ami de dix-huit ans, je dis que vous n'avez pas choisi la meilleure part, c'est qu'il me semble que votre choix a été un peu précipité ; c'est que je crains qu'il ne soit le fruit de l'imagination plutôt encore que de la raison, ou même que de la piété. Si je fais à votre enthousiasme cette prosaïque opposition, c'est que rien n'est pire qu'une vocation de sentiment, et qu'en embrassant si tôt un si grand parti, vous courez le risque de vous en fatiguer quelque jour, et (chose toujours si regrettable !) de reculer dans la voie de Dieu, pour avoir voulu y marcher d'abord d'un pas trop ambitieux.

(2) Je n'entends pas par là qu'ils doivent, ou même qu'ils puissent, ne tenir aucune place dans la machine sociale. J'aimerais au contraire qu'ils fussent membres des conseils généraux ou d'arrondissement, des comices agricoles, des comités d'instruction primaire ; que, comme maires ou conseillers municipaux, ils fissent profiter la commune où ils résident de leurs lumières, de leur loisir et de leur fortune. — Lire à ce sujet un opuscule intéressant de M. Baudon : *Sur les devoirs de la grande propriété.*

Tout ce qui leur montrera, dans cette force d'impulsion dont disposent toujours une grande fortune et un grand nom, le *talent* de l'Évangile, qu'il faut faire fructifier, et dont ils devront rendre, au dernier jour, un compte sévère ;

Tout ce qui les portera à aimer le pauvre, son bien-être, son âme surtout ;

Tout apprentissage qui leur fera tenir en singulière estime les efforts chrétiens tentés en commun par les riches pour venir en aide à ceux dont la bourse et le cœur sont vides ;

Tout ce qui les mettra en contact personnel avec les autres classes de la société : la classe inférieure, pour la soulager ; la classe moyenne, pour se confondre avec elle dans la sainte fraternité des œuvres chrétiennes :

Certes, tout cela sera excellent. Cet apprentissage ne saurait commencer de trop bonne heure, ni ce but de patronage chrétien être poursuivi trop tôt par les jeunes héritiers des grandes fortunes et des noms illustres. Et plût à Dieu que tous les châteaux de province et les riches hôtels de Paris fussent peuplés de Sylvestres !

Tout cela est vrai ; mais je répète que nous venons de nous mettre pour un instant dans l'exception, et qu'il nous faut rentrer dans la règle générale.

Or je dis que, de la part d'un jeune homme de dix-huit ans, se vouer définitivement aux *œuvres*,

prétendre y consacrer son temps, sa vie tout entière, et, pour cela, n'embrasser aucun état, c'est en général une chose téméraire.

Si le dévouement vous attire, mon cher François, si vous sentez qu'aucune affection humaine n'est capable de satisfaire la soif de charité qui vous dévore, si rien ne vous semble beau comme de suivre la trace des saints, et de vous consacrer avec eux au service direct et exclusif de Dieu, de son Église, de ses pauvres ; si tel est le langage intérieur que des mœurs pures et une âme candide vous permettent d'entendre à l'âge du bouillonnement des passions ; n'hésitez pas, ô chaste jeune homme, héritage prédestiné du divin Époux, n'hésitez pas à faire du dévouement votre état. Ne retenez rien de ce qui se peut donner à Dieu. Entrez au séminaire ou bien au noviciat. A ce moment de la vie où la liberté est si chère, apprenez, dans une pénible prolongation des études et de la discipline, qu'il n'y a pas de vrai dévouement, s'il ne s'appuie sur l'obéissance et sur la règle. Et, quand vous aurez augmenté votre science et fortifié votre zèle, que l'onction sainte coule sur votre front, ou bien que des vœux solennels vous lient à quelqu'une de ces innombrables familles religieuses qu'enfante ou que renouvelle, selon le besoin des temps, la perpétuelle jeunesse de l'Église. Prenez votre vol vers les régions sereines de la pure charité. Missionnaire chez les sauvages, ou bien, au milieu de nos populations abâtardies, soignant les malades, les fous, les prisonniers,

les enfants, vous serez ici-bas aussi heureux qu'il est permis de l'être.

Voilà, mon cher ami, les vrais Sylvestres de dix-huit ans.

Mais dire, au sortir du collége, après avoir hésité entre les différentes carrières, dont l'entrée, hérissée de difficultés, nous arrête : *Je m'occuperai de bonnes œuvres ;* c'est une illusion.

Ainsi d'autres disent : *Je m'occuperai de littérature,* ou *je m'occuperai de politique,* qui se contentent d'écrire quelques pauvres feuilletons, ou de savoir le nom, et de prétendre savoir les opinions de ce qu'on appelait autrefois nos honorables des deux Chambres.

Remarquez d'abord que, si vous vous destinez à un état déterminé, que vous fassiez votre droit ou votre médecine, ou que vous vous prépariez aux écoles du gouvernement, pour, de là, passer dans quelqu'un des services publics, vous avez à fournir un apprentissage de quelques années, et comme une heureuse continuation du collége ; apprentissage et continuation qui, pour un temps du moins, vont vous mettre en garde contre vous-même et contre les envahissements du monde. Vous avez des cours à suivre et des examens à passer; il faut bien rédiger les uns et préparer les autres. Pour peu que vous soyez consciencieux, ou simplement plié à la règle par l'habitude du collége, vous ne pouvez vous abandonner tout à fait à l'oisiveté pure, aux rêveries

sans but et sans objet, ou bien aux habitudes du monde, qui finissent par devenir la plus impitoyable (et la plus pitoyable) des tyrannies.

N'ayez pas d'état au contraire; ou bien occupez-vous de charité, ce qui, aux yeux du monde, qui ne connaît que les états déterminés et nommés, est la même chose; et vous allez devenir la proie de tous ceux à qui le temps est à charge, et qui ne cherchent que des épaules amies pour les aider à porter ce lourd fardeau. Chaque jour on vous proposera de nouvelles parties de plaisir; et parce que vous n'aurez point à opposer à ces sollicitations une fin de non-recevoir catégorique et péremptoire, comme l'heure d'un cours et d'un bureau, vous serez débordé.

« D'ailleurs, ne faut-il pas se reposer un peu de la fatigue continue de huit années de collége, détendre un peu son esprit, et goûter les douceurs de la flânerie, ce qui est pratiqué par d'excellents esprits, et n'est, que nous sachions, contraire à aucune loi divine ni humaine ? » — Voilà ce qu'on vous redira sans cesse; ce que vous ne tarderez pas vous-même à trouver assez sensé.

Et puis, n'ayant pas la nourriture saine et forte d'un travail quotidien et réglé, vous vous adonnerez à toute sorte de friandises affadissantes et débilitantes. La rêvasserie au fond des bois quand il fera beau, d'inutiles et interminables causeries avec de prétendus amis lorsque le temps sera maussade, l'avidité de voir tout ce qui paraîtra de nouveau, le cabinet de lecture, le café, le cigare fumé sur l'as-

phalte à l'heure des élégants, un tailleur, des chiens, un cheval : tous ces détails finiront par absorber votre vie. Par respect humain plutôt que par zèle, vous vous réserverez encore quelques instants chaque jour, ou chaque semaine, pour vos œuvres ; de telle sorte qu'il vous en resterait beaucoup plus, si, au lieu de toutes ces inutilités, le plus clair de votre temps était pris par un bel et bon état.

Voulez-vous la pratique à côté du raisonnement? Sauf quelques exceptions, qui se rencontrent chez ceux qui ont su trouver dans les œuvres une occupation intellectuelle autant que charitable, les meilleurs ouvriers des œuvres sont des gens occupés depuis le matin jusqu'au soir : avocats, magistrats, négociants, employés. L'habitude de condenser leurs occupations fait qu'ils trouvent dans leurs moments de loisir plus de temps pour Dieu et pour les pauvres que cet autre qui semble n'avoir que cela à faire.

J'ajouterai que, s'il est bon d'avoir *à la tête des œuvres* des hommes qui s'y adonnent exclusivement et en fassent *leur état*, il est très-important de compter dans leurs rangs des gens de toute espèce de profession. Un magistrat, un avocat, un médecin, un commerçant, un employé dans les diverses administrations, des officiers de terre et de mer : voilà les membres les plus habituels des conférences de Saint-Vincent de Paul. Voilà ceux qui, dans une foule de cas donnés, savent rendre des services qui ne seraient pas possibles à des hommes

sans profession, quels que fussent leur zèle et leur bonne volonté. Sont-ce des rentiers ou des propriétaires qui sauraient soigner ce malade, aider cet indigent à éviter un procès ou à se faire rendre justice, trouver du travail à ce malheureux ouvrier, obtenir pour cette pauvre veuve tel renseignement enfoui dans les cartons d'un ministère ?

Si donc vous avez le goût des œuvres, et que vous vouliez y être utile, commencez par vous rendre apte à exercer un état. Pendant les années de noviciat, qui sont le vestibule obligé de toute profession, vous ferez aussi votre noviciat charitable. Quand une fois vous serez arrivé à une position dans le monde, vous pourrez la faire servir, cette position, ainsi que l'influence qui en résultera, au développement de ces œuvres qui vous sont si chères. Puis, si vous êtes professeur, médecin, avocat, qui vous empêchera d'instruire, de guérir, de défendre gratuitement ?

Une autre considération, et bien importante, est celle-ci. La première condition d'un travail, pour être sérieux, c'est qu'il soit obligatoire. Autrement on l'abandonne peu à peu. On remet au lendemain, à la semaine suivante ; et en somme l'obligation de conscience n'est pas remplie.

Je pourrais citer ici l'exemple d'un jeune magistrat, à qui 1848 avait fait des loisirs forcés. Il les consacrait exclusivement aux œuvres de charité ; les pauvres et les jeunes apprentis conserveront longtemps le souvenir de son zèle enflammé. Au milieu

de ce véritable apostolat, un scrupule le poursuivait toujours : *Il faut avoir un état, et un état obligatoire.* Le plus tôt qu'il a pu, il est rentré dans son ancienne carrière, où il rend d'éminents services, sans compter ceux que reçoivent de lui les œuvres, dont il est demeuré l'un des plus ardents propagateurs.

Sans doute, cet anti-Sylvestre était un peu scrupuleux. Mais cet excès consciencieux ne sert-il pas à prouver combien est dangereuse (quand on n'y est pas nettement appelé de Dieu) la position indéterminée d'un jeune chrétien sans état ? Et, s'il est difficile à un homme de trente ans, ennemi des salons, ami zélé des pauvres, de se maintenir la conscience en paix dans une pareille position, que croyez-vous qu'il advienne d'un tout jeune homme, sollicité sans cesse par les camarades, par le monde, et entraîné par l'humeur vagabonde de son âge dans une vie sinon irrégulière, du moins de fantaisie, où le travail et le *far-niente* se succèdent et s'entremêlent un peu au hasard ?

Enfin, supposons qu'il plaise vraiment à Dieu de vous appeler au service des pauvres. Qu'importe que vous ayez suivi la voie commune en prenant un état, et que vous soyez arrivé à l'âge de vingt-cinq ou trente ans ? Dieu saura bien alors, par l'enchaînement de circonstances, en apparence indifférentes, par quelque coup terrible dont vous serez frappé dans vos affections les plus chères, par un rapprochement opéré entre vous et un ancien ami, qui a,

lui, quitté son état pour la charité, ou qui fait de cet état un exercice purement ou principalement charitable, Dieu saura bien vous indiquer, avec une précision à laquelle votre conscience ne se trompera pas, que telle est aussi votre vocation.

En ne vous y ingérant pas de vous-même, en attendant, pour entrer dans cette voie exceptionnelle, la manifestation de la volonté divine, en ne prenant pas une aussi grave résolution à un âge où un enthousiasme passager peut vous l'avoir inspirée, où sa réalisation est périlleuse pour vous et peu profitable pour les autres, vous serez sûr de vous-même.

Vous serez ce serviteur éprouvé que Dieu aime ; vous serez le vrai Sylvestre. Car Sylvestre, apparemment, pour donner aux pauvres tant et de si utiles consultations, doit être au moins docteur en droit. Je m'imagine aussi qu'il a un peu plaidé ; qu'il a même passé par l'étude d'avoué. Quoique clérical, il y a laissé d'excellents souvenirs, tant son âme était droite et son cœur pur ; tant il savait bien défendre ses principes par sa parole et leur faire honneur par sa conduite. Et, par parenthèse, le passage d'un tel homme dans un tel milieu n'a été inutile ni pour lui ni pour ses camarades : pour lui, dont le courage s'y est plus fortement trempé ; pour eux, à qui il a montré qu'on peut, tout en étant chrétien, savoir rire honnêtement, plaisanter avec esprit et discuter avec force et mesure ; que, parce qu'on a de la foi et des mœurs, on n'est pas forcément un fanatique ou un crétin !

LETTRE ONZIÈME

DE LA DIFFÉRENCE QU'IL Y A, AU POINT DE VUE CHRÉTIEN, ENTRE S'OCCUPER ET TRAVAILLER; — OU DU TRAVAIL OISEUX.

Nous avons signalé l'illusion, en somme assez rare, de quelques Sylvestres.

Le groupe des Atticus est plus nombreux et moins respectable.

« Que parlez-vous d'oisiveté, nous dit un de ces raffinés. Je n'ai pas d'état, c'est vrai ; mais *je m'occupe*. Cela n'est-il pas la même chose ? »

Ce que nous avons dit plus haut nous permet de répondre sans hésiter que non ; que *s'occuper* est toute autre chose que *travailler,* et surtout ne remplit pas aussi bien l'obligation imposée à l'homme par le Créateur.

D'ailleurs, il n'est pas difficile d'apercevoir la confusion d'époque où tombent les paresseux déguisés que nous combattons. Ils remontent tout simplement au delà du péché originel.

Dans le paradis terrestre, en effet, une occupation était nécessaire pour employer l'activité du premier homme, laquelle ne devait trouver dans la pure contemplation son absorption complète qu'après la transfiguration de l'être humain par l'éternelle béatitude. Mais cette occupation, c'était un don de Dieu et non un châtiment ; elle ne devait par conséquent avoir rien de pénible. Et, si l'on veut absolument trouver un type au *travail attrayant* des phalanstériens, il me semble qu'il faut sortir de la nature humaine telle qu'elle est aujourd'hui ; et, remontant jusqu'au jardin délicieux de l'Éden, se représenter ce qu'eût été, sans la désobéissance première, la destinée terrestre de l'humanité. Sans doute, nous n'eussions pas été moins actifs qu'aujourd'hui. Mais, travaillant sur une nature docile, nous eussions savouré les joies des découvertes et des résultats, sans qu'il nous fallût traverser les angoisses, les déceptions et les amertumes des recherches. C'eût été l'occupation, non le travail.

Mais à quoi bon s'enfoncer dans ces hypothèses sur un état qui n'est plus? Les conditions de notre nature sont changées. Le travail et la maternité, qui, dans l'état d'innocence, n'eussent connu que des douceurs, ont été, en punition de la faute originelle, entourés de toutes sortes d'épines et de douleurs. Nos langues mêmes semblent se plaire à confondre dans un même nom cette double peine imposée à l'humanité déchue. On dit : *le travail*

d'enfant, comme on dit que le travail de l'homme *enfante des merveilles.*

Douloureux enfantement, le travail emporte donc l'idée de peine. Voilà pourquoi la théorie fouriériste du *travail attrayant* est si antichrétienne. Voilà pourquoi dire : *Je m'occupe,* eût été bon dans le paradis terrestre et ne l'est pas aujourd'hui. *Je m'occupe,* qu'est-ce que cela veut dire, sinon : « Je ne suis pas comme ce mortel maladroit qui laisse la plupart de ses facultés se rouiller dans une oisiveté stupide ; loin de là, par une habile distribution de mon temps, j'exerce et je flatte tour à tour toutes les puissances de mon être. J'ignore également les fatigues du travailleur et les bâillements du fainéant. »

Je maintiens que ce n'est pas là une vie chrétenne. Il y manque en effet les deux caractères principaux du travail chrétien : la subordination, l'utilité.

L'orgueil se manifestant par la révolte, l'égoïsme s'exprimant par la sensualité, voilà quel avait été le péché originel. Le travail, qui en est tout ensemble le châtiment et la réparation, doit protester contre l'orgueil par la subordination, contre l'égoïsme par l'avantage que retirent de notre travail les autres hommes. Ces deux conditions se retrouvent éminemment dans tout état avouable.

1° Dans presque tous les états, il y a une hiérarchie ; on relève presque toujours d'un supérieur.

Même dans les professions libres, même lorsque l'on est chef, on dépend forcément, sinon des autres, du moins de sa profession ; on subit l'obligation de travailler toujours, et de suivre certaines conditions, certaines règles que les lois ou les usages nous imposent.

2° Tout état, à moins qu'il ne soit un état coupable, entre dans le mouvement général de la société. Bien que nous en retirions un certain bénéfice, c'est moins pour nous que pour nos semblables qu'il a été institué. Ne parlons pas du prêtre, du magistrat, du soldat, du professeur, de tous ceux à qui est commis, à un degré quelconque, l'un des rouages de l'administration du pays. Pour ceux-là, il est trop évident que l'intérêt public domine l'intérêt privé, à moins que, par une perversion de la nature des choses, nous ne soyons assez malheureux pour laisser, *en fait,* l'égoïsme étouffer les sentiments plus nobles qui, *en droit,* devraient le rejeter sur le dernier plan. Reportons-nous à des professions moins relevées, et où trop souvent l'âme de ceux qui les exercent est tout entière tournée vers le gain et l'intérêt propre. Il n'en est pas moins vrai que ces professions sont utiles, indispensables même au commerce des hommes, et qu'il suffit d'un redressement d'intention pour leur rendre la noblesse de leur caractère primitif.

Ces deux conditions de subordination et d'utilité publique se rencontrent-elles chez les hommes qui

n'ont point d'état, mais qui, sachant fuir la honte de l'oisiveté, se croient suffisamment justifiés parce qu'ils peuvent dire sans mentir : Je m'occupe ?

Ils savent bien que non. Ce qui les a empêchés de prendre un état, c'est l'*amour de l'indépendance*. J'en connais quelques-uns, chrétiens cependant et sensés, qui, par le même motif, ne se veulent point marier, refusant ainsi à la société au moins ce dernier service qu'elle attendait d'eux.

Ainsi leur travail ne dépend ni de personne ni d'aucune règle. Ils travaillent quand et comment, aussi longtemps ou aussi peu longtemps que cela leur convient. Où est, je vous le demande, l'obéissance? où est la subordination ? où le supplice imposé à l'orgueil ? Non ce n'est pas là le travail chrétien !

Et puis, quand ils s'occupent, à supposer leurs occupations aussi innocentes et aussi intellectuelles que possible ;

Quand ils s'instruisent, pour eux, car ils n'écrivent pas, ils n'exercent aucun genre d'apostolat ; ce n'est même pas pour leurs enfants qu'ils apprennent, car ils ne veulent pas se marier ;

Quand ils enivrent leurs oreilles des paroles les plus éloquentes, leurs yeux des merveilles de la nature ou des chefs-d'œuvre de l'art ;

Quand, au milieu des enchantements d'un beau parc, ou des splendeurs d'un somptueux salon, ou même du confortable d'un modeste logis (car il ne

faut pas croire que les conditions moyennes soient exemptes de ce travers du faux travail) ; quand ils se livrent, avec de doctes et ingénieux amis, à toute sorte de causeries où ne manquent ni le beau langage, ni les charmes d'une érudition que tempèrent la finesse de l'esprit et même l'élévation des sentiments (car je ne vois aucune raison de la leur refuser) ;

Lorsqu'ils ont tissé leurs journées de toutes ces choses qui devraient être le repos seulement d'une vie occupée, ou bien le délassement accordé aux dernières années d'une existence noblement remplie, de toutes ces choses qui siéraient si bien aux plus hautes positions, dans lesquelles il convient à l'intérêt public qu'il se rencontre des Augustes et des Mécènes ;

Lorsqu'ils ont fait tout cela, ils se regardent avec complaisance, s'admirent parce qu'ils ne s'ennuient pas :

Ainsi coule la vie en paisibles soleils,

se disent-ils avec le poëte.

Et moi je dis : Si vous étiez employé à quinze cents francs ou épicier, vous seriez un être infiniment plus utile à la société ; et, au dernier jour, votre travail consciencieux, subordonné, profitable à vos concitoyens, pèserait plus dans la balance éternelle que tous les riens sonores et délicats dont se composent vos oiseuses années !

LETTRE DOUZIÈME

DE L'OISIVETÉ DU CŒUR ET DES ŒUVRES DE CHARITÉ.

Nous voici arrivés, mon cher François, au point le plus délicat de nos causeries. C'est très-sérieusement que je vous demande, à la façon des prédicateurs, un redoublement d'attention.

Rappelez-vous de quel principe nous avons voulu partir : c'est que la piété (que vous avez le bonheur de posséder) est un trésor inestimable ; que vous devez, pour le conserver, employer tous les moyens que Dieu a mis à votre disposition.

Or, je vous le dis devant Dieu, je ne connais pas d'aussi sûr préservatif de la piété que la charité.

Parmi les malheureux jeunes gens qui se perdent chaque jour, combien seraient encore dans la bonne voie s'ils avaient connu cette salutaire pratique !

Ceci demande quelques développements.

On peut dire, mon cher ami, que la période d'an-

nées dans laquelle vous entrez, et qui s'étend de dix-huit à vingt-huit ans, est la plus critique de toute votre vie.

Je ne parle pas de cette profession dont vous posez à peine les premières assises, et qui, dans dix ans, se dessinera suffisamment pour marquer d'avance, sauf le chapitre des éventualités, la carrière que votre vie tout entière devra fournir. Je ne parle pas même de votre mariage, de cet événement dont l'influence sur l'ensemble de votre destinée est incalculable, et qui se place d'ordinaire dans cet intervalle.

Me maintenant au point de vue supérieur que nous avons adopté, je dis que de ces dix années dépend votre avenir religieux, sauf les miracles, que Dieu, bien qu'ils ne lui coûtent rien, ne doit à personne.

Et c'est pourquoi je dis que cette période est *éminemment critique* pour vous, mon cher François, et pour les jeunes chrétiens.

Je ne parle pas des autres. Pour eux, ce serait évidemment trop peu dire. Car ce mot de *critique* indique un passage difficile, mais non forcément funeste, un combat dont l'issue est douteuse, et non une défaite certaine.

Or, ils marchent à une défaite certaine, ces jeunes gens qui entrent dans le monde sans être revêtus de l'armure chrétienne !

Hélas ! je ne voudrais pas refaire un tableau qui a été mille fois tracé par de plus habiles. Vous

l'avez, et à mesure que vous avancerez dans la vie, vous l'aurez chaque jour davantage sous vos yeux, dans son affreuse réalité.

Le désordre des mœurs, les liaisons que proscrit la morale la plus vulgaire, l'adultère souvent, toujours ce que la Religion flétrit du nom général d'impureté, tel est le trait commun des caractères et des positions les plus diverses. L'héritier des plus grands noms comme le commis de magasin, le Parisien et l'habitant de la moindre sous-préfecture, l'étudiant abandonné à lui-même au milieu des grandes villes et celui à qui des parents aveugles espèrent, par leur seule présence, conserver des mœurs sans leur avoir donné de base ; l'élève laborieux et brillant des écoles, aussi bien que ce bachelier impossible qui frappe en vain à la porte de toutes les carrières : *tous* vivent mal. — Je dis *tous,* sans craindre que plus d'une exception sur mille vienne infirmer ma proposition.

Quiconque a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre dira, comme moi, que tel est l'état de la jeunesse non chrétienne.

On pourrait ajouter que tel il doit être. En dehors de la foi, où est l'autorité qui condamne d'une manière absolue ce que le P. Lacordaire appelle si admirablement le *sens dépravé?*

Est-ce le monde ? Hélas ! c'est lui qui a toujours une excuse pour les désordres de la jeunesse, pourvu qu'ils se tiennent dans les limites de la modération et des bonnes manières.

Sont-ce les parents ? S'ils sont chrétiens, oui. Sinon, ne sont-ils pas les premiers à proclamer qu'*il faut bien que jeunesse se passe?* Ils mettront leur fils en garde contre tout ce qui peut porter atteinte à sa bourse ou à sa santé. Ils l'engageront à ne pas compromettre son uniforme, s'il en a un, ni son avenir par des folies trop retentissantes, à ne point contracter des liaisons qui l'empêchent plus tard de faire un riche mariage. Ils lui apprendront comment l'homme d'esprit ménage ses plaisirs, et prend de chaque chose la fine fleur et l'essence : évitant avec un soin égal l'abstinence et la satiété, et savourant la volupté à petites gorgées, tandis que les natures vulgaires épuisent brutalement la coupe jusqu'à la lie.

Telle est la morale que prêchent à leur héritier (quand ils daignent songer à ses mœurs) les *Chesterfield* de tous les rangs. Mais d'en trouver d'autres que les chrétiens qui conseillent à leur fils d'être chaste, parce que c'est un devoir, comme ils lui conseillent d'être honnête, c'est chose impossible.

Et comment en serait-il autrement? Dans nos sociétés modernes, pour ceux qui demeurent en dehors de la foi, *la chasteté n'est pas une vertu ; et d'ailleurs elle est impossible.*

Le grand mal pour un jeune homme de vivre dans le désordre! Telle est l'opinion énoncée hardiment par la plupart des gens du monde. Ceux qui ne le disent pas le pensent. Et la preuve, c'est que vous n'entendrez jamais un homme qui n'est pas chrétien

flétrir spontanément chez un jeune homme le fait seul d'une liaison coupable. Il en pourra blâmer le mode; mais, quant au principe, c'est évidemment, aux yeux du monde, un des droits de l'homme les plus précieux.

Et puis, vivre chastement pour un jeune homme est chose impossible. Ceux qui le disent le savent bien. Pour eux, cela leur a paru, dès le premier jour, d'une telle impossibilité qu'ils se sont bien gardés de prolonger une lutte inutile. Ils ont cédé dès la première attaque.

Jusque-là ils sont dans le vrai. Où ils se trompent, c'est lorsque, voyant la pure surface de la vie des chrétiens, ils supposent qu'elle cache nécessairement un fond corrompu, et qu'érigeant en principe général l'incapacité radicale où ils se trouvent de résister à certaines tentations, ils ne voient entre eux et les chrétiens d'autre différence que plus de franchise d'un côté, de l'autre plus d'adresse et d'hypocrisie.

Les saints vous fournissent trop d'illustres exemples, mon cher François, vous en voyez éclater auprès de vous d'assez éloquents parmi les jeunes chrétiens de votre âge, pour que vous puissiez sans blasphème admettre avec le monde que la chasteté est impossible à un jeune homme. Nous-mêmes, si nous sondons notre cœur avec bonne foi, nous y sentons, à côté d'une extrême faiblesse, une force invincible. Nous savons bien que, quand nous succombons, c'est que nous ne voulons pas com-

battre. Et notre conscience nous crie jusqu'au dernier moment : *Omnia possum in eo qui me confortat* (1).

Aussi, lorsque nous voyons la différence, au point de vue des mœurs, entre les jeunes libres penseurs et les jeunes chrétiens, nous savons bien en formuler ainsi les causes : les uns tombent nécessairement, parce que, livrés qu'ils sont à eux-mêmes, ils ne se sentent pas la force de combattre ; les autres résistent, parce qu'ils savent qu'en Dieu est l'auxiliaire de leur faiblesse, et qu'ils peuvent, pourvu qu'ils le veuillent, l'y aller chercher.

Époque de défaite presque forcée pour le jeune indifférent, les dix années qui s'ouvrent devant vous sont pour vous et vos pareils, mon cher François, une époque de lutte. Les ennemis sont les mêmes. Votre avantage, c'est que vous ne combattez pas seul.

Il est temps, pour rentrer dans notre sujet, de vous signaler, sinon le plus redoutable de vos ennemis, du moins une disposition dont vos ennemis pourront tirer le parti le plus funeste pour vos mœurs, si vous ne vous hâtez de l'occuper et d'y jeter pour garnison la *charité*.

Les sens ont sans doute une grande influence sur les jeunes gens de votre âge, et vous ne sauriez les surveiller de trop près. Mais au matin de la vie,

(1) « Je puis tout en Celui qui me fortifie. »

avec votre éducation, avec le développement de vos facultés intellectuelles et l'épanouissement de vos facultés morales, le grand complice de vos désordres, celui qui en prend presque toujours l'initiative, celui sur lequel le démon, cet habile tacticien, dirige d'abord ses coups, c'est *votre cœur*. C'est contre *votre cœur* que se concentrent les efforts de vos adversaires, comme on voit le panache blanc du général être le point de mire des traits ennemis. Ne sait-on pas qu'une fois le chef abattu, l'armée ne saurait tenir longtemps ?

Si vous voulez conserver vos mœurs, et garder votre foi des atteintes qu'une vie mauvaise lui fait toujours ressentir, étudiez donc votre cœur ; et, quand une fois vous l'aurez bien compris, donnez-lui un aliment dont la noble saveur lui suffise et lui fasse rejeter avec indignation l'odieuse pâture que les passions lui offrent.

LETTRE TREIZIÈME

SUITE DU MÊME SUJET.

L'analyse d'un cœur de vingt ans n'est pas chose facile à faire.

Il me semble pourtant que j'y découvre un certain amour de la nouveauté et une certaine aspiration vers des affections inconnues ; un grand besoin d'activité, le désir de voir se réaliser en soi et pour soi mille sentiments que l'on n'a vus jusqu'ici que dans les livres ; surtout le besoin du dévouement et du sacrifice : après avoir été protégé, soutenu, on voudrait protéger et soutenir à son tour.

Voilà, ou je me trompe fort, quelque chose de ce qui s'agite dans ce jeune cœur qui s'ouvre à la vie. Et voilà ce qu'il importe de diriger dans une bonne voie, et de soustraire à une double et également funeste tendance.

La première est celle de l'inconduite, qui fait aboutir les instincts les plus généreux d'amour et de dévouement aux satisfactions grossières et, après

tout, égoïstes, de la volupté. L'autre tendance, qui, par un chemin plus détourné, mène au même résultat, est celle que Chateaubriand a si bien décrite, et trop mollement blâmée, sous le nom de *vague des passions* : ce mélange de rêvasserie mystique et de honteux désirs, dans lequel s'éteint toute activité vraie de l'âme, et se détendent les solides ressorts de l'intelligence ; état bâtard, et qui tient entre le vice et la vertu le même milieu misérable qu'occupent entre la santé et la maladie déclarée ces tempéraments nés pour être vigoureux, mais que des maux imaginaires et des soins excessifs ont rendus délicats et capricieux.

Quelques-uns prétendent que, pour donner satisfaction à ces besoins nouveaux de votre cœur, et l'empêcher de se jeter dans le désordre ou de s'énerver dans des rêves à la René, *de bons principes, l'amour de vos parents, l'amitié de camarades chrétiens,* suffiront.

Je ne saurais le penser.

De bons principes! — Comme si, pour un cœur de vingt ans, la vérité, mais une vérité purement métaphysique et spéculative, était une nourriture suffisante, était même le genre d'aliment approprié à la nature du besoin que nous signalons ! Cette vérité platonique suffira pour vous convaincre peut-être ; pour vous contenter et vous contenir, jamais.

L'amour de vos parents ! — Remarquons d'abord que la plupart des jeunes gens ont leurs parents à

Besançon, à Nantes ou à Marseille, et sont, de leur personne, à Paris ou dans tout autre centre d'études. Or une affection, si respectable qu'elle soit, lorsqu'elle n'a d'autre aliment qu'un commerce épistolaire, me paraît peu propre à remplir un cœur de dix-huit ans.

J'ajouterai que ce cœur a surtout besoin de se dévouer : assez longtemps il a reçu, il voudrait donner aujourd'hui. Or, moins heureux que le fils de l'ouvrier, qui, dès quinze ou seize ans, peut, à son tour, être le soutien de ses parents, et verser, chaque samedi, dans la caisse de la famille, sa paye de la semaine, vous ne rapportez, vous, et de longtemps ne rapporterez, à vos parents que de la dépense.

Ce n'est pas encore là ce que nous cherchons.

J'en dirai autant des amis, même les plus chrétiens. Non que j'en fasse bon marché. Vous ne sauriez les rechercher avec trop d'empressement, ni témoigner trop de joie chaque fois que vous en voyez augmenter le nombre. Ce n'est pas seul en effet que vous devez combattre. Il vous faut vous rapprocher de ceux qui voient, comme vous, la vie sous son véritable aspect. Réunis tous ensemble, bras contre bras et cœur contre cœur, vous serez presque invincibles.

Mais cette amitié, quelque sainte qu'elle soit, ne suffit pas encore. Elle n'est qu'une prolongation des liaisons de collége; elle n'ouvre point à votre cœur, altéré de l'inconnu, un horizon nouveau. Des études, des distractions et des sentiments communs, voilà

ce à quoi elle se borne en général. Sauf de très-rares exceptions, elle ne met point en jeu cette puissance de se dévouer qui brûle d'entrer en campagne. Elle ne constitue point pour vous un apostolat : choisissant, et vous faites très-sagement, vos amis parmi ceux qui pensent comme vous, vous n'avez guère d'occasion de jeter, à votre tour, dans leurs âmes, cette semence qui, grâce à des mains pieuses, a germé dans la vôtre.

Mais, s'il se rencontrait une nature d'occupation où votre activité tout entière trouvât à s'exercer, dont Dieu fût le principe et qui eût pour objet une classe considérable et intéressante de vos concitoyens; si, dans cette occupation, vous aviez nécessairement pour collaborateurs les hommes les meilleurs, les plus pieux, les plus charitables, ceux dont le frottement peut, à tous les points de vue, vous être le plus profitable, ceux parmi lesquels il vous est le plus avantageux de choisir vos amis; si cette occupation consistait précisément à donner à d'autres tout ce que, jusqu'ici, vous avez reçu : l'assistance matérielle, le soulagement et l'enseignement spirituel, votre temps surtout et votre cœur; si cette occupation était d'une nature telle qu'elle ne nuisît en rien aux soins de votre état, que, dans son exercice ordinaire, elle prît moins de votre vie que les plus honnêtes gens n'en consacrent chaque semaine à des futilités; si en même temps, lorsque votre cœur a besoin de se fortifier par le spectacle de la

misère supportée noblement, lorsque vous sentez qu'en prêchant la vertu à d'autres vous offrirez aux tentations une résistance plus énergique, lorsqu'il se rencontre en votre vie de ces extrémités et de ces périls que toute âme connaît, et qu'un excès de dévouement et d'abnégation peut seul surmonter; si alors et toujours cette même occupation était là, offrant à l'infinie variété de vos besoins spirituels l'infinie variété de ses applications; si, de plus, l'expérience attestait que jamais on ne s'est livré sérieusement à cette occupation sans devenir plus pieux, et que jamais on ne s'en est éloigné sans, du même coup et dans la même proportion, s'éloigner de la piété; si, parmi les jeunes gens qui s'y adonnent, le nombre des chutes était très-rare, et que ceux qui désirent succomber préludassent toujours à la perversion de leurs mœurs par la désertion de cette occupation; — si cela était, ne devrions-nous pas terminer ici nos recherches?

Cette occupation serait précisément l'aliment que nous cherchions, et dans lequel votre cœur doit trouver la satisfaction des sentiments multiples que nous signalions tout à l'heure.

Or cela est; et nous n'avons fait, dans les pages qui précèdent, que décrire quelques-uns des effets des *œuvres de charité*.

Oui, la pire de toutes les oisivetés, c'est l'*oisiveté du cœur*, parce qu'elle ne peut pas durer. Un cœur oisif, c'est-à-dire qui n'aime rien, qui ne se dévoue à

rien, c'est une place forte abandonnée sans garnison, dans un pays où la guerre est perpétuelle.

N'attendez donc pas que des objets indignes s'offrent à votre cœur, qu'il les accueille, parce qu'à sa tendresse il faut un aliment, et parce qu'à côté de la voix du cœur il y a la voix des sens qui mugit, et qu'il faut ou satisfaire ou dominer.

Dominez-la. Dieu seul peut le faire. Demandez-lui donc qu'il vous aide à faire de votre âme un milieu si pur, habité par un amour si doux et si fort à la fois, que les choses périssables n'excitent que votre mépris. Aimez Dieu, en un mot ; pour que, maître absolu de votre cœur, il en expulse, par sa seule présence, les amours coupables, et y fasse germer à leur place toutes les saintes affections.

Or, parmi ces affections dont Dieu est le principe, aucune ne nous rapproche plus de sa source divine que l'amour du pauvre, en qui Notre-Seigneur réside, vivant et caché.

Aimez donc les pauvres, mon cher François. Soyez sérieusement et tendrement leur ami. Il n'y a point, dans un jeune homme de votre âge, de caractère plus touchant, ni qui soit plus propre à faire aimer Dieu et à faire tomber les haines qui divisent les hommes entre eux.

Je ne m'étonne plus qu'en parlant de l'amour du prochain, le divin Maître ait dit que ce second commandement était semblable au premier, au com-

mandement de l'amour de Dieu. C'est qu'on n'aime vraiment et efficacement le prochain que quand on aime Dieu profondément ; et c'est qu'en même temps, lorsque l'amour du prochain se manifeste par les œuvres de miséricorde, non-seulement nous donnons de notre amour de Dieu la preuve la plus irréfragable, mais encore nous propageons cet amour ; nous en déposons le germe et dans le cœur de ceux que nous soulageons, et dans le cœur de ceux qui nous voient agir. Si ceux-ci sont chrétiens, ils voudront nous imiter, et, comme nous, conformer leurs actes à leur croyance. S'ils ne le sont pas, combien ne sentiront-ils pas grandir au fond de leur cœur l'admiration pour une foi qui produit de telles œuvres !

Et nous-mêmes, mon ami, quel bien immense, quel bien inappréciable ne nous faisons-nous pas en faisant la charité ! Je ne parle pas seulement de cette bénédiction du dernier jour, promise à ceux qui auront pratiqué les œuvres de miséricorde. A combien de périls la charité ne nous arrache-t-elle point !

Qui sait si cette partie de spectacle à laquelle nous avons renoncé pour aller faire le soir l'école aux soldats, ou pour nous lever de bonne heure demain afin de visiter nos pauvres, ne devait pas laisser dans notre âme quelque *lethalis arundo* ? (1)

Depuis longtemps nous sentions nos bonnes réso-

(1) Quelque « trait mortel ».

lutions faiblir et notre foi même s'ébranler. Qui donc a raffermi cet édifice chancelant ? Quelle main a remis entre ces pierres disjointes un ciment béni? C'est la divine charité. Ce matin, nous l'avons reçue dans la sainte communion ; et cette après-midi, nous avons répandu dans le cœur de jeunes apprentis quelque chose de l'amour dont notre cœur débordait.

Dans la visite assidue de nos *familles* (1), les bons conseils que nous donnons, les exemples, héroïques quelquefois, de résignation, de dévouement que nous avons sous les yeux nous sont également salutaires. Avec notre éducation supérieure, avec notre foi que tant de choses viennent alimenter, quelle honte pour nous de nous montrer moins fidèles que cette pauvre femme à qui tout manque, mais qui se croit riche et heureuse parce que Dieu lui tient lieu de tout! Et puis, nous avons *une morale* à faire à cet apprenti paresseux, à ce chef de famille qui se dérange. De quel front nous acquitter de ce devoir, si nous commençons par être nous-mêmes infidèles à Dieu?

Enfin, ne savez-vous pas que les prières de la veuve et de l'orphelin ont sur le cœur de Dieu une puissance irrésistible? Quand vous vous sentirez

(1) On sait que, dans la Société de Saint-Vincent de Paul, chaque confrère est chargé de visiter un certain nombre de pauvres et de leur porter, avec quelques secours matériels, d'affectueuses paroles, des consolations dans leurs épreuves, de bons conseils qui les rapprochent de Dieu; en d'autres termes, chaque confrère a *ses familles*.

plus faible, recommandez-vous aux prières de vos pauvres. Ceux d'entre eux qui sont chrétiens n'attendront pas votre demande. Soir et matin, ils prient pour leur jeune bienfaiteur; votre nom est un des premiers qu'apprennent à prononcer devant Dieu leurs petits enfants. Et si vous avez été assez heureux pour contribuer à procurer une mort chrétienne à quelqu'un de ces pauvres gens, ou si vos prières leur ont fait traverser plus rapidement les flammes du purgatoire, oh! mon cher ami, que d'intercesseurs dévoués et puissants vous vous êtes acquis !

Non, celui-là ne saurait périr qui a travaillé à sauver tant d'âmes, et qui chaque jour soulage, dans ses représentants, les pauvres, la sacrée humanité du Sauveur !

LETTRE QUATORZIÈME

DE LA CHARITÉ ATTRAYANTE.

Un livre très-mauvais, et dont les tristes tendances ne furent complétement démasquées que par la survenance de ses frères cadets, livre que beaucoup d'honnêtes gens lurent et goûtèrent dans ces années d'aberration qui précédèrent le coup de foudre de 1848, les *Mystères de Paris*, contenait sur l'exercice de la charité un lambeau de vérité dont les chrétiens pourraient faire leur profit. Il montre une grande dame, à qui le héros de l'histoire conseille de visiter les pauvres pour *s'amuser,* pour jeter de la variété dans sa vie, et dans son cœur de tendres sentiments.

Ici, comme partout, l'erreur espère s'approprier les conquêtes de la vérité. On a essayé de faire des *sœurs de Charité protestantes,* parce que le protestantisme comprenait quel désavantage c'était pour lui, dans sa lutte contre la foi catholique, de n'avoir point *ces anges de la terre* qui valent mieux

que mille prédicateurs. La pauvreté de l'imitation n'a été pour l'erreur qu'une condamnation de plus et un nouvel aveu de son impuissance.

Ainsi de la charité elle-même. Quoi qu'on fasse, les chrétiens en auront toujours le monopole, et les tentatives du rationalisme pour faire de la *charité attrayante* échoueront misérablement. Je demande que l'on me montre une seule œuvre de charité active et personnelle faite par un noyau considérable de *libres-penseurs,* quelque chose qui ressemble à l'une de ces trois mille Conférences de Saint-Vincent de Paul dont le monde catholique est couvert.

Il y a pourtant, parmi ceux que n'éclaire point la lumière de la foi, des âmes charitables. — D'où vient qu'elles savent secourir le pauvre, quelquefois même, dans un élan de générosité, l'assister ou le sauver au péril de leur vie, jamais le visiter, l'aider, le consoler avec suite et ensemble?

C'est qu'il en est de la charité comme de toutes les vertus dont elle est la reine. Plantées sur le sol mouvant et corrompu de la nature humaine, elles languissent et meurent, ou bien elles produisent seulement un inutile feuillage, peut-être quelques fleurs. Si vous voulez que l'arbre grandisse, qu'il suive son développement régulier, qu'il donne des fruits savoureux et nourrissants, il faut que ses racines plongent en Dieu lui-même, en Dieu la source et l'aliment de toutes les vertus.

Dire à ceux qui n'ont point que c'est leur intérêt

bien entendu de respecter ceux qui ont, c'est un argument à l'usage des philosophes, c'est-à-dire de ces hommes qui n'ont étudié la nature humaine que dans des livres. Et malheur aux nations qui n'auraient d'autre barrière à opposer aux farouches convoitises des déshérités de ce monde !

La Religion, elle, sait que l'homme ne se mène pas par *son intérêt bien entendu* (ce qui suppose un raisonnement, c'est-à-dire une opération que ne pratiquèrent jamais les trois quarts du genre humain ;) mais par ses passions et ses sentiments, lesquels ont leur siége et leur source dans le cœur. Elle prouve donc à l'homme, — ou plutôt, en lui apportant cette bonne nouvelle à laquelle son cœur s'attache tout de suite par une sainte adhésion, elle lui dit, — *qu'il doit* respecter les biens de son prochain, quelque tentants qu'ils lui paraissent; et cela parce que telle est la volonté d'un Être souverainement puissant et bon, qui l'a créé, qui l'a racheté de son sang, et qui lui réserve, dans la vie à venir, — à laquelle il touche presque, tant celle-ci est courte, — des richesses et des joies à côté desquelles celles d'ici-bas sont méprisables comme de la boue et fugitives comme de la fumée.

De même, pour en revenir aux œuvres, si vous dites à ce jeune riche qui s'ennuie du Café de Paris, à cette femme du monde qui cherche pour son cœur un aliment plus noble que les frivolités des salons, si vous leur dites, sans les faire remonter plus haut et jusqu'à la source où se cachent toujours le sens

et l'efficacité de chaque chose : *Visitez les pauvres, cela vous distraira,* vous n'aurez rien fait ; car vous aurez commencé par où il fallait finir ; vous aurez pris pour le but de la charité ce qui en est tout au plus quelquefois le résultat et la récompense.

En effet, vous aviez compté sans la paresse, sans la délicatesse, sans l'égoïsme, sans l'orgueil, sans tous ces hôtes déplorables d'un cœur où Dieu ne domine point, et qu'il en faut bannir d'abord, avant d'y introduire la divine charité. Aussi que de déboires, au lieu de ces joies dont vous leurrez les adeptes de la bienfaisance attrayante! Pour faire vraiment la charité, il faut se lever de bonne heure, monter bien des étages, respirer un air souvent infect, infliger à ses sens jusqu'ici flattés toujours, mille supplices qu'ils ne sont point, sans quelque force intime et supérieure, capables de supporter ; il faut subir d'un front serein l'ennui d'un long et embrouillé récit, de plaintes sans fin, de requêtes sans discrétion, de récriminations injustes, et qui, au premier refus, oublient de trop faciles et trop abondantes largesses. Il faut que, par un long exercice, l'estomac, la vue, l'odorat, le toucher (mais cela n'est rien), il faut que l'esprit et le cœur se familiarisent avec mille plaies physiques et morales, qui, à chaque instant, soulèvent la nature, lorsque la nature n'est pas fortifiée par la grâce.

A supposer même que l'on ne rencontre pas dans l'ingratitude du pauvre la plus cruelle des décep-

tions, on ne tarde pas à trouver cette distraction de la charité bien fatigante et bien monotone; bien ennuyeuse, pour tout dire; et, *ennui pour ennui,* on préfère celui du salon à celui des mansardes.

Il y a quelques exceptions cependant.

J'admets donc cette hypothèse d'hommes ou de femmes du monde faisant, en dehors de toute idée chrétienne, l'essai de la charité, à titre de distraction, et pour couper l'uniformité de la vie, — absolument comme, au milieu des magnificences de Versailles ou de Chantilly, des hameaux d'Opéra-Comique présentent au visiteur leurs toits de chaume factice et leurs murs de briques peintes. Je veux bien que ce ne soit pas là une pure fantaisie, sortie du cerveau tristement fécond d'Eugène Sue. Je m'imagine qu'un jour une de ces belles dames, à qui le Ciel a départi le double trésor de beaucoup de cœur et d'un peu de bon sens, aura rencontré, dans une mansarde où, de guerre lasse, elle croyait peut-être monter pour la dernière fois, une sœur de Charité, un pauvre prêtre, peut-être un membre d'une Conférence de Saint-Vincent de Paul. C'était un modeste employé, ou quelque écolier fraîchement sorti du collége. Ceux-là ne sont pas des visiteurs accidentels; ils font des œuvres de charité, le prêtre et la sœur, leur état, le jeune homme, une obligation régulière de chaque semaine. Notre belle dame, si elle peut vaincre la modeste gaucherie de ces humbles serviteurs des pauvres, engage avec

eux quelqu'une de ces conversations qui commencent par des riens et d'où finit par se dégager toute l'économie de la charité. Ni la religieuse, qui est trop simple pour cela, ni le jeune laïque, qui n'a fait qu'ouvrir son cœur et dire comment et pourquoi il aime les pauvres, ni le prêtre lui-même, qui sait combien un sermon en règle serait inopportun en ce lieu, ni les uns ni les autres n'ont prêché. Mais à cette âme droite et dévouée la pure lumière de la charité a lui, à travers ces humbles âmes qui la réfléchissaient comme autant de miroirs. De cette conversation, où ne se trouvait point une exposition de principes, mais où étaient supposés tous les grands principes du Christianisme, de retour chez elle, elle a rassemblé les lignes ; et, les souvenirs de sa première communion aidant, peut-être aussi de quelques saints et pieux parents, l'édifice tout entier s'est trouvé reconstruit.

Le pauvre alors lui est apparu comme l'image vivante du divin Rédempteur. Qu'importe donc, avec ce sacré caractère, qu'il soit plus ou moins incommode à nos sens, rebelle à nos bons conseils, ignorant, ingrat? Ou plutôt, bien loin qu'ils nous éloignent de lui, comme ils ne pourraient manquer de le faire si, dans sa mansarde, nous ne cherchions qu'un passe-temps, ses défauts doivent augmenter notre tendresse pour cet infortuné, dont l'âme a encore plus que le corps besoin d'être nourrie, vêtue, guérie, fortifiée.

La participation aux œuvres de charité n'est plus

un moyen artificiel d'arrêter la satiété des plaisirs et des douceurs de ce monde, et quelque chose de semblable à cet odieux raffinement par lequel les Romains, au moment où l'appétit leur manquait, le rappelaient, en quittant un instant pour les égouts du *vomitorium* les splendeurs de la salle du festin. Non, bien loin de nous apprendre à jouir des biens du monde avec une vivacité qui allait nous échapper, la visite aux pauvres a pour but et pour effet de nous détacher de tout ce qui passe. Comment voir ces tristes Lazares sans se rappeler les malédictions lancées par notre doux Sauveur contre les riches, et sans se remettre sous les yeux les conditions de modération et de charité qui seules nous feront pardonner nos richesses?

Ainsi, tandis que la femme du monde pensait à elle d'abord, quelquefois au pauvre même qu'elle avait devant les yeux, et que l'indignité de celui-ci, se combinant avec l'amour de son repos un instant interrompu, allait lui faire borner là son essai, la Religion s'est présentée à elle, lui offrant, dans l'amour de Dieu, dans la reconnaissance pour les bienfaits reçus, dans l'identification du pauvre avec le Sauveur, dans le contact salutaire de la misère et des souffrances avec une existence où tout est plaisir et douceur, lui offrant, dis-je, la source, le caractère et la sanction de la charité.

En somme, de ceux qui essayent de la charité comme distraction, neuf sur dix la quitteront par le même sentiment qui les y avait poussés : *par en-*

nui. Exemple nouveau de cette vérité, que l'on ne saurait ravaler le principe des choses, sans ruiner ces choses elles-mêmes. Le dixième ne restera charitable qu'en devenant chrétien. Et Dieu sait quelle heureuse et réciproque influence sa foi et sa charité exerceront l'une sur l'autre!

Dirai-je que la charité pour lui n'aura point d'attraits, et qu'il devra la pratiquer à contre-cœur, et comme un pénible devoir? Dieu me garde d'un semblable blasphème, contre lequel vous, mon cher François, et tous vos pieux amis des Conférences de Saint-Vincent de Paul vous n'hésiteriez pas à protester.

La charité est comme la vertu en général. Dieu y a caché une douceur que l'on n'y trouve qu'à condition de ne l'y point chercher. Car cette douceur n'est point un but, mais une récompense accordée à notre fidélité, ou un appui ménagé à notre faiblesse; appui et récompense que Dieu ne refuse point au commun de ses enfants, mais dont il sait bien sevrer, pour les purifier davantage et les attacher de plus en plus à lui seul, les âmes héroïques de ses saints.

Ce qu'il faut chercher dans la charité, c'est l'accomplissement d'un devoir. Ce qu'il faut voir dans le pauvre, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Comment un devoir accompli ne nous procurerait-il point une grande paix? Comment pourriez-vous nourrir, vêtir, soigner le divin Maître dans ses mem-

bres souffrants, sans ressentir, au fond de votre cœur, comme un avant-goût de cette parole, par où doit commencer l'éternelle béatitude : « Venez, les bien-aimés de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai été nu, et vous m'avez vêtu; j'ai été malade, et vous m'avez soulagé; j'ai été prisonnier, et vous m'avez visité, » etc.?

Que si, par intervalles, cet attrait divin de la charité devenait moins sensible, relisez quelques-uns des chapitres de l'*Imitation* sur les aridités spirituelles, parfaitement applicables aux aridités charitables. Rappelez-vous quelles effroyables tentations bouleversèrent la vie des plus grands saints, et que c'est alors surtout qu'éclatait leur inébranlable fidélité. Remerciez Dieu de vous juger digne de le servir pour lui-même et de vous préparer dans le ciel une récompense d'autant plus abondante que vous l'aurez moins escomptée sur la terre.

LETTRE QUINZIÈME

DE QUELQUES JEUNES GENS PIEUX QUI CRAIGNENT DE S'ADONNER AUX ŒUVRES DE CHARITÉ.

Les œuvres de charité, mon cher François, ne sont point l'objet même de ces lettres. Elles n'y rentrent qu'incidemment. Je suis donc obligé de laisser de côté bien des considérations intéressantes.

Il est cependant quelques objections que je ne puis passer sous silence, parce qu'elles servent à éloigner de l'exercice de la charité ces jeunes gens, à la fois intelligents et pieux, auxquels nos causeries épistolaires sont particulièrement destinées.

Je connais une commune où il s'agissait d'établir une salle d'asile. Quelques habitants zélés s'étaient dévoués à la pénible et méritoire besogne d'aller solliciter la charité paresseuse de leurs concitoyens.

Arrivés chez un des gros bonnets de l'endroit, mais fort avare, celui-ci leur offrit cinq francs. Comme nos frères quêteurs objectaient que cette

somme était aussi peu en rapport avec la fortune du donateur et sa position dans le pays qu'avec les besoins de l'œuvre : « Ce serait de l'orgueil, répondit notre Harpagon, que de vous donner davantage. »

Cette réponse m'a toujours paru *typique*.

Cet homme se dissimulait peut-être à lui-même son avarice sous un vernis d'humilité. Presque tous ceux qui croient alléguer de bonnes raisons pour se refuser à faire de bonnes choses en sont là. Ces raisons sont mauvaises ; car elles ont leur source dans quelque vice ou quelque défaut ; et l'apparence honnête qu'on leur veut donner les rend plus mauvaises encore.

Orgueil et paresse, voilà, avec des nuances, et dans des proportions diverses, à quoi se peuvent rapporter les motifs de la plupart de ceux qui se tiennent en dehors de la charité active.

Si vous le voulez bien, au lieu de disserter pour établir cette proposition, je vais vous raconter ce qui m'advint, il y a quelques années, à moi-même dans une ville de province.

X*** est une cité pieuse et lettrée. Les premiers siècles de notre histoire politique et religieuse y ont laissé des traces profondes. Sur ce sol éminemment catholique, les œuvres de charité devaient germer rapidement. X*** fut une des premières villes de France à accueillir la Société de Saint-Vincent de Paul. Quelques jeunes gens du pays, réunis à d'autres que leurs études ou leur profession avaient appelés

à X***, y fondèrent et y maintinrent une conférence modèle. Non-seulement les pauvres étaient secourus avec dévouement et intelligence; mais, fidèles aux traditions de la Société, et se souvenant que la charité procède de la foi, les principaux membres (1) s'attachaient à entretenir parmi leurs confrères plus jeunes, ou plus novices, cet ardent amour de Dieu et de l'Église, cette édification mutuelle, ce zèle pour le salut des âmes, cet esprit de propagande qui est le cachet des œuvres chrétiennes et qui met entre elles et les œuvres les plus honorables de la philanthropie un abîme infranchissable.

Par un providentiel concours de circonstances, la conférence de X*** eut son âge héroïque. Cet âge dura près de trois ans. C'était un spectacle à ravir les anges que de voir ce bataillon sacré de jeunes chrétiens, quelques-uns presque enfants encore, mais à qui le goût des choses de Dieu donnait cette virilité candide qui éclate dans les traits des Louis

(1) Que l'on n'induise de cette dénomination rien de contraire à la sainte égalité qui doit régner entre membres d'une même conférence. Là, comme ailleurs, il se rencontre des confrères, ou plus zélés, ou plus riches en loisirs, ou plus heureusement doués pour prendre l'initiative des bonnes choses. Ceux qui remplissent les fonctions de président, de secrétaire, de trésorier, de gardien du vestiaire, ceux qui dirigent les œuvres spéciales, ou simplement qui consacrent aux œuvres communes plus de temps ou d'ardeur, occupent naturellement dans la conférence un rang important. Je sais bien que, dans la Société de Saint-Vincent de Paul, il n'y a pas de dignités ; il n'y a que des charges. Mais ces charges mêmes, portées dignement, font de ceux qui les remplissent les *membres principaux* de l'œuvre. Ces membres exercent nécessairement sur leurs confrères une influence considérable. Et je ne sache pas qu'aucune susceptibilité démocratique les ait jamais accusés d'*affecter l'empire.* »

de Gonzague et des Stanislas Kostka. L'amour divin dont ils étaient pénétrés se communiquait tout d'abord à une seconde zone de chrétiens, fervents aussi, mais plus disposés à recevoir l'impulsion qu'à la donner, puis à toute la conférence, qui puisait à ce foyer une ardeur d'action et une unité de vues vraiment rares.

J'avais admiré ce beau spectacle, et lorsque, en 1852, je me rendis en Italie, je voulus réjouir encore une fois mon cœur et mes yeux, en repassant à X***. J'allai trouver Alcide, le président, l'un des plus vaillants de cette phalange.

« Hélas! me dit-il, combien, sous une même apparence, nous avons déchu de ce que vous nous vîtes autrefois! Augustin et Gabriel nous ont été enlevés par la magistrature; en ces deux frères, si dignes l'un de l'autre, nous avons perdu notre cœur, notre tête et notre lien; ils ont porté ailleurs, l'un cette fougue charmante, l'autre cette douceur pénétrante, à quoi rien ne résiste. Bernard l'ascétique, Léon l'espiègle, Louis, le vrai *gentleman* chrétien, Martin, ce cœur d'or, cet ami parfait, d'étudiants devenus avocats, sont retournés dans leurs villes respectives. Charles (vous le connaissez, je n'en dis rien) a eu de l'avancement. Christian, marié, s'est fait gentilhomme campagnard. Il exerce autour de lui le plus salutaire apostolat. Mais il est, lui aussi, presque perdu pour nous. Hippolyte et Victor, plus occupés que lorsqu'ils s'asseyaient encore sur les bancs de l'école, sont demeurés seuls,

au moment où leurs forces diminuaient, pour supporter ce poids que jadis tant d'épaules fraternelles portaient avec eux. Aussi qu'arrive-t-il? Les œuvres de la Conférence se maintiennent; le zèle individuel est grand encore; et Dieu me garde de médire de ces bons confrères que nos pauvres bénissent chaque jour! Mais nous sommes morcelés; les membres se connaissent à peine; nous ne nous recrutons pour ainsi dire pas; on ne voit plus les nôtres disputer bravement aux libertins et aux libres penseurs ces adolescents qui arrivent dans nos murs, incertains de leur route, et qui demeurent la conquête des plus hardis et des mieux disciplinés. »

Comme je connaissais assez le personnel de la ville, une réflexion me frappa tout de suite : « Mais, dis-je à Alcide, n'avez-vous pas sous la main un certain nombre de jeunes aborigènes, bien capables et bien dignes de combler les vides qu'ont laissés dans vos rangs ces regrettables oiseaux voyageurs? Je vois d'ici Théodore, dont la position dans la ville est considérable, la famille riche et généreuse, et qui demeure, m'assure-t-on, fidèle à ses devoirs de chrétien. Je sais d'ailleurs qu'il a du temps, de l'instruction, de l'intelligence, et beaucoup de considération pour vous, Alcide. Et Théodule, le modèle des paroissiens de Saint-Jacques, qui ne manque point un office; jeune homme rangé, s'il en fut, et à qui les exemples maternels doivent avoir inspiré le goût et l'entente de la charité? Et Théobald, le meilleur élève des Pères Jésuites de*** ?

Tout pimpant qu'il est, je le sais très-pieux, et l'ai vu maintes fois communier avec la ferveur d'un ange. J'en pourrais citer bien d'autres auxquels rien ne manque pour remplacer ceux que vous avez perdus. Même, leur qualité d'enfants du pays, l'indépendance de leur fortune et leur avenir circonscrit d'avance dans les limites de la province vous promettent en eux des auxiliaires déjà connus des pauvres (ce qui est un grand point), et durables (ce qui est un point plus important encore). »

— Hélas! vous renouvelez mes douleurs. Pour galvaniser la Conférence, pour lui donner à la fois plus d'entrain et plus de solidité, pour relier entre eux ses membres épars, deux ou trois seulement des jeunes gens que vous me citez suffiraient amplement. Nous les avons suppliés avec larmes de venir à nous; nous leur avons fait parler par leurs meilleurs amis. Rien n'y a fait. Vous ne me croiriez pas si je vous contais les pauvres motifs sur lesquels s'appuient ces fâcheuses abstentions. »

Voulant en avoir le cœur net, je pris mon courage à deux mains, et me mis en devoir d'aller faire une tournée chez ces jeunes réfractaires de la charité.

Théodore eut ma première visite.

Dès qu'il vit sur quel terrain je mettais la conversation, il chercha tous les moyens de la porter ailleurs. Puis, pressé de questions, il me fit d'abord des réponses évasives. Voyant que je n'étais pas homme à m'en contenter, il me dit, d'un air pro-

fond, *qu'il craignait de se compromettre.* J'ai su depuis que c'était aussi, et surtout, la crainte de ses parents (1).

« Je crains, moi, lui répondis-je, que vous ne vous payiez de mots. Remarquez d'abord que l'on ne se compromet que vis-à-vis de ceux dont on dépend, par des démarches qui, en leur déplaisant, peuvent nous nuire, ou bien vis-à-vis du public, en affrontant l'opinion par des choses que l'opinion répute mauvaises ou ridicules. Et il faut ajouter que, dans l'un et l'autre cas, lorsque ces démarches ou ces choses sont indifférentes en elles-mêmes, la prudence peut conseiller de s'en abstenir ; mais que cette abstention devient une lâcheté, ou même une faute grave, si ces choses sont évidemment bonnes ou même obligatoires. Craindre de se compromettre, dans ces deux cas, c'est, aux yeux et dans le langage de l'Église, être l'esclave du *respect humain.*

« Je reprends ; et j'admire comment l'orgueil et la paresse, selon que l'un ou l'autre prédomine tour à tour dans notre âme, nous font tenir un langage différent. Je vous ai entendu mille fois, Théo-

(1) Il ne m'appartient pas de donner des conseils aux parents de mes jeunes lecteurs. Je voudrais cependant qu'un père raisonnable, qu'une mère pieuse surtout, réfléchissent à l'effrayante responsabilité qu'ils assument sur leur tête en détournant un fils, d'ailleurs inoccupé, de prendre une part active aux œuvres de la charité. Pour des motifs d'une faiblesse ridicule ou coupable, ils s'exposent à rejeter cette jeune âme, des régions sereines de la charité, où elle se fût conservée en soulageant ses frères, dans les futilités des salons, ou du Jockey-Club, peut-être dans les désordres les plus déplorables. Est-ce de la raison, est-ce du christianisme, de refuser à une tête si chère le divin garde-fou de la charité ?

dore, parler avec complaisance de la fortune colossale de votre père. Ce n'était pas que vous y vissiez un moyen facile de satisfaire des caprices coupables. Mais vous vous félicitiez en pensant que ni le pain de votre famille ni votre avenir ne seraient jamais à la merci d'un supérieur. Vous ne remplissez aucun emploi ; ou, si vous en avez accepté un, pour plaire à vos parents et pour vous occuper, vous savez que l'on tient bien plus à vous que vous ne tenez à ces fonctions, purement honorifiques, et qu'il vous serait si facile, posé comme vous l'êtes, de remplacer par d'autres.

« Je vous demande alors auprès de qui vous craignez de vous compromettre? C'est vraiment la peine d'être si fier d'une position indépendante, pour n'oser se permettre une chose que l'on sait être bonne, et que ne craignent pas d'accomplir chaque jour, sur tous les points de la France, des centaines d'hommes dont l'état et le pain sont vraiment à la disposition d'un sous-préfet, d'un chef de bureau, d'un patron!

« Je comprendrais votre crainte s'il s'agissait d'une démarche criminelle, ou bien évidemment téméraire, comme de s'affilier à une association clandestine ou simplement à quelque comité d'une nuance très-accentuée. Par là on se met à dos toutes les opinions politiques adverses, et souvent les hommes de son propre parti, si par trop de précipitation on l'a compromis. Mais vous savez bien qu'il ne s'agit ici de rien de semblable. En vous réunissant à des chrétiens de toutes les conditions et de

toutes les opinions, qui cherchent à s'édifier mutuellement et à soulager les membres souffrants du Sauveur, vous ne prenez aucune couleur. Vous faites seulement, avec l'appui de vos frères, avec les grâces que Dieu attache à toute œuvre accomplie en commun (grâces que d'ailleurs l'Église a formellement et abondamment répandues sur les œuvres de la Société de Saint-Vincent de Paul), vous faites seulement ce que tout homme qui, comme vous, se donne pour chrétien, doit faire; ce que vous faites certainement déjà. Tous les hommes honorables au jugement desquels vous tenez n'ont que de la considération pour la Conférence et ceux qui en font partie. Vous-même en avez mille fois parlé avec éloges; vous n'êtes pas de ceux qui confondent dans une même estime la charité catholique et la philanthropie; vous avez sous les yeux des exemples du bien que font aux pauvres les visites de jeunes gens du monde, du bien surtout que ceux-ci retirent de semblables visites pour l'accroissement de leur foi et de leur piété.

« Encore, si vous étiez en 1833, à l'origine de la Société, s'il s'agissait pour vous d'en être le premier apôtre dans votre ville, et de passer par ces épreuves qui ne manquent jamais aux promoteurs des meilleures idées, je comprendrais votre réserve... Je ne dis pas que je l'approuverais. Si, de tous temps, chacun eût partagé vos scrupules, rien de grand ne se serait fait dans le monde. Du moins auriez-vous quelque apparence de raison en

disant que vous craignez de vous compromettre.

« Mais aujourd'hui que la Société de Saint-Vincent de Paul est une chose connue et acceptée, à X*** plus peut-être que partout ailleurs, aujourd'hui que toutes les conditions sociales y ont apporté leur contingent, que vous seriez sûr, en y entrant, de trouver assis à côté de vous des amis, des parents, des voisins, des collègues, je vous certifie que votre crainte de vous compromettre est autant de l'orgueil que de la paresse. Soyez tranquille, personne ne ferait attention à votre entrée dans la conférence... si ce n'est vos confrères, qui seraient heureux de vous avoir conquis, et les pauvres, qui compteraient en vous un ami de plus. »

Théodule ne se fit pas prier pour me dire ses raisons. — *Vous savez bien,* me dit-il, *que je n'aime pas à me mettre en avant.*

Théodule est timide. Il a vraiment une grande défiance de lui-même ; il est persuadé qu'à la conférence et chez les pauvres, il serait le membre le plus inutile, pour ne pas dire le plus maladroit et le plus fâcheux.

« Prenez garde, dis-je à Théodule, que la timidité peut être de deux sortes. Elle peut procéder de l'orgueil, si elle est surtout une vue perspicace et désolée de nos défauts, et une crainte que d'autres ne les aperçoivent aussi, pour peu qu'en nous mettant en avant nous leur donnions occasion de se produire. Si telle était votre timidité, ce serait, recon-

naissez-le, une pauvre excuse. Ne pas vouloir faire la charité, de peur de s'exposer à des déboires d'amour-propre, quel triste amalgame d'égoïsme et de vanité !

« Mais je sais que votre timidité procède plutôt d'une sincère modestie. Craignez alors que, bonne dans son principe, elle ne devienne, dans ses conséquences, grandement mauvaise. Quoi de plus mauvais pour un chrétien, surtout pour un chrétien pieux, que d'oublier cette parole du Sauveur : *Luceat lux vestra coram hominibus* (1), réponse anticipée à tous ceux qui craignent de se mettre en avant pour le bien ; et ce mot de saint Paul : *Omnia possum in eo qui me confortat,* où se trouve la preuve que c'est une fausse humilité, celle qui mène à l'inaction ! La défiance de soi-même sans la confiance en Dieu n'est rien ; et celle-ci nous pousse saintement à entreprendre tout ce qui tend à la gloire de notre Maître et au salut de nos frères.

« J'ajoute, Théodule, un ou deux arguments *ad hominem.* Vous vous croyez d'avance un membre inutile et maladroit de toute association charitable, parce que vous êtes timide. Désabusez-vous.

« S'il s'agissait pour vous d'aller parader au Café de Paris, ou dans quelque *steeple-chase,* peut-être vous sentiriez-vous embarrassé, au milieu de la désinvolture des habitués de ces endroits. Il se peut même que vous n'ayez pas, dans un salon et auprès des dames, toute l'aisance requise. En cela, vous

(1) « Que votre lumière luise devant les hommes. »

n'êtes ni à louer ni à blâmer; bien qu'en passant je croie devoir vous engager à tenter quelques efforts pour acquérir le degré d'assurance nécessaire au milieu du monde. Dans les petites choses comme dans les grandes, les chrétiens doivent éviter, avec un soin extrême, tout ce qui pourrait attirer un blâme indirect sur leur sainte croyance, et faire dire (le monde, hélas! n'y est que trop enclin) que la piété rend ceux qui la pratiquent ridicules, et leur donne forcément des manières et presque une mise de séminaire.

« Quoi qu'il en soit, je puis vous dire que j'ai connu plus d'un jeune homme, timide dans le monde comme les jeunes filles ne le sont plus guère, et qui, dans les œuvres de charité, était parmi les membres les plus actifs et les plus précieux. C'est que rien ne ressemble moins à un salon qu'une mansarde. C'est que l'on peut être très-peu habile à débiter les fadaises qui ont cours dans les cercles, très-ennemi des lieux communs qui y obtiennent du succès, et pourtant plein d'amour pour Dieu, plein d'une tendre compassion pour les misères du pauvre, pour les maux de son âme surtout. Avec de pareils sentiments, placez un jeune chrétien dans une société d'hommes qu'il sait pieux et charitables, et très-peu disposés à éplucher ses paroles; et soyez assuré qu'il saura fort bien recommander à la charité de ses confrères les douleurs qui l'auront ému. Donnez surtout à ce cœur compatissant de petits enfants ou des soldats à instruire, une veuve

à consoler, un vieillard peut-être à préparer à la mort, et dites hardiment que ces diverses missions seront admirablement remplies.

« Dans le monde, Théodule, il n'y a ni devoir formel qui vous pousse à *faire des frais,* ni grâce de Dieu qui vous suggère les paroles les plus propres à plaire. Voilà pourquoi vous y êtes timide. A la conférence ou chez vos pauvres, avec ce stimulant du devoir, avec ce puissant secours de la grâce divine, votre langue se déliera bien vite. Et qui sait si, comme je l'ai vu plusieurs fois, vous n'acquerrez pas dans l'exercice de la charité cette aisance qui vous manque, et qui vous servira même pour vos relations de société ? »

J'avais réservé Théobald pour le dernier. Théobald est mondain. Et les mondains, à quelque degré qu'ils le soient, sont en général gens à préjugés et à parti pris, et fort difficiles à convaincre.

Théobald n'est ni empesé comme Théodore, ni timide comme Théodule. Régulier et pieux même, comme tous les deux, il est de plus, et surtout, artiste, — amateur, bien entendu. *Il fait de la musique.* C'est sa passion ; et, sauf que rien ne l'y oblige, et qu'il n'en tire aucun profit, c'est son état.

En me voyant venir, il devina ce qui m'amenait. Plus d'une fois déjà, on l'avait sollicité d'entrer dans la Conférence : tant c'est une chose extraordinaire de voir des hommes de sa trempe demeurer étrangers à une œuvre qui semble faite pour eux et pour

laquelle ils semblent faits! Théobald aurait eu quelque envie, je crois, de me mettre dehors, en me voyant aborder cet éternel sujet. Il se contint par bienséance, et crut m'étourdir en me débitant ainsi toutes ses raisons : « Je n'ai pas le temps. — D'ailleurs, je ne me sens aucun attrait pour vos conférences. — Il y en a tant d'autres! On se passera bien de moi. — Et puis, que me parlez-vous de charité? Je n'ignore pas ce strict devoir. Je fais la charité. Seulement je ne la fais pas par moi-même : je la ferais mal. J'aime mieux la faire par d'autres qui la font bien : par mon curé, — ou par vous, qui vous y entendez si merveilleusement. — Tenez, voulez-vous vingt francs pour vos pauvres? »

J'acceptai l'offrande, et je repris :

« Mon bon ami, en votre qualité d'artiste, vous recherchez, vous cultivez le *beau*. Le beau est trop voisin du vrai pour que vous ne sentiez pas combien de sophismes vous venez d'entasser en quelques paroles.

« Quant au temps, permettez-moi de vous dire qu'un homme qui passe tous les jours deux heures à filer des sons et six heures à son piano (et cela par pur divertissement), que cet homme est bien mal venu à dire qu'il n'a pas le temps de consacrer aux pauvres deux heures par semaine.

« Notez que je ne vous blâme pas de l'emploi habituel de vos journées. On en pourrait peut-être désirer un plus sérieux. Mais il y a tant d'oisifs ou de gens qui consument leurs loisirs en distractions coupables, que l'on doit respecter ceux qui savent

fuir l'oisiveté, au moyen d'une occupation innocente, quelle qu'elle soit. Je vous respecte donc, vous et votre musique. Seulement je me permets de rire lorsque vous me dites, *sans rire*, que le temps vous manque.

« Vous ajoutez que vous n'avez aucun attrait pour notre conférence ; que vous n'y rendriez aucun service ; que d'ailleurs il y en a tant d'autres, que facilement on se passera de vous. — Comment aimeriez-vous ce que vous ignorez? Moi qui connais votre cœur ardent et vos instincts généreux, je réponds que vous n'aurez pas assisté à deux séances et fait deux ou trois visites, que vous serez devenu l'un des plus zélés propagateurs de l'œuvre. — Vous ne rendriez aucun service! — C'est vraiment par trop de modestie. A supposer que vous n'ayez pas de vocation pour la visite des pauvres, ne pourriez-vous montrer à lire à des soldats, surveiller des apprentis, vous occuper de la bibliothèque ou du vestiaire, diriger les chants d'une sainte famille, tenir les comptes, rédiger les procès-verbaux? Il y a dans l'économie d'une conférence, surtout lorsque l'on habite une ville un peu considérable comme la vôtre, il y a de quoi utiliser toutes les bonnes volontés. Se tenir éloigné sous prétexte d'incapacité, ce n'est pas modestie, mais paresse.

« Quant à dire que l'on se passera bien de vous, parce qu'il y en a tant d'autres, c'est un raisonnement d'enfant. Il ne s'agit pas des autres, mais de vous. La question est de savoir si vous n'avez pas, plus que beaucoup d'autres, de l'intelligence,

de l'instruction, du temps, de la fortune, de la piété ; et si tout cela, vous le garderez égoïstement pour vous seul ; ou si vous ne devez pas plutôt apporter une portion du moins de ces richesses dans une caisse charitable ouverte à côté de vous, et qui a précisément pour but la mise en commun de tous ces biens par ceux qui les possèdent, au bénéfice de ceux qui en sont privés. Parce que les autres remplissent leurs devoirs, serait-ce par hasard un motif pour vous de méconnaître les vôtres ?

« Que de choses il y aurait à dire ici, et combien nous devrions rougir en voyant ces mêmes œuvres de charité, devant lesquelles notre indolence recule, embrassées avec ardeur par d'autres qui, moins riches, moins honorablement posés que nous, élevés dans un milieu moins chrétien, surtout moins pourvus de loisirs, n'ont pour se livrer aux œuvres ni les raisons religieuses, ni les raisons sociales qui devraient nous y porter.

« Je sais que vous faites la charité, et que vous aimeriez que l'on vous montrât un texte de l'Écriture vous imposant comme un devoir de conscience l'obligation d'entrer dans quelqu'une de nos associations.

« Hélas ! mon cher Théobald, vous vous défendez contre la charité comme nous en avons vu tant d'autres se défendre contre la piété. Je n'ai jamais prétendu qu'il y eût péché formel à ne point entrer dans une conférence. Je dis que, dans les conditions où vous vous trouvez, vous feriez évidemment une chose excellente en y entrant ; qu'en vous en

tenant écarté vous faites cette chose mauvaise qui consiste à ne pas faire un bien auquel tout vous invite et qui vous serait facile. Je pourrais encore ajouter que, par votre abstention, vous nuisez à une œuvre dont vous reconnaissez le mérite. En refusant de vous y associer, vous retenez loin d'elle plusieurs jeunes gens, qui voient dans l'exemple de Théobald, cet homme si intelligent et si pieux, un argument sans réplique.

« Vous faites la charité ! — Sans doute. Votre curé le sait. Mais tous ces pauvres de la ville qui ne vous ont jamais vu dans leur misérable demeure, et qui vous croient bien plus millionnaire encore que vous ne l'êtes, ces veuves et ces orphelins qui sont assidûment visités par de modestes étudiants et de petits employés, et qui ne rencontrent jamais l'opulent Théobald qu'à l'église, croyez-vous qu'ils ne soient pas tentés de maudire, une fois de plus, en pensant à vous, et les riches et les dévots ?

« Pour l'amour de Dieu, que votre piété vous serve donc à quelque chose ! Voici une belle occasion de l'appliquer. On vous offre d'entrer dans une association charitable. Cela vous coûte. Tant mieux. Avez-vous donc tant de choses à mettre au pied de la croix ? Vous n'y réussirez pas d'abord, peut-être. Tant mieux encore ; ce sera un exercice d'humilité. Ce n'est pas un devoir strict ; mais vous sentez que ce serait un acte agréable à Dieu. La piété ne consiste-t-elle pas précisément à se laisser guider par ce noble motif ?

« Je ne veux point ajouter que souvent, pour avoir refusé de suivre l'impulsion d'en haut, dans des choses libres pourtant, on diminue les grâces dont Dieu voulait nous combler, et l'on arrive, dépourvu de forces suffisantes, à un moment où l'on finit par tomber dans une faute positive et grième. »

Voilà, mon cher François, la fin de mon troisième discours et de mon histoire. Je n'obtins de mes trois interlocuteurs qu'un *nous verrons* poli, mais peu encourageant, et je rentrai chez moi, craignant bien de les avoir à peine ébranlés par ma rhétorique.

Cependant, comme X*** n'est pas la seule ville de France où de semblables objections soient adressées aux œuvres de charité par ceux qui en devraient être les plus fermes soutiens, je pense que ce qui précède peut n'être pas tout à fait inutile.

Parmi les jeunes gens chrétiens qui font tant de façons pour s'enrôler sous la sainte bannière de la charité, je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui ne rentre dans la nuance de Théodore, dans celle de Théodule, ou dans celle de Théobald. Ce sont, ou des circonspects, ou des timides, ou des mondains.

Un de mes amis les désignait tous sous le nom collectif de *catholiques-lièvres*.

Priez Dieu, mon cher François, de diminuer parmi nous le nombre de ces trembleurs. Tout fidèles qu'ils soient en leur particulier, ils sont plus funestes peut-être à la cause religieuse que des ennemis déclarés.

APPENDICE A LA LETTRE XV

Deux jours après ma visite, Théodule était chez Alcide.

« Eugène, lui dit-il, a fort bien plaidé avant-hier. Mais il n'a point saisi la raison capitale de mon abstention, et j'ai craint de le blesser en la lui indiquant. Ce que je n'ai point fait alors, je veux le faire aujourd'hui. Je ne me défends plus. J'attaque.

« Décidément, je n'aime pas votre conférence, ni tant d'œuvres récentes que nous étale avec complaisance votre ardeur tant soit peu fanatique, œuvres qu'ignorait la foi simple de nos pères. Vous avez beau dire, Messieurs de Saint-Vincent de Paul, avec vos assemblées générales, vos sermons, vos loteries, vos saintes familles, vos apprentis, vous cherchez toujours à vous mettre en évidence ; et selon deux expressions, sans doute peu académiques, mais auxquelles je cherche en vain des équivalents dans le style soutenu, *vous posez ; vous faites votre tête.* Or tout cela m'est insuppor-

table, et me paraît bien contraire à l'esprit de l'Évangile. »

Alcide répondit :

« Quant à l'esprit de l'Évangile, mon cher Théodule, voyez combien le *parti pris* vous éloigne en cette circonstance des habitudes de votre vie, et vous pousse en plein protestantisme. Comment ! voici une œuvre honorée des plus précieuses faveurs par les souverains pontifes, patronnée par de nombreux évêques, une œuvre qui a fait ses preuves depuis vingt ans, et conquis d'ardents propagateurs parmi les hommes qui, d'abord, furent ses adversaires. Il n'y a qu'une voix sur son compte chez ceux qui sont vos maîtres au point de vue spirituel. Et vous, qui êtes un catholique zélé, un fils soumis de l'Église, vous déclarez, *de votre autorité privée,* que cette œuvre est contraire à l'esprit de l'Évangile ! Vous ressemblez à ces chrétiens, dont le nombre heureusement va décroissant chaque jour, qui ne craignent pas d'attaquer en principe la Compagnie de Jésus, déclarée pourtant par le concile de Trente *pium institutum.*

« J'ajoute qu'en adressant aux œuvres charitables le reproche d'ostentation, vous vous faites, sans y prendre garde, l'écho des impies et des indifférents.

« Les uns et les autres, vous le savez, ne manquent jamais de nous prêcher la douceur, là où la fermeté est notre devoir, l'humilité qui se cache, quand il conviendrait de nous montrer avec un

noble orgueil à nos amis et à nos ennemis.

« Il y a aussi une certaine catégorie de chrétiens qui, sous Louis-Philippe, trouvaient les évêques trop ardents pour la liberté d'enseignement et contre les ouvrages de M. Dupin, et qui, de tout temps, voudraient renfermer le clergé dans l'intérieur des temples, et les hommes pieux au fond de leur oratoire. Déplorables chrétiens, qui parlent le langage et font sans s'en douter les affaires des ennemis de l'Église !

« Il en est de même de vous, mon bon ami, quand vous voyez nécessairement de l'orgueil dans le grand jour des œuvres de charité.

« Au lieu de supposer le mal, quand il serait si simple de n'attribuer qu'à de bonnes intentions des actions bonnes évidemment ; au lieu d'oublier tous les textes de l'Évangile, qui recommandent le *courage* du bien, pour ne nous attacher qu'à un texte mal compris, et qui impose le devoir intérieur de l'humilité : appliquons-nous plutôt, en la modifiant un peu, cette belle parole si souvent citée, et *mettons notre humilité sous la garde de notre charité.*

« Certes, celui qui entreprendrait une œuvre quelconque, si parfaite qu'elle fût en apparence, avec l'intention d'attirer sur lui les regards de la foule, tuerait dans son germe cette perfection qui ne serait plus qu'une ombre trompeuse. S'il en est parmi nos confrères d'assez malheureux pour être entrés dans nos rangs avec d'aussi tristes disposi-

tions, je prie Dieu qu'il leur pardonne et qu'il les aide à purifier leur intention. D'ailleurs, l'expérience suffira, je pense, à les désabuser. Les satisfactions d'amour-propre que l'on goûte à faire partie de la société de Saint-Vincent de Paul sont, au demeurant, tellement minces, que, pour peu qu'ils aient de raison ou de foi, ils se décideront bien vite ou à nous quitter, ou à chercher une récompense et des joies plus hautes dans ce qui est l'âme des œuvres de charité : le pur amour de Dieu.

« Mais de dire que la plupart des chrétiens qui, dans le sein des conférences, pratiquent les œuvres de miséricorde, le font par ostentation, ce serait une injustice devant laquelle votre bon sens et votre charité reculeraient certainement.

« A quoi se réduit donc votre objection? A dire que l'exercice de la charité comporte des tentations d'amour-propre auxquelles on succombe quelquefois.

« Mais je demande où est le bien qui se puisse faire sans affronter ce péril. Sans doute, *celui qui cherche le danger y périra*. Mais celui qui le rencontre seulement, dans l'exercice d'un devoir ou d'une action louable, celui-là surmonte le danger; ou, s'il y succombe quelquefois, il se relève bientôt plus vaillant, s'attachant à Dieu toujours plus fortement, et dégageant son intention de ce qui a bien pu la surprendre en passant, mais de ce qui n'est pas digne de la fixer à jamais.

« Prenez garde, mon cher Théodule, que vos étranges scrupules ne tendent à rien moins qu'à étouffer partout le zèle et la charité. En effet, il n'y a pas une seule œuvre, je ne dis pas sublime, mais simplement utile, qui puisse s'entreprendre sans que les ouvriers de cette œuvre se mettent en évidence. Toujours il se trouvera des impies, jaloux de notre force d'expansion, qui voudront nous renvoyer à l'ombre et au silence des catacombes ; toujours aussi des chrétiens lâches, ou seulement timides, qui verront de l'ostentation et de la réclame dans ce qui n'est autre chose que le mouvement naturel de la vie chrétienne, que le rayonnement de ce divin foyer d'amour, dont tout chrétien doit porter dans ses œuvres le brûlant reflet. Il faudrait donc toujours nous abstenir, ne jamais soulager ou édifier nos frères, de peur d'irriter les impies, et de scandaliser ceux des nôtres qui voient et parlent comme les impies. Autant vaudrait abjurer le christianisme !

« Soyons, mon cher Théodule, plus simples et plus courageux.

« N'oubliez pas, d'ailleurs, en ce qui vous concerne, que le plus fort est déjà fait. Soyez assuré qu'en approchant, comme vous le faites, souvent des sacrements, en vous tenant éloigné non-seulement des désordres grossiers, mais encore des frivolités du monde, vous vous mettez bien plus en évidence, vous prêtez bien plus à l'accusation de *faire votre tête* que vous ne le feriez en entrant dans une con-

férence. Nos ennemis communs savent bien que vous êtes inconséquent en ne vous joignant pas à nous. Ils se gardent de vous le dire, heureux qu'ils sont de vous entendre sur ce point parler comme eux, et donner à leurs propos l'autorité de vos vertus. Mais vous, vous devriez être assez perspicace pour comprendre leur tactique, et en croire plutôt la consciencieuse affirmation de vos frères dans la foi, que les sottes déclamations des libres penseurs et de *ceux qui ne pensent point.*

« Non, Théodule, la conférence n'est pas composée de saints, malheureusement ; mais elle est composée de chrétiens sincères, réunis afin de s'édifier mutuellement et de soulager les malheureux plus efficacement qu'ils ne le pourraient en demeurant isolés. Là où ils voient un bien à faire, ils le font ; ils cherchent à le faire pour Dieu, et à être indifférents aux critiques comme aux éloges que ce bien leur peut attirer.

« Je n'affirmerai pas qu'ils atteignent toujours cette sainte indifférence. Mais, la main sur la conscience, j'affirme que le désir d'attirer sur nos modestes œuvres les regards du monde est bien loin de nous. Je ne crains pas d'affirmer aussi que, *si votre œil était pur* à notre endroit, c'est-à-dire dégagé des préjugés à travers lesquels vous nous regardez, vous cesseriez de voir en nous cette recherche affectée de l'éclat et de la publicité dont vous nous accusez sans cesse.

« Enfin, si vous craignez tant pour vous l'orgueil

de faire le bien, je vous accorde que vous succomberez quelquefois à cette tentation. Mais n'est-il pas évident qu'il vaut mieux encore, cédant à la faiblesse humaine, laisser un instant s'égarer une intention, droite à son origine, que de demeurer, par une crainte excessive du danger, en dehors de tout ce qui se tente de généreux pour la gloire de Dieu et le salut de nos frères ! »

Ainsi finit le discours d'Alcide. Théodule se retira soucieux.

. . .

L'année suivante, en revenant d'Italie, je passai de nouveau par X***, et j'assistai à la conférence.

Quelle ne fut pas ma joie d'y voir Théodule, et, qui plus est, de l'entendre! Il parlait avec feu, et rendait compte des consolations sans nombre que procure à nos confrères l'œuvre des apprentis. Théodule en est président ; il l'a fondée.

Des trois que j'avais prêchés, Théodule était incontestablement le plus humble et le plus pieux.

Beati pauperes spiritu (1) !

(1) « Heureux les pauvres d'esprit ! »

LETTRE SEIZIÈME

DE L'AMITIÉ CHRÉTIENNE.

Je dois une réparation à l'amitié chrétienne.

J'en ai parlé trop légèrement dans mes dernières lettres (1).

En y réfléchissant, je trouve qu'elle est, non-seulement l'un des plus grands charmes que Dieu place dans la vie d'un jeune homme pieux, mais encore une force que nous ne saurions passer sous silence sans négliger l'un des côtés les plus importants de notre sujet.

Ne perdons pas de vue le point où nous sommes arrivés. Rien n'est moins occupé, rien pourtant n'a plus besoin de l'être, que le cœur d'un jeune homme de dix-huit ans qui veut demeurer honnête ; non pas, *bien entendu,* comme le monde l'entend, — le monde est très-large en ces matières, — mais comme le comprennent le catéchisme et notre confesseur.

(1) Lettre XIII, pages 97-98.

Plus tard, dans dix ans, vous aurez, avec le tranquille bonheur de l'intimité conjugale, les joies si douces de la paternité. Votre état lui-même aura pris assez de consistance pour que, en l'exerçant, vous puissiez rendre de notables services à plusieurs de vos frères, et contribuer, dans une mesure quelconque, à la prospérité de la chose publique. Tout cela vous manque aujourd'hui.

Je sais que vous êtes pieux, et que l'amour de Dieu, dont tous les autres procèdent, supplée à tous les autres. Cependant, imparfaits comme nous sommes, il convient que cet amour suprême se reflète sur quelques créatures, que nous aimerons en Dieu, sans doute, mais qui, toujours présentes à nos regards, tiendront en haleine, pour ainsi dire, les forces aimantes de notre âme, et les empêcheront de se répandre sur des objets indignes.

D'ailleurs, auriez-vous oublié combien, réduit à vos seules ressources, vous êtes faible? De même que, tout à l'heure, les œuvres de charité, l'amitié chrétienne va vous offrir les forces qui vous manquent, par la mise en commun des forces que Dieu a données à chacun de vos amis (1). Ajoutez que si,

(1) Permettez-moi de réparer ici une omission regrettable, et de vous signaler, en note, cette précieuse pépiniere d'amitiés chrétiennes, les *cercles religieux*. — Autant, à Paris, les clubs fashionables, et les *chambres littéraires* en province, ont pu être funestes aux hommes mariés, qu'ils détachent de la vie de famille, pour les habituer à une existence d'oisiveté, de luxe et de jeu, autant les jeunes gens, les étudiants surtout peuvent trouver de précieuses ressources dans des *cercles* organisés avec intelligence et sur des bases vraiment catholiques. Une bibliothèque, des cours de droit, de médecine, de

plus heureux que d'autres, vous savez goûter les douceurs de la piété, vous devez aimer à rendre votre bonheur contagieux, en y faisant participer, vos amis d'abord, puis tous les déshérités de ce monde, que vous ne réussirez guère à soulager et à évangéliser, en demeurant isolé, mais auprès desquels presque jamais des efforts combinés ne demeurent stériles.

Les douceurs de l'amitié, la place immense que ce sentiment occupe dans un cœur bien fait, transformant en une mine inépuisable de vives jouissances des choses qui, sans lui, n'étaient que monotones occupations ou distractions vulgaires, prises par raison et par hygiène plutôt que par goût, — ce sont là des vérités qui se sentent plutôt qu'elles ne s'expriment.

Écoutez cependant, si vous n'êtes point las de mes histoires, celle de Paul et celle de Jules.

littérature, en font une institution utile au point de vue des études, en même temps que le jeune homme, qui vit loin des siens à Paris, ou dans toute autre grande ville, est sûr de rencontrer au cercle des camarades qui ne demandent qu'à devenir ses amis, et sont toujours prêts, s'il a besoin de détendre son esprit, à faire avec lui une partie de billard, de whist ou même de cigare. — Que d'amitiés chrétiennes se sont liées d'un nœud indissoluble dans ces bonnes causeries du cercle de X*** ! Que de jeunes provinciaux se seraient perdus à Paris, si le *Cercle catholique* n'eût continué pour eux l'œuvre des conférences de Saint-Vincent de Paul, en leur montrant qu'après tout ils ne sont pas seuls à être chrétiens, mais que, dans cette guerre qu'il s'agit de soutenir pour défendre sa foi et ses mœurs ; des milliers d'exemples vivants leur apprennent chaque jour comment le courage combat et comment l'humilité triomphe !

Paul avait reçu d'une mère, tendre pourtant et chrétienne, mais à qui le sens commun paraît avoir complétement fait défaut, la plus déplorable éducation qui se puisse imaginer. On l'avait habitué de bonne heure à se considérer comme le centre de toutes choses et aussi de toutes personnes. La moindre résistance, qu'elle vînt des unes ou des autres, lui était odieuse. Rien de ce qu'il désirait ne lui ayant jamais été refusé, il en vint bien vite à une satiété qui lui fit désirer une chose tout à fait nouvelle : un ami.

Dans son enfance, il avait bien eu des camarades. Mais il ne voyait en eux que des moyens de se divertir, ou même des souffre-douleurs. Et je vous prie de ne pas croire pour cela que Paul fût une espèce de Néron. Il était bon et même doux ; il était même chrétien. Mais la triste éducation que nous avons dite avait développé en lui un égoïsme pratique dont il ne se rendait pas compte, et qui formait autour de son cœur comme une épaisse couche de glace que le feu d'une ardente piété a seul le secret de fondre.

Quant à l'ami qu'il désirait, il ne le put trouver. Sa fortune lui eût facilement fait rencontrer des compagnons de plaisir, des parasites, des flatteurs, tous gens dont il était dégoûté d'avance, et qui d'ailleurs s'attachent de préférence à ceux que leurs habitudes folles permettent d'exploiter largement. Et Paul était rangé.

Mais quant à un ami qui l'aimât pour lui, disons franchement que Paul n'était pas assez aimable

pour le rencontrer. Sa vie s'écoule donc tristement. Quel plaisir y a-t-il à travailler, à penser, à se promener seul ? ou bien avec des gens qui ne nous portent ni ne nous inspirent aucun sentiment tendre ? Ajoutez à cela que, pour Paul, qui, au fond, a de l'esprit et du cœur, le monde est quelque chose de bien vide et de bien faux, et qu'il est, comme ces jeunes gens dont nous parlions naguère, si amoureux de sa propre personne qu'il n'a pu consentir à aliéner, en prenant un état ou du moins en se mariant, la moindre parcelle de son indépendance. Bref, il s'ennuie et il est ennuyeux.

Donnez à Paul un ami, et il devient heureux.

Heureux comme Jules, qui était assis à côté de lui, au cours de Duranton.

Par réflexion, ou par la grâce de Dieu, Jules se lia tout d'abord avec quelques étudiants pieux comme lui, et en qui la piété avait développé le goût des occupations sérieuses et des plaisirs simples. Ils étaient là sept ou huit, dont je voudrais pouvoir faire revivre sous ma plume les traits charmants.

Je les vois, d'ici, tous pénétrés de l'amour de Dieu, le cœur ardent pour toutes les belles choses, les joues colorées de cette fleur de jeunesse qui est de la vertu autant que de la santé, ne ressemblant en rien à cette tourbe d'écoliers que nos colléges vomissent chaque année sur le pavé des grandes villes, qui n'ont jamais aimé rien de ce qu'ils étaient censés apprendre, qui détestent la campagne, qui

ne savent point passer d'examen à la première tentative, et dont toutes les joies, dans ce qu'elles ont d'avouable et de futile seulement, sont avec les chevaux, les chiens, le turf et les tristes romans du jour!

Jules et ses amis préparaient ensemble leurs examens : ils avaient d'ailleurs travaillé toute l'année, et le succès qui les attendait au mois d'août n'était que stricte justice. Les soirs d'hiver, ils se réunissaient chez l'un d'eux, quelquefois dans le salon hospitalier des parents de Jules. N'étant pas de ceux qui tiennent à honneur d'oublier en six mois ce qu'ils ont mis dix ans à apprendre, nos jeunes gens ne dédaignaient pas de consacrer ces soirées à la littérature. Quelquefois on expliquait du Virgile ou de l'Homère; on lisait du Tertullien ou du saint Cyprien. Ou bien quelque abbé, en défrichant aux yeux émerveillés de ce jeune auditoire un coin seulement de saint Thomas, les enflammait du désir d'apprendre à lire dans ce monument, le plus magnifique et le plus complet que le génie de l'homme ait élevé à la gloire de Dieu. Ou bien encore Armand, faisait courir le frisson dans les veines d'un chacun par quelque lecture choisie avec amour parmi les meilleures pages des plus grands écrivains. Après, venaient ces causeries pleines et fructueuses, d'où chacun sortait meilleur et plus heureux; et je vous assure qu'en retournant dans sa chambrette, pas un des amis de Jules n'avait l'idée seulement de regretter la vie d'autres étudiants, où l'ennui n'a

de contre-poids que dans les diverses variétés de l'ivresse.

Parlerai-je des plaisirs du printemps et des excursions à travers ces délicieux environs de Paris, que tant de Parisiens ignorent?

Il me faudrait le crayon de Toppfer, avec le sentiment chrétien qui, trop souvent, lui manque, pour vous peindre le charme de ces courses au milieu des bois et des prairies.

Plutôt que de ternir, par ma prose, la fraîcheur de ce tableau, je veux en livrer seulement l'esquisse à votre imagination, qui saura bien l'achever.

Aidé des souvenirs de Verrières, d'Aunay et de Fontenay

Qu'embellissent les roses,

vous n'aurez pas de peine à vous représenter Jules et ses amis, répandus dans la campagne, goûtant la joie de se trouver au milieu des œuvres de Dieu, avec cette énergie profonde et expansive qui est surtout le privilége des cœurs purs. Que d'exclamations pour une fleur! Que de ravissements pour un point de vue! Quel bonheur d'aspirer à pleins poumons l'air vivifiant du matin, ou les fraîches exhalaisons des bois à la tombée de la nuit! Surtout quels élans de reconnaissance envers le Créateur de ces merveilles, et quels retours vers les beautés bien autrement merveilleuses de l'ordre spirituel! Quel désir de se rendre dignes des grâces divines, dont la

joie de cette promenade semble avoir évoqué devant nos jeunes coureurs le riche faisceau ! Certainement, ce soir, leurs prières seront plus ferventes ; ils travailleront demain avec plus de conscience encore et d'ardeur que de coutume. Et avec quel amour, à la première heure vacante, ils iront visiter leurs chers pauvres !

Voilà quelque chose de ce que l'amitié sait ajouter de charme à la vie d'un jeune homme. Elle est, à tout le moins, un préservatif assuré contre l'ennui.

LETTRE DIX-SEPTIÈME

DE L'AMITIÉ CHRÉTIENNE (SUITE).

Si intéressant qu'il soit, ce premier point de vue n'a pourtant qu'une importance secondaire. Après tout, l'*ennui* n'est pas un péché, quoique trop souvent il mène au péché. Il est d'ailleurs des esprits concentrés qui goûtent davantage les douceurs de l'étude ou les charmes de la nature, lorsqu'ils parcourent l'une ou l'autre en compagnie seulement de leurs pensées.

La grande œuvre de l'amitié chrétienne, ce n'est pas une œuvre intellectuelle, mais une œuvre spirituelle. Sans vouloir déprécier les autres appuis que la bonté de Dieu ménage à notre faiblesse, je crois pouvoir dire qu'il n'en est pas de plus considérable qu'un ami chrétien.

Des amis vraiment dignes de ce nom savent bien, ou plutôt sentent bien que Dieu est l'âme de leur amitié, et que l'on ne saurait, sans une sorte de sa-

crilége, ne faire d'un sentiment si puissant et si fécond qu'un usage profane.

Dieu, servi en commun par deux âmes qui s'aiment, devient plus facile encore et plus doux à servir. Habituées qu'elles sont à verser dans le cœur l'une de l'autre leurs moindres sentiments, comment ne se communiqueraient-elles pas ces douceurs dont Dieu inonde ses fidèles serviteurs? Et, de ces communications, comment ne résulterait-il pas pour chacune un accroissement notable de reconnaissance et de fidélité envers le souverain Maître?

Voilà pour la saison sereine.

Mais quand viennent les orages, c'est alors surtout qu'apparaît la sainte efficacité de l'amitié... J'ai parlé de ces anses fleuries où les charmes de l'intimité, s'emparant d'un jeune cœur que le flot des tentations entraîne à la dérive, l'accueillent, le fixent peut-être par leurs divins attraits, tout au moins sont pour lui un temps d'arrêt dans une course qui menace d'aboutir à l'abîme.

Mais l'amitié a des ressources plus énergiques encore. C'est au cœur que visent les ennemis du salut. C'est par le cœur que Dieu retient ceux qu'enlace une sainte amitié.

Le salut de ceux que nous aimons nous est aussi précieux presque que le nôtre. Quelle puissante considération pour fuir le mal!

Plus jeune que moi, Gustave a voulu se placer sous l'égide de ce qu'il appelle ma vertu. Sa mère, peut-être, lorsqu'elle consentit à l'envoyer à Paris

puiser aux sources trop souvent empoisonnées de la science humaine, sa mère me l'a confié. Et je me livrerais au désordre !... devant lui ; car Gustave ne me quitte point ; et, malgré quelques années de différence, il s'est formé entre lui et moi une de ces amitiés tendres et vivaces qui justifient ce mot charmant : *Un ami est un frère que l'on se choisit.*

Non, pour peu que j'aie d'entrailles, je penserai au chagrin poignant qui saisirait l'âme de Gustave s'il me sentait faiblir. Je me représenterai surtout les doutes de cette jeune intelligence qui, en voyant s'abîmer la colonne sur laquelle elle s'appuie, serait elle-même ébranlée, commencerait peut-être à se dire que résister est impossible, et, le cœur navré, tomberait à son tour. Ce spectacle contribuera certes à m'arrêter, et, pour ne pas compromettre le salut de Gustave, je me déciderai à faire le mien.

O puissance des amitiés chrétiennes, Dieu seul connaît vos mystères ! Seul, il sait combien de fois le plus jeune, et le plus faible à nos yeux, est celui qui protége en réalité l'ami le plus âgé, et que nous croyons le plus fort !

Je connais des amis qui, encore au collége, et alors que leur mutuelle affection s'épanouissait sous la double influence d'une tendre piété et d'un travail ardent, firent le pacte suivant : Que si jamais l'un d'eux donnait dans le travers ou paraissait seulement en danger de se perdre, l'autre devrait s'attacher à ses pas, et, laissant de côté tout le reste, se dévouer avec un saint acharnement à sauver *animæ*

dimidium suæ (1). Ce pacte, quand même il n'est pas exprimé, se trouve au fond de toute amitié vraiment chrétienne.

Il faut n'avoir jamais réfléchi aux périls de tout genre qui entourent la jeunesse, n'avoir jamais gémi de ces crises si cruellement violentes qui semblent sur le point de transformer un jeune homme pieux en un impie ou un sceptique, pour ne pas apprécier la force incomparable que cette pauvre âme, sur le point de périr, à demi perdue peut-être, va puiser dans le dévouement d'un ami chrétien.

Il est un moment, en effet, dans la vie de bien des jeunes gens où, pour entendre la vérité, pour en retrouver le goût au fond de son cœur, il suffirait de ne pas fermer volontairement les oreilles à tant de voix dont Dieu a fait auprès de nous comme les hérauts de la vérité. Mais le propre des passions et du démon leur père, c'est justement de nous éloigner de ces voix précieuses, ou tout au moins de nous les rendre suspectes.

Comment donc se sauvera le jeune imprudent qui veut se perdre ?

Écoutera-t-il la voix de ses parents ? — Cette voix peut-être ne parlera pas. Combien de parents estiment qu'un jeune homme qui vient de s'asseoir au banquet de la vie doit goûter à toutes choses, ne fût-ce que pour trouver la satiété au fond de la jouissance, et que quelques intrigues bien conduites dans

(1) « Cette moitié de son âme. »

le grand monde font partie intégrante de toute éducation sainement entendue.

Et puis, s'ils parlent, ces parents, seront-ils écoutés? « Ma mère ne sait pas ce que c'est que les jeunes gens. Ces conseils seraient bons pour ma sœur, lorsque, l'année prochaine, elle quittera *les Oiseaux*. Mon père a mille fois raconté devant moi, sans aucune expression de regret, qu'il était dans sa jeunesse, et de prime abord, ce qu'après une longue contrainte je suis tenté de devenir. *Il s'est amusé*. De quel droit m'empêcherait-il de l'imiter? »

Parlerons-nous du confesseur? — Mais n'est-il pas évident que la première condition, pour que sa voix ait quelque efficacité, c'est qu'on aille l'entendre souvent? Et ne sait-on point que celui qui se sent atteint d'un mal dont il ne veut pas guérir, ou du moins auquel il craindrait d'appliquer les remèdes énergiques que tient à sa disposition la courageuse amitié de son médecin, ne sait-on point que ce malade insensé commence par ne point aller trouver l'homme de l'art?

Je ne dis pas que le jeune homme en train de se perdre se mette d'abord en révolte ouverte contre la loi divine, et s'avoue à lui-même l'intention formelle de ne plus se confesser. Le diable n'est pas si grossier dans ses suggestions.

Mais peu à peu les confessions s'espacent ; peut-être, sous les spécieux prétextes que nous signalions naguère, en arrive-t-on à la confession simplement annuelle. Avons-nous besoin de dire qu'une voix qui

ne parle qu'une fois l'an (à une époque surtout où la multiplicité des confessions pascales l'oblige à se maintenir dans les plus étroites limites), qu'une telle voix manque complétement de la force nécessaire pour retenir ce malheureux sur le bord de l'abîme?

Reste la voix de la conscience, voix infatigable, dit-on, et que le poids seul de longues infidélités réussit à faire taire. — Sans doute, elle parle; mais l'écoutons-nous? Ne se fait-il pas en nous comme un dédoublement de nous-mêmes, et ne sommes-nous point le théâtre d'une lutte entre ces deux hommes que Louis XIV connaissait si bien?

La partie supérieure de notre âme, tout imprégnée des souvenirs d'une éducation chrétienne, et d'une vie qui fut longtemps pieuse et heureuse, toujours sensible aux promesses et aux menaces de la Religion, qui, pour elle, égalent en certitude les vérités mathématiques, cette partie supérieure *parle d'or*. Mais l'homme animal, aidé des éblouissements de l'imagination et de tous les sophismes d'une intelligence que les sens ont commencé de corrompre, l'homme animal n'écoute pas; il finit presque par ne pas entendre. Les réclamations de son pédagogue intérieur sont pour lui comme un bruit incommode auquel il faut s'habituer. Ainsi le roulis d'une voiture ou le tic-tac d'un moulin nous tiennent d'abord éveillés, puis nous bercent et nous endorment.

Ce malheureux devenu sourd à ce qu'il y a de plus sacré au monde, les larmes de sa mère, les avis inspirés de son confesseur, le cri de sa conscience,

— il lui reste encore une ressource, s'il a un ami. Un ami chrétien est une seconde conscience, plus éclairée et plus incorruptible que la première. Au moment où celle-ci s'endort, l'autre la réveille, par la douceur d'abord, puis par la violence et brutalement, s'il le faut. Craint-on de meurtrir jusqu'à la contusion et de fouetter jusqu'au sang le malheureux que le froid a saisi, et qui, tout à l'heure, sans ces énergiques moyens, serait engourdi du sommeil de la mort ?

L'amitié chrétienne a ses devoirs comme ses droits. Et notre ami nous maudirait un jour, si, par une lâcheté indigne d'un cœur croyant, nous le laissions périr pour ne lui point faire de peine en l'avertissant du danger.

La puissance de salut que nous venons de signaler dans l'amitié chrétienne s'étend nécessairement plus loin que le cercle de ceux qu'unit ce précieux sentiment. En nous épargnant les chutes trop profondes, en nous aidant à nous relever, elle conserve, elle rend aux œuvres charitables des ouvriers plus sereins et partant plus actifs. Qui ne sait par sa propre expérience combien on s'acquitte mal, par exemple, de ses devoirs de visiteur de Saint-Vincent de Paul, lorsque l'on a le cœur en proie aux remords, lorsqu'on est en marché pour livrer son âme au démon ? Pourrait-on répandre autour de soi la bonne odeur de Jésus-Christ lorsqu'on a depuis longtemps cessé de la respirer soi-même ?

Si vous voulez contribuer à sauver les autres, commencez, mon ami, par vous sauver vous-même, et bénissez ces chrétiennes amitiés qui vous y aident si puissamment!

Si nous n'avions déjà, entraînés par le charme du sujet, dépassé de beaucoup nos limites accoutumées, j'aimerais à vous montrer, mon cher François, les inventions les plus fécondes de la charité naissant des épanchements intimes de quelques amis chrétiens.

Du reste, on en peut citer un exemple qui dispense de tous les autres. Vous savez comment est née la société de Saint-Vincent de Paul, dont nous ne devons pas craindre de parler avec admiration, bien que nous en fassions partie tous deux; car nous ne sommes que des atomes perdus dans ce grand corps; et tous les membres ensemble ne sont rien que d'obscurs instruments dont la bonté de Dieu fait sortir un bien qui, certes, est en Lui et non pas en eux. Vous savez que cette institution, par laquelle tant de milliers de pauvres sont soulagés tous les jours, sur tous les points du monde chrétien, que cette idée-mère autour de laquelle sont venues se ranger, comme autant de conséquences, une foule d'œuvres qui embrassent dans leur généralité le soulagement de tous les genres de misères, tant morales que physiques, vous savez que cette idée est née dans une chambre d'étudiant, de la force d'expansion, du besoin de charitable manifestation qui est la conséquence logique de toute amitié véritablement chrétienne.

Il me vient ici une pensée qu'il faut absolument que je vous communique.

Avez-vous quelquefois réfléchi à l'un des caractères les plus frappants de la vérité? C'est que, comme Dieu, en qui seule elle réside pleinement, la vérité est *ubiquiste*? Je parle surtout de la vérité religieuse, la plus vraie et la plus nécessaire de toutes. De quelque côté que vous abordiez l'étude de la Religion ; sur quelque point, fût-il en apparence le plus secondaire, que le hasard appelle votre attention ; quelque éloigné même que vous soyez de vouloir approfondir les questions religieuses, jaloux d'en examiner d'autres auxquelles celles-ci se trouvent incidemment mêlées ; toujours, si vous êtes de bonne foi, le coin de vérité que vous aurez entrevu suffira pour vous convaincre, ou du moins pour vous ébranler grandement.

Il m'a toujours semblé que, pour une âme dont le monde n'a point émoussé la vraie sensibilité, le spectacle de l'amitié chrétienne était à lui seul une démonstration suffisante de la divinité du Christianisme. Car une telle amitié est, elle aussi, suivant l'heureuse expression du P. Lacordaire, *une vertu privilégiée*.

Quand je me rappelle ce bataillon sacré de X***, mentionné dans une de nos lettres précédentes, et qui se retrouve partout où la Religion et l'amitié ont jeté dans les mêmes âmes leurs profondes racines ; et quand, à côté de cela, je me représente ce

que sont ceux que le monde appelle amis : compagnons de débauche souvent, à tout le moins de l'existence la plus frivole et la plus inutile; compagnons d'affaires quelquefois, d'étude même, si vous le voulez; mais n'offrant jamais à leur mutuelle affection les seuls aliments complétement dignes de sa puissante activité : l'amour de Dieu et le soulagement de l'humanité; — quand je vois Ernest, naguère encore boute-en-train de plaisir parmi ses déplorables amis, devenu, depuis qu'il est chrétien, l'infatigable promoteur de toutes sortes d'idées pieuses et ingénieusement charitables; le spectacle de cette amitié d'aujourd'hui, comparée à celle d'hier, me transporte d'admiration pour la souveraine efficacité du Christianisme.

Je me dis, une fois de plus, que, livré à lui-même l'homme n'est qu'une force brute; que c'est à la Religion seule qu'il appartient, en donnant à toutes ses facultés leur vraie direction, de civiliser ce sauvage, ou grossier, ou raffiné. Je me dis que l'amitié chrétienne est un exemple charmant de cette puissance merveilleuse, et qu'outre le bien qu'elle nous fait à nous-mêmes, outre le soulagement qu'elle procure à tant de misères, — peut-être, à notre insu, a-t-elle converti quelques-uns de nos frères, que des raisonnements eussent laissés froids, mais qui soudain se sentent touchés et convaincus, en voyant l'admirable parti que la Religion tire de ce que nous avons appelé plus haut *les forces aimantes de notre âme*.

LETTRE DIX-HUITIÈME

DE L'AMITIÉ CHRÉTIENNE (SUITE ET FIN).

J'aurais encore un monde de choses à vous dire sur cet inépuisable sujet, mon cher François. Mais il faut savoir se borner.

Je veux seulement ajouter deux mots sur le *choix*, le *nombre* et la *durée* de vos amitiés.

Sans vouloir rencontrer une perfection imaginaire, ce qui aurait pour résultat de nous condamner à une solitude perpétuelle, incapables que nous serions de trouver jamais l'âme idéale que nous aurions rêvée; il est évident que, dans l'amitié comme dans le mariage, il faut tenir absolument à un certain *minimum* de qualités, au-dessous duquel toute union est mal assortie, et partant condamnée d'avance à la triste alternative d'un malheur sans fin ou d'une prochaine rupture.

La première de toutes les qualités chez un ami, c'est la bonté du caractère jointe à la bonté du

cœur. Ce camarade, dont l'humeur est joviale, mais l'âme au fond sèche et égoïste, ne sera jamais qu'un camarade. Et quant à cet autre, dont le cœur excellent est revêtu de cette écorce raboteuse d'un mauvais caractère, ce serait folie que de le choisir pour notre ami. Au lieu de trouver un commerce facile, nous entrerions dans toutes les amertumes que les mauvaises têtes réservent aux malheureux condamnés à vivre avec elles. Nous l'avons dit ailleurs, les susceptibles sont hors la loi de l'amitié.

Des goûts semblables, ou du moins analogues, et qui se marient facilement les uns aux autres, un âge pas trop disproportionné, une fortune et une position dans le monde qui se rapprochent autant que possible; voilà encore des conditions ordinairement nécessaires, la troisième surtout. L'amitié devient bien difficile là où l'un des amis serait exposé, sinon à rougir lui-même, du moins à voir les siens rougir de son ami.

D'ailleurs, un ami trop pauvre aura souvent besoin de recourir à notre bourse. Et, quand cet adage ne serait pas vrai : *Si vous voulez vous brouiller avec vos amis, prêtez-leur de l'argent,* les relations de débiteur à créancier, selon le cours habituel des choses et la force moyenne des amitiés, risquent fort de refroidir cette familiarité tendre qui suppose toujours une parfaite égalité de droits et de devoirs.

Un ami trop riche nous peut entraîner à de folles dépenses : il peut éveiller en nous le goût des plaisirs dispendieux, avec le désespoir d'en être privés.

Quelle triste chose que de voir la sainte amitié pervertie à ce point qu'elle nous englue aux vanités du monde !

Mais surtout que vos amis soient pieux, profondément et tendrement pieux ; qu'ils soient *chrétiens avant tout.* C'est une condition qu'aucune autre ne supplée et qui, elle, supplée à toutes les autres. Une piété sincère, quand elle ne suppose pas un bon caractère, y mène presque infailliblement. Elle est pour l'esprit et pour le cœur des chrétiens le terrain commun par excellence, et un aliment inépuisable à la conversation sérieuse et aux causeries intimes. Elle nivelle toutes les positions (1). Qu'importe que vous soyez conseiller d'État, et moi simple employé ; que l'on me cite parmi les millionnaires, tandis que vous jouissez seulement d'une modeste aisance ? Qu'importe que nous ne voyions pas le même monde ? Nous nous rencontrons à l'église, dans toutes les pieuses officines de la charité, chez nos pauvres, le matin dans le cabinet les uns des autres. On s'aime bien mieux dans tous ces lieux recueillis et saints que dans les salons. Et quand Dieu est le lien vrai d'une amitié, c'est le cas de dire avec l'Écriture : *Fortis ut mors dilectio* (2).

Quant au nombre des amis, je sais qu'il y a une

(1) Sauf, bien entendu, celles qui, de par le bon sens, doivent demeurer distinctes, et qui, bien qu'admettant les relations de bienveillante ou respectueuse affection et de services réciproques, se refusent à la parfaite égalité de l'amitié.

(2) « L'amour est fort comme la mort. »

théorie toute faite. On la trouve dans la *maison de Socrate,* et c'est elle que le charmant poëte Violeau (il compte pourtant beaucoup d'amis) exprimait en disant :

« Des amis, doux secours dont on a tant besoin,
« *Cercle qui se déforme en s'étendant trop loin.* »

C'est cependant une théorie qui, comme bien d'autres, peut être combattue, ou du moins demande un petit commentaire.

Sans doute vouloir, coûte que coûte, avoir beaucoup d'amis, pour s'en faire honneur, c'est ressembler à ces hommes qui achètent plus de livres qu'ils n'en peuvent et n'en veulent lire. C'est une variété de la manie des collections, manie où l'amour-propre domine, et d'où par conséquent est banni le sens vrai de l'amitié. Évidemment il ne faut pas chercher à avoir, *quand même,* beaucoup d'amis.

Mais faut-il, *quand même,* s'y refuser ?

Telle est la question, à laquelle je n'hésite pas à donner une réponse négative.

En dépit de ce que nous disions tout à l'heure du choix des amis, il faut remarquer que cette faculté de choisir n'a rien d'absolu ni d'illimité. Il semble même qu'au moyen des circonstances diverses de notre vie, la Providence nous présente un certain nombre de candidats à notre affection, parmi lesquels seulement s'exerce notre droit d'option.

Pour peu que nous ayons vécu avec nos sembla-

bles, sur les bancs du collége, aux écoles publiques, dans le monde, si surtout de fortes convictions religieuses nous ont mis en contact journalier avec des hommes pensant et agissant comme nous, nous sommes entourés, pour ainsi parler, d'amis *à l'état latent,* c'est-à-dire d'hommes pour lesquels nous avons déjà une certaine sympathie, fondée sur la communauté de sentiments, sympathie qui n'attend que le plus simple accident pour se transformer tout à coup en une intime et tendre amitié.

Allez-vous limiter d'avance le nombre de vos amis, et lorsque vous l'aurez atteint, déclarer votre cœur *complet?*

Pour moi, je nommerais, sans reprendre haleine, plus de vingt jeunes gens dont les circonstances ne m'ont pas rapproché jusqu'ici au delà des limites d'une affectueuse confraternité. Mais qu'il plaise à la divine Providence de nous réunir, huit jours durant seulement, à la campagne, en voyage, dans quelque lointaine résidence, et nous deviendrons amis *à pendre et à dépendre.*

Riantes plages de Biarritz, bois ombreux de l'antique Tusculum, vous savez si je dis vrai, et avec quel empressement je me jetai dans les bras d'Adolphe et d'Henry. Vous savez ce qu'ils sont devenus pour moi, et combien j'eusse été ennemi de mon propre bonheur en me tenant sur la réserve avec ces âmes charmantes, providentiellement rapprochées de la mienne, sous prétexte que j'avais déjà beaucoup d'amis. Dieu ne fait rien au hasard.

Lorsque deux cœurs faits pour se comprendre et s'aimer se rencontrent, c'est qu'ils auront un jour besoin l'un de l'autre, ou que de leur affection mutuelle devra naître quelque pensée ou quelque acte précieux pour le Ciel.

Quant aux préliminaires que quelques-uns estiment devoir toujours précéder le traité d'amitié, je laisse à la diplomatie les longs protocoles, et je tiens au contraire qu'une piété commune, dont on a bien vite constaté la présence et la sincérité, dispense de tout noviciat. N'a-t-on pas dit avec un rare bonheur que souvent deux âmes, en se voyant pour la première fois, *se reconnaissent,* plutôt qu'elles ne lient connaissance ? Cela est surtout vrai des chrétiens, qui s'aiment tous sans même s'être vus, et entre lesquels subsiste toujours ce lien si puissant : l'unanimité de sentiments sur les grandes et capitales questions. Pour ma part, je ne saurais oublier que j'ai conquis l'un de mes amis les plus chers après une heure de conversation dans une chambre d'hôtel garni.

Une chose se dit souvent qui détourne de l'amitié : *que c'est un bail à bien courte échéance,* une association qui nous aide seulement à traverser les jours difficiles de la jeunesse. Mais, une fois vraiment établi dans la vie par le mariage, cette association se rompt ou voit ses liens s'affaiblir ; comme, après avoir passé des journées entières avec le plus aimable compagnon de diligence, arrivé à destina-

tion on le quitte, pour ne le plus revoir, ou le rencontrer seulement par hasard et à de longs intervalles.

Voilà encore une assertion contre laquelle il m'est impossible de ne pas protester. Si vous voulez dire qu'une fois marié, vous ne chercherez point à vous faire de nouveaux amis ; qu'à ceux-là même qui, depuis longues années, vous sont chers, vous ne pourrez point consacrer autant de temps qu'autrefois, absorbé que vous serez par les devoirs, et aussi par les joies de votre nouvel état, vous ne dites rien que d'incontestable ; vous signalez le résultat qu'un changement de position, quel qu'il soit, entraîne toujours.

Mais dire que l'on aime moins ses amis, parce qu'on est marié, que l'on n'a plus à les voir le même plaisir, c'est un véritable blasphème.

Non, jamais un bon sentiment, dans un cœur bien fait, n'a nui à un autre bon sentiment. L'âme n'a-t-elle pas ses cases indépendantes ? Et, de même qu'en aimant sa femme on ne cesse pas pour cela d'aimer sa mère, de même on n'aime ni moins profondément ni moins tendrement ses amis. Même on a quelquefois remarqué que le bonheur semble ajouter à la vivacité de tous les sentiments tendres et honnêtes qu'il rencontre dans une âme où Dieu l'envoie, et qui est digne de le recevoir.

Heureux Alfred, vous qui semblez, au milieu de vos joies nouvelles, vouloir oublier vos anciens amis, qui vous a permis d'y aspirer, à ces joies du

mariage chrétien? Votre honnête et chaste jeunesse, dont vous devez la conservation, après Dieu, à qui?... à ces amis que vous seriez presque tenté de congédier!

Le temps est venu pour vous, Alfred, non point d'oublier, mais de rendre. Pas d'égoïsme à deux; de quelques attraits qu'il se pare, l'égoïsme est toujours chose odieuse et indigne d'un chrétien!

Que vos amis trouvent chez vous comme la maison et la table d'un frère aîné, toujours ouvertes aux frères plus jeunes qui n'ont point encore d'intérieur à eux! Que l'aspect de votre tranquille bonheur, que la cordialité de vos manières, que la généreuse simplicité de votre réception, que les vertus qui se lisent sur le front de votre jeune épouse, entretiennent en eux le désir d'obtenir à leur tour le bonheur dont vous jouissez, et, pour l'obtenir, de le mériter!

LETTRE DIX-NEUVIÈME

QU'IL EST IMPORTANT DE CULTIVER SON INTELLIGENCE ;
QUE LE NOMBRE DE CEUX
QUI LE FONT EST BIEN RESTREINT ; — ET POURQUOI.

Ce n'est pas trop de tout, disait avec un grand sens madame de Sévigné.

Vous avez Dieu pour pénétrer votre être tout entier ; un état pour occuper votre vie ; les pauvres et vos amis pour remplir votre cœur. C'est bien : c'est beaucoup. Ce n'est pas assez, car ce n'est pas tout.

J'aperçois encore une importante faculté de votre âme qui demeure oisive. Je vois de longues années consacrées à semer une moisson que vous négligez de recueillir. Je distingue surtout, et dans le présent et dans l'avenir, des heures nombreuses que l'exercice de cette faculté, que les fruits de cette moisson peuvent seuls remplir dignement.

Je m'explique : Sans doute les diverses puissances de notre âme se tiennent de trop près pour que l'on puisse en exercer une seule avec tant soit peu d'ap-

plication sans que les autres entrent, jusqu'à un certain point, en exercice. L'homme qui pratique avec zèle les œuvres de miséricorde se voit bien vite obligé à mettre en jeu les ressources de son esprit autant que les sentiments de son cœur. L'âme surtout qui, par une vive piété, s'attache directement à Celui qui est la source de toute vérité comme de tout amour, cette âme sent grandir du même coup toutes ses forces; et le développement, même au point de vue purement intellectuel, de tous ceux qui reviennent à Dieu, m'a toujours frappé, comme l'une des plus belles, en même temps que des plus journalières applications de la parole du Sauveur : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Sans doute la série d'actes que j'aborde en ce moment (je ne fais nulle difficulté de le reconnaître) est d'un ordre infiniment inférieur à celles qui nous ont occupés jusqu'ici ; et ne me croyez pas fanatique de l'*intelligence pure* à ce point que je veuille imposer des *délassements littéraires* aux frères Saint-Jean de Dieu, ou condamner les saints à lire Horace et à peindre l'aquarelle.

Je sais que, pour le bien de l'humanité, la Piété et la Charité, ces divines sœurs, se suffisent à elles-mêmes ; qu'elles contiennent à un haut degré le travail de l'intelligence, et que ceux qui vivent dans un commerce journalier avec les rédacteurs inspirés de la sainte Écriture peuvent se passer d'autres exercices intellectuels. Je le sais ; et pour vous-

même, mon cher François, Dieu me garde de vous arracher jamais de l'église ou du grenier de l'indigent pour vous envoyer à la Sorbonne, au Louvre ou dans quelque bibliothèque.

Sans doute, mon cher ami.

Mais vous n'êtes ni un Religieux ni un Saint (quoique vous deviez, comme nous tous, tendre sans cesse à la sainteté). Et après les heures consacrées au service de Dieu et des pauvres, après celles que réclament les travaux de votre profession, que d'instants inoccupés ! Les laisserez-vous s'écouler dans l'inaction, ou se perdre dans les inutilités du monde? Et cela, lorsque le doigt de Dieu vous indique *en vous-même* le travail le plus nécessaire, le plus fécond, le plus attrayant pour peu qu'on y porte la main? Je veux parler de la culture de votre propre esprit.

Dieu vous a donné l'intelligence : croyez-vous que ce soit pour n'en rien faire? Croyez-vous que vous puissiez impunément laisser dormir dans un coin de votre âme cette puissante faculté dont le développement vous eût amené à aimer Dieu avec plus d'ardeur, à le servir avec plus de zèle, à être entre ses mains un instrument plus docile et plus fécond, à soutenir la bonne cause avec plus de science et de talent, et, en montrant en vous les heureux résultats de l'alliance de la foi et de la raison, à ramener un plus grand nombre d'âmes à la vérité? Croyez-vous que vous ne deviez pas répondre

et de tout ce bien que vous n'aurez pas fait, et de cet amoindrissement de lumière et par conséquent d'amour, et de ce long enchaînement de fautes dont votre paresse aura été, pour vous et pour tant d'autres, le premier anneau ?

Suis-je, en parlant ainsi, injuste ou exagéré ? Quelle part occupe dans la vie de la plupart des hommes la discipline de leur propre intelligence ? Quelle part occupe-t-elle dans vos journées ?

Je vois des soins donnés à votre corps. Je vois même votre cœur occupé par d'honnêtes affections. Mais la part de votre intelligence, où est-elle ?

Je déclare qu'il m'est impossible de la voir suffisante dans l'exercice de votre profession, où la routine et quelque attention matérielle suffisent pour vous faire tracer chaque jour le sillon que chaque jour demande. Ces visites, ces conversations oiseuses, ces riens qui remplissent vos soirées, vous n'oserez pas appeler cela des occupations intellectuelles.

Ainsi la plupart des hommes vivent comme s'ils n'avaient point d'intelligence. Sans doute, celle-ci, par la force des choses, si négligée qu'elle soit pour elle-même, préside à toutes les manifestations de leur activité. Mais je ne sais s'il faut encore appeler cela de l'intelligence ; c'est comme un instinct très-développé, et qui placerait l'homme un peu au-dessus du *castor* ou de l'*abeille.*

Et ne croyez pas que je parle du sauvage, ou de

ce prolétaire, courbé tout le jour sur la matière, et dont la seule distraction est le repos qu'on accorde trop rarement à ses bras. Ceux-là ne sont qu'à plaindre. Je parle de l'homme qui a reçu de l'éducation, et qui cependant, sauf une différence d'écorce et de vernis, demeure tout aussi étranger à sa propre intelligence que le barbare ou le mercenaire.

L'intelligence, cette noble faculté, cette source, après le cœur, des jouissances les plus vives et les plus pures, ce qui fait de l'homme le roi de la création et l'image du Créateur; puissance créatrice elle-même, et qui, avec des sons, des pierres, des couleurs et des mots, fonde les arts et la poésie, l'intelligence se trouve à ce point négligée par la grande majorité du genre humain, qu'elle ne paraît pas digne d'être exercée pour elle-même. On ignore les nobles plaisirs qu'elle procure. On ne sait point qu'elle est à elle-même sa propre récompense. La culture désintéressée des choses de l'esprit paraît une folle entreprise, quelque chose de spéculatif et de vain comme ces expériences de culture perfectionnée qui ruinent presque toujours l'expérimentateur et sont la risée des paysans.

Si l'on reconnaît à l'intelligence quelque valeur, c'est lorsqu'elle est appliquée à la réussite des affaires, à la combinaison des moyens; c'est lorsqu'elle bat monnaie. Cette reine de l'humanité, si digne de recevoir nos hommages et si libérale envers ceux qui savent rechercher ses dons, on l'attache, comme

une esclave, au char des affaires et des préoccupations matérielles ! Ce n'est pas là ce que j'appelle cultiver son intelligence.

Vous vous en servez ; vous ne la servez pas. Et, s'il est juste de s'en servir, il est juste aussi, pour quiconque veut arriver à son plein développement, de l'aimer, de l'honorer, de la rechercher pour elle-même. Il faut lui rendre un culte.

Le faites-vous ?

Où sont dans votre vie les conversations sérieuses et qui, par un salutaire contact avec des esprits d'élite, aident le vôtre à se développer ? Où sont les heures consacrées à l'étude, aux lectures instructives ? Où les efforts, je ne dis même pas pour acquérir des connaissances nouvelles, ou pour ajouter à la force et à la pénétration de vos facultés, mais seulement pour conserver quelque chose de vos connaissances acquises, pour empêcher cette force de s'énerver, et cette *acies* (1) de s'émousser tout à fait ?

(1) La *pointe* de l'esprit.

LETTRE VINGTIÈME

COMBIEN IL EST TRISTE DE PERDRE, FAUTE D'ENTRETIEN, LE RÉSULTAT DE DIX ANNÉES D'ÉTUDES.

Et encore, s'il s'agissait pour vous, au milieu des préoccupations d'une profession qui commence et des exigences du monde, de mettre, *pour la première fois,* la main à la culture de votre intelligence! S'il vous fallait creuser bien avant pour trouver ces racines de la science, si amères au dire du proverbe grec!

Mais non. Vous sortez du collége, où vous avez labouré, arrosé, ensemencé ce terroir. Il ne reste plus maintenant qu'à moissonner, qu'à recueillir ces fruits si doux. Il semble que vous y devriez apporter un grand empressement.

Il n'en est rien. Grâce à mille causes dont le détail demanderait un volume, les semailles vous ont causé tant d'ennui, de fatigue et de dégoût, que vous vous êtes bien promis de ne point moissonner au moment où vous seriez rendu à votre libre arbitre.

Peut-être avez-vous conscience d'avoir si mal ensemencé, que la moisson ne doit point valoir la peine d'être recueillie. Dix années d'études vous ont amené à ce résultat d'expliquer, comme un élève médiocre de quatrième, un passage de Virgile ; puis, dans trois ans, lorsqu'il faudra vous faire recevoir licencié, d'écrire en français votre thèse latine, et d'avoir forcément recours à une plume mercenaire pour la transporter en latin, non de Cicéron, mais de Tribonien !

Telle est l'histoire de la plupart des jeunes gens qui sortent des colléges. Ils n'y apprennent rien assez pour le savoir et pour avoir quelque plaisir et quelque facilité à en jouir. Ou, lorsque de guerre lasse et grâce à une certaine aptitude, ils sont parvenus à savoir quelque chose, ce savoir n'est que dans leur esprit. Ils savent, ils n'aiment pas ce qu'ils savent. Et ils n'ont rien de plus pressé que d'oublier cette science qu'ils méprisent, pour les plaisirs qu'ils aiment ou l'argent qu'ils estiment.

Ainsi, dans ce temps où, quels que soient, ou ne soient point, les dispositions et le goût de chacune, toutes les jeunes filles *doivent* apprendre à jouer du piano, plusieurs arrivent, *invitâ Minervâ,* à une certaine agilité, à un certain brillant d'exécution. Mais cela est tout matériel et n'a jeté dans leur âme aucune racine. A peine mariées et maîtresses d'elles-mêmes, elles n'ont rien de plus pressé que de vouer leur instrument à un silence éternel. Seulement, par respect humain, et parce que c'est un meuble

élégant et commode, il continue d'occuper au salon la place d'un bahut ou d'un canapé.

N'est-ce pas dans une semblable inutilité, *ad pompam tantum et ad ostentationem* (1), que dorment, sur les rayons de votre bibliothèque, Virgile, Horace, Tacite, Bossuet, la Fontaine, Racine, vos compagnons de dix ans de collége? Et, s'il est fâcheux de penser que les parents dépensent en pure perte tant de temps et d'argent pour donner à leurs filles un talent qu'elles oublient si tôt, comment déplorer assez l'apathie intellectuelle, l'abandon déterminé de toute étude et de toute lecture, qui est, chez les jeunes gens de dix-huit ans, le produit le plus net de toute une éducation scolaire!

Si je parlais pour les maîtres, je dirais que leur condamnation est écrite dans ce résultat. Tandis qu'une direction intelligente devrait donner à ceux qui n'ont rien appris de positif le désir et les moyens d'apprendre plus tard sans secours étranger, nous voyons ceux-là mêmes qui savent tenir leur savoir en une si mince estime, qu'ils ne font rien pour le conserver et le mettre à profit.

Mais, me bornant à vous, mon cher François, à vous qui êtes dans l'heureuse minorité de ceux qui savent, qui aiment à savoir et à apprendre, je vous conjure de ne vous jamais départir de cette précieuse disposition. L'harmonie de l'âme humaine, aussi bien que celle du corps, consiste dans le dé-

(1) « Seulement pour la pompe et pour l'effet. »

veloppement parallèle et simultané de toutes les facultés. Ne laissez pas mutiler votre âme ; car ce serait la mutiler que de rejeter tout à coup dans l'abandon cette noble faculté de l'intelligence à laquelle vous venez de consacrer vos plus belles années. La rouille vient vite aux instruments délaissés.

De dix ans à dix-huit, qu'avez-vous fait autre chose que d'étudier, de comparer, de raisonner, de travailler sur des idées, dont l'acquisition ou l'éclaircissement suffisait à payer votre peine, de vous élever sans cesse des objets sensibles aux réalités invisibles ? — Que si maintenant, absorbé par les occupations de la vie positive, par des travaux accomplis en vue d'un intérêt immédiat, par tout ce qui est le côté matériel, instinctif, routinier, inintellectuel de l'existence, vous accordez décidément les *Invalides* à votre intelligence ; que plus jamais vous ne preniez plaisir à l'exercer, ou du moins à jouir des richesses qu'elle a dû vous amasser, je frémis en pensant à quel degré d'inertie, d'abaissement, d'abrutissement vont descendre vos facultés intellectuelles.

Il y a diverses natures de suicide : celui qui tue le corps et qui n'a pas besoin de définition ; le suicide moral ; c'est le crime de ceux qui étouffent leur propre conscience sous le poids de leurs prévarications. En refusant à votre esprit l'alimentation qui lui est nécessaire, vous commettriez, vous, le suicide intellectuel. Vous feriez mourir de faim votre intelligence.

LETTRE VINGT ET UNIÈME

DE L'ENNUI.

Quiconque se refuse à cultiver son intelligence sera tôt ou tard la victime de l'ennui, cette maladie de l'esprit qui est de toutes la plus commune, la plus coupable et la plus funeste.

Qu'on ne s'imagine pas, en effet, que les gens absolument inoccupés soient seuls en proie à cette honteuse infirmité. Il y a des hommes très-bien placés dans le monde, il y a des femmes très-heureusement mariées, qui, la semaine, s'ennuient en vaquant aux devoirs de leur état, qui soupirent après une plus grande fortune, afin de pouvoir vivre dans un perpétuel loisir, et qui, le dimanche, s'ennuyent plus encore de leur repos qu'ils ne se sont ennuyés, les jours précédents, de leurs occupations.

D'où vient cette bizarrerie? D'absence de piété d'abord; puis de l'oubli des distractions intellectuelles.

En effet, si l'on travaillait en vue de Dieu, on travaillerait *avec amour*. On viserait à une perfection de son travail, qui lui communiquerait tout de suite l'intérêt qui peut lui manquer, et qui, par le mouvement et la tension de toutes les puissances de notre âme, n'y laisserait plus de place pour ce sentiment énervé que l'on nomme l'ennui. L'ennui est semblable à ces bêtes immondes qui naissent dans les eaux bourbeuses, mais qu'ignoreront toujours les ondes claires et vives des fontaines et des fleuves.

Je dis que l'ennui procède en second lieu de l'oubli des distractions intellectuelles. Votre âme (pardonnez-moi la répétition de cette métaphore en faveur de sa justesse), votre âme est une place de guerre. Qu'importe que vous en garnissiez les remparts ; que l'amour de Dieu, que des amitiés chrétiennes, que quelque soin des pauvres, qu'une profession régulière, empêchent l'ennui de vous envahir par la large brèche d'un cœur vide ou d'une vie oisive ! Qu'importe, s'il est un chemin moins apparent, mais toujours ouvert, pour pénétrer jusqu'au fort de la place ! Celui qui convoite votre cœur, vous le savez, est un habile stratégiste. Votre esprit inoccupé, voilà le côté faible par où le démon jette dans votre âme un de ses plus puissants précurseurs : l'*ennui*.

Regardez autour de vous, et vous me direz si j'ai signalé une maladie rare ou commune.

Je dis que cette maladie est coupable aussi. L'homme au tempérament apoplectique, et qui re-

fuse de se mettre au régime des Péripatéticiens, n'avance-t-il pas sciemment sa dernière heure? Vous ne faites pas autre chose. Vous savez que l'exercice est nécessaire à l'esprit plus encore qu'aux membres; et que, de même que ceux-ci s'engourdissent par l'inaction, le repos complet de celui-là mène à l'ennui, cette torpeur intellectuelle. Vous avez le remède entre les mains. Faites marcher votre esprit; que chaque jour il parcoure un côté, si petit qu'il soit, de son vaste domaine. Par là vous le maintiendrez dans cet état souple et dispos qui est, après la vertu, le meilleur symptôme de la santé de l'âme. Vous ne le faites pas. L'ennui, auquel vous demeurez en proie, est, je le répète, une maladie coupable.

Ai-je besoin de dire qu'elle est fatale aux pauvres intelligences qui en sont atteintes?

Le corps, qui est matière, se révolte rarement contre le repos que lui impose, à son grand préjudice, l'apoplectique dont nous parlions tout à l'heure. Sa seule protestation contre ce déplorable régime est dans l'explosion finale qui enlève avec fracas au paresseux une vie dont il n'a pas su alimenter la flamme. Il en est autrement de l'âme. L'âme, qui est esprit, vit de mouvement et d'action. Quand elle oublie assez sa destinée pour s'endormir dans l'oisiveté, l'*ennui,* première punition de cette désobéissance, lui est si lourd à porter, que, pour lui échapper, elle se rejette dans n'importe quel foyer d'activité. C'est là où le diable

l'attend ; et voici, degré par degré, la progression de la perte de bien des jeunes gens :

Point de départ : inoccupation intellectuelle ;

Conséquence : ennui ;

Réaction : désordre.

Que faut-il faire pour échapper à cette alternative d'une inaction déshonorante ou d'une activité coupable ?

Il faut d'abord bien comprendre la facilité du mal et la facilité du remède.

Votre vie, telle que je l'ai supposée, est comme un vaste édifice qui paraît à l'œil inattentif devoir parfaitement protéger ceux qui l'habitent et repousser efficacement les intempéries des saisons. Regardez de près cependant. Sans doute la masse repose sur d'assez solides fondements pour ne point craindre qu'elle s'écroule ou que l'effort des aquilons conjurés en renverse quelques fragments. Mais, soit que le ciment n'unisse point assez étroitement les pierres superposées, soit que les ouvertures ferment imparfaitement, le vent, la pluie et l'humidité y pénètrent et y entretiennent un air épais et malsain. Aussi, fatigués de cet incommode séjour, les habitants ne tardent pas à l'abandonner, préférant à ce maussade abri tous les hasards et les dangers du ciel ouvert.

Ainsi, protégé comme nous venons de le voir, vous paraissez invulnérable ; et vous l'êtes en effet, tant que vous ne quitterez pas cet asile salutaire.

Mais, à travers le vide de votre esprit, à travers tant d'heures inoccupées que renferme toute vie où les délassements intellectuels n'ont pas leur place marquée, l'ennui se glissera dans un coin de votre âme; de là, gagnant de proche en proche, il l'envahira tout entière. Alors votre genre de vie vous deviendra tellement à charge, que vous n'aspirerez qu'après le moment de le changer radicalement. Vous chercherez pour votre esprit des amusements, des émotions. Vous les chercherez avec une ardeur et avec une impatience qui ne vous permettront pas d'être très-scrupuleux sur le choix. Le démon aidant, vous goûterez à la coupe enivrante des plaisirs coupables; et devant eux, comme le jour à l'approche de la nuit, fuira bien vite tout ce qu'il y avait de pur dans votre âme.

J'ai parlé de la facilité du mal. Dieu, qui est la bonté même, n'a pas pu ne point proportionner le remède au poison ; le remède est, lui aussi, d'une extrême facilité.

Et disons-le en passant, mon cher François : c'est là une des marques les plus sûres de la vérité. La simplicité, la facilité, l'*accessibilité,* si l'on peut parler ainsi, tels sont les traits caractéristiques de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, du moins en tant que cette vérité, cette beauté, cette bonté, forment le patrimoine commun de tout le genre humain.

Quoi de plus simple que la vertu ? Malgré les dif-

ficultés qui en font le mérite, quelle chose dont l'acquisition soit plus complétement indépendante des circonstances extérieures, et s'accomplisse plus exclusivement dans le domaine et par les seules puissances de l'âme? Il en est de même de la vérité. Toute âme pure, et qui la cherche avec simplicité, la trouve ; la seule vraie difficulté de cette recherche, c'est de se maintenir dans la disposition morale nécessaire pour conserver à l'œil de l'âme la pureté de son regard.

On oublie trop souvent qu'il en doit être de même du beau, la *splendeur du vrai,* et que, lorsqu'il s'agit de trouver des distractions à l'esprit et de remplir ces *heures vacantes* de la vie, dont l'importance est si grande, il faut rechercher les jouissances simples, profondes et durables, et s'éloigner avec effroi de celles qui sont compliquées, dispendieuses et fugitives.

Après Dieu, la famille, les amis, les pauvres, je place au premier rang, parmi les jouissances vraies et simples, le culte désintéressé des lettres et des arts. Excepté Dieu, que rien ne remplace, rien ne console mieux de la perte ou du manque de tout le reste.

Je range au nombre des jouissances compliquées celles qui supposent, pour pouvoir être goûtées, une réunion très-rare de circonstances favorables. Les plaisirs du monde, en général, peuvent être fort agréables. Mais, outre les dangers moraux qu'ils offrent presque toujours, ils sont le partage d'un petit nombre. Ils supposent la jeunesse, la santé,

la fortune, éléments essentiellement mobiles. Or, nous cherchons des plaisirs que, partout et toujours, notre intelligence puisse porter avec elle; nous cherchons précisément ce qui console de n'avoir point la fortune, de n'avoir plus la jeunesse et la santé. Tout cela, nous ne le trouverons, après les devoirs et les satisfactions du cœur, que dans les occupations intellectuelles, qui peuvent bien être appelées parallèlement les devoirs et les satisfactions de l'esprit.

Nous avons parlé d'heures vacantes. Me demanderez-vous de les préciser? En voici une énumération certainement imparfaite.

Toute vie a ses heures vacantes, plus ou moins nombreuses. Celle qui ne les a pas devrait les faire, ou elle se prépare pour l'avenir de cruels mécomptes.

J'appelle heures vacantes celles qui ne sont données ni à Dieu, ni à votre état, ni à vos parents, ni à vos amis, ni à des devoirs forcés de société. C'est ce qu'on appelle au collége des *récréations*.

Au collége, où le gros de votre temps est consacré à des occupations intellectuelles, il convient que les récréations s'écoulent dans des jeux et des exercices du corps. C'est bien le moins que, dans le monde, où les occupations purement intellectuelles ont cédé le pas aux travaux professionnels, elles recueillent les miettes de votre temps et que vos récréations leur soient attribuées.

Le dimanche, après les offices; pendant les va-

cances, dans les intervalles de chasse et de promenade; tous les jours, au coin de votre feu, ou devant votre fenêtre, lorsque votre esprit fatigué demande du repos, et qu'il voudrait interrompre un peu ses travaux actuels pour jouir du fruit de ses travaux passés; pendant les semaines, quelquefois les mois, que va durer cette entorse qui vous cloue impitoyablement dans votre lit ou sur votre chaise; dans tous ces moments, et bien d'autres, que ferez-vous? — Si vous ne savez cultiver votre intelligence, vous mourrez d'ennui.

Mais je vous veux bien portant.

Votre aptitude ou le hasard vous a placé dans les Télégraphes ou dans les Eaux et forêts, ou, si vous l'aimez mieux, dans la Marine. Votre station télégraphique est située sur l'extrême limite de l'*Honduras* ou de l'*Ohio*. (Ceci n'est point un conte; je connais le jeune homme ainsi placé : cela pourrait être, aussi bien que lui, vous ou moi). Vous passez votre vie absolument seul. Même avec des livres et un violon, je ne dis pas que cette existence soit des plus gaies... Sans ce bagage, il y a de quoi mourir!

Mais faut-il aller si loin ? Tous les jours, des jeunes gens élevés dans la bonne société sont envoyés, comme receveurs de l'enregistrement, percepteurs ou gardes généraux, dans des villages où ce qu'on appelle *le monde* n'existe pas. Cette vie, affreuse au premier abord, quelques livres, des pinceaux, un violon ou un piano, peuvent la rendre supportable, peut-être charmante. Et le marin qui

passe un an à naviguer, s'il n'a d'autres distractions que de jouer aux dominos ou de lire des romans, ne va-t-il point s'abrutir ? Qu'il aime un genre d'études quelconque, que Virgile ou qu'Horace plaise à son esprit, qu'il cultive les arts, et c'est un tout autre homme.

Que dirons-nous de la vieillesse ? Il vient un temps où il faut, bon gré mal gré, prendre, ou recevoir sa retraite. Ce temps est souvent séparé de notre dernière heure par de longues années. C'est alors qu'apparaît, dans un jour plus éclatant que jamais, non-seulement le charme, mais l'utilité des lettres. Celui qui les a quittées en ceignant son front de la couronne de bachelier, a bien pu, pendant le cours d'une vie active, les remplacer par les affaires et le monde, et demander sérieusement si les émotions de la Bourse et les éblouissements des salons ne valaient pas mille fois tous les Raphaël et tous les Homère imaginables. Mais le temps vient bien vite où les affaires ne se peuvent plus faire, ni les plaisirs se goûter — et où les doctes vieillards retrouvent, dans des lectures qu'ils n'abandonnèrent jamais, une distraction et une consolation que de plus jeunes même sont souvent tentés d'envier.

Quant à ceux qui n'ont jamais fait de leur esprit qu'un instrument, que voulez-vous qu'ils deviennent, aujourd'hui que, réduit à lui-même, il faut ou que cet esprit se consume dans l'inaction ou qu'il rentre dans un ordre d'idées et de travaux abandonnés presque depuis l'enfance?

LETTRE VINGT-DEUXIÈME

DE CEUX QUI PRÉTENDENT N'AVOIR PAS LE TEMPS DE CULTIVER LEUR INTELLIGENCE.

Quelle est la conséquence pratique de ce qui précède?

Précisément de ne pas vous laisser absorber par le côté exclusivement pratique de votre vie ; de consacrer vos loisirs, sinon à augmenter le trésor de vos connaissances, du moins à appliquer, et surtout à goûter, celles que vous avez acquises.

Quelle que soit la profession libérale sur le seuil de laquelle vous vous trouvez, ce que vous avez appris de philosophie ou d'histoire peut vous y être d'une grande utilité; à plus forte raison, ce goût de la science qui vaut mieux que la science elle-même, ce désir d'approfondir ce que le collége n'a fait qu'effleurer. Tout cela, quelque étranger qu'il paraisse d'abord à votre état, vous y rendra d'immenses services, et vous y fera bientôt remarquer.

Croyez-vous que, dans un ministère, par exemple,

on ne distingue pas, dès l'abord, du vulgaire des commis ce jeune homme qui n'a rien oublié de ce qu'il doit à une éducation soignée, qui l'applique avec discernement, comprend à demi-mot une allusion historique ou littéraire, sait mener avec intelligence une recherche qui sort un peu de la routine bureaucratique, et, par une citation faite à propos, jeter sur les questions les plus difficiles une vive et décisive lumière? Le regard exercé des chefs ne s'y trompera point, et l'avancement d'un tel employé est chose assurée d'avance.

J'indique, du reste, ces avantages positifs comme résultat et non comme but. La culture intellectuelle, nous l'avons déjà dit, est à elle-même sa propre récompense. C'est donc surtout pour elle-même, pour cette source inépuisable de jouissances pures, vives et variées; c'est surtout par reconnaissance pour les sacrifices que vos parents se sont imposés afin de vous faire acquérir ces richesses; c'est surtout par respect pour vous-même, et afin de ne pas laisser se perdre, et comme s'évanouir, le produit de tant d'années de travail; c'est pour ne pas vous voir, possesseur que vous êtes d'une ressource assurée contre l'ennui, lui préférer des distractions futiles ou coupables; c'est surtout pour cela que je vous engage, de toutes mes forces, à réserver chaque jour quelques moments à la culture des lettres ou des arts.

Avant d'aller plus loin, je réponds à ceux qui disent n'avoir pas le temps. Cette excuse, on la ren-

contre toutes les fois qu'il s'agit d'imposer à l'homme une obligation contre laquelle se révoltent ses passions ou sa paresse. C'est une fin de non-recevoir de mauvaise foi.

Je n'ai pas le temps, cela veut dire en bon français : « Je ne veux pas aller à la messe ; il ne me plaît pas de visiter les pauvres ; je me soucie peu de cultiver mon esprit. »

Seulement, comme on n'ose avouer ces sentiments assez peu honorables, on se rejette sur le manque de temps.

Et de fait, nos journées sont comme un vase, d'une merveilleuse capacité sans doute pour l'activité et le zèle, mais d'une capacité qui pourtant a des bornes. Vous remplissez donc ce vase jusqu'au col ; et, quand on vous parle de la place que devraient y occuper Dieu et ses représentants les pauvres, que vous devriez y occuper vous-même, par ce qui est *vous* en fin de compte, votre intelligence, vous répondez, avec une apparence de bonne foi, qu'il est trop tard, que tout est plein.

Et c'est ainsi que l'on parvient presque à se persuader que « l'on ne peut disposer d'un quart d'heure tous les jours pour faire ses prières, d'une demi-heure le dimanche pour assister à la messe. » (Tel est le langage de ceux qui ont la foi et n'y veulent pas joindre la pratique.)

Que « l'on ne saurait, une fois la semaine, se réunir pendant une heure avec des hommes charitables pour s'occuper des pauvres, et consacrer trois quarts

d'heure par semaine à visiter et consoler deux ou trois familles malheureuses. » (Ainsi parlent les chrétiens qui se tiennent en dehors des œuvres de charité. S'ils savaient au moins, les gens occupés, se tenir en dehors de l'ennui!)

« Qu'il est de toute impossibilité de jamais ouvrir un livre, pour empêcher son esprit de se rouiller tout à fait. » (Voilà ce que n'ont pas honte de dire, ou du moins de penser, certains jeunes gens, ennemis déclarés de toute culture intellectuelle.)

Je réponds à ceux-ci qu'ils se trompent; qu'ils ont, et qu'ils n'ont que trop le temps de cultiver leur intelligence; à telles enseignes qu'ils l'emploient, ce temps, à cultiver mille autres choses qui n'ont, que je sache, aucun rapport direct à leurs études et à leurs examens.

Je réponds ensuite que, lorsqu'on n'a pas le temps, il faut le prendre.

Je ne suis pas, encore une fois, un fanatique de l'intelligence. Lorsqu'il s'agit d'un pauvre ouvrier dont le travail commence avant le jour et souvent n'est point fini quand le soleil se couche, ou bien de cet ouvrier sublime, l'ouvrier évangélique, missionnaire parmi les sauvages, ou catéchiste et confesseur dans les faubourgs des grandes villes, je regarderais comme un sacrilége de venir parler de littérature. Le premier, s'il est chrétien, retrempe son esprit en même temps que son cœur dans les douces émotions de la famille ; ses prières du matin

et du soir, qu'il récite avec attention et ferveur, le mettent deux fois par jour en relation avec le monde invisible et surnaturel. Il y a chez le paysan chrétien plus de vrai travail de l'esprit, sous une écorce grossière, que dans bien des âmes superficiellement polies par le contact du monde, mais dont les affections et les pensées ne savent pas s'élever au-dessus de la matière. Quant au prêtre, malheur à lui si les plus sublimes contemplations intellectuelles entraient jamais en balance avec la plus humble des fonctions de son ministère ; s'il lisait Platon alors que ce petit enfant l'attend au confessionnal, et, ne le voyant pas venir, se décourage et s'en va ! Le prêtre a pour pain quotidien de son intelligence son bréviaire et la divine Eucharistie. Aussi, quelque utile que soit la science (et, de ce temps-ci surtout, elle l'est extrêmement), lorsque le ministère actif le déborde, on voit ce régime lui suffire ; on le voit, avec cet unique aliment, grandir chaque jour en intelligence, en vraie philosophie du cœur humain. — C'est qu'accompli par une âme dévouée, le ministère sacerdotal est le plus intellectuel qu'il soit possible d'imaginer ; tandis qu'à bien peu d'exceptions près, les professions laïques, quand on s'y absorbe, tuent l'intelligence même, et qu'il faut, si l'on veut résister à cette annihilation de son esprit par son état, savoir quelquefois s'isoler de celui-ci, pour vouer à celui-là un culte indépendant.

Si vous me répétez que vous n'avez pas le temps, je vous répondrai, sans jamais me lasser, qu'il le faut trouver. Et je vous prouverai que cela n'est pas difficile.

Ne trouvez-vous pas chaque jour le temps de manger et de dormir? — Ah! c'est qu'il le faut bien. — Voyez, mon cher ami, que vous avez prononcé votre condamnation. Vous venez de reconnaître que, quand une chose est absolument nécessaire, vous savez bien lui trouver une place dans votre temps. Il est absolument nécessaire d'accorder à votre corps la double et quotidienne réparation du sommeil et de la nourriture. Même, si vous êtes sage, vous y ajoutez un peu d'exercice. — Votre esprit aussi a besoin d'aliment : c'est la lecture; d'exercice : c'est l'étude. Il a besoin de repos; c'est-à-dire que, pour ne point s'abrutir, il veut quitter, ne fût-ce que quelques instants, la dure et mercenaire sujétion des affaires et des préoccupations matérielles, non point pour être *mis sous la remise* (comme il arrive trop souvent dans les distractions du monde), mais pour errer un peu à l'aventure et pâturer à son aise dans les champs parfumés et fleuris des lettres et des arts.

Niez-vous que cela soit nécessaire? Si vous le niez, vous n'êtes plus un homme. Si vous l'accordez, faites comme pour votre corps. Trouvez, bon gré mal gré, ces quelques instants nécessaires au régime de votre intelligence.

Remarquez que je dis des instants et non pas des

heures. Remontez au bilan que je dressais quelques pages plus haut ; et vous verrez que le *quod justum* de ce que vous devez à Dieu et de ce que réclameraient de vous quelques soins des pauvres et de votre propre esprit, s'élève à sept heures et demie par semaine, c'est-à-dire à peu près pour sept jours ce que vous consacrez chaque jour à votre sommeil !

Qu'est-ce que je vous demanderais par jour pour le compte de votre intelligence ? Une demi-heure. — C'est bien peu. Je n'ai garde de demander davantage. Quand un indifférent revient à Dieu, croyez-vous que son confesseur lui ordonne d'assister chaque dimanche à une messe chantée, aux petites heures, aux vêpres, aux complies, peut-être même à l'exercice du rosaire ? Il se contente d'une basse messe : il sait bien que, si Dieu continue de parler à cette âme, elle ne tardera pas à trouver ce régime bien sec, et que, d'elle-même, elle voudra témoigner au Dieu qu'elle aime, et plus fréquemment et plus longuement, sa tendresse.

Ama et fac quod vis, dirons-nous aussi à propos de Dieu aimé, de Dieu goûté dans le beau. Consacrez aux lettres ou aux arts une demi-heure par jour, si vous ne pouvez davantage. C'est assez pour ne vous point rouiller. Et puis, à peine aurez-vous savouré avec quelque suite cette forte et charmante nourriture, que vous trouverez la demi-heure bien rapide ; vous vous apercevrez qu'il vous est facile, pour l'allonger, de retrancher bien des quarts

d'heure, non à vos devoirs, non à vos occupations sérieuses, mais à ces mille riens qui remplissent la vie du monde, ou du moins qui donnent l'apparence d'être remplies aux plus vides et aux plus inutiles existences. Ne jamais ouvrir un livre et passer tous les soirs (lorsqu'on n'y est pas absolument obligé par sa position) trois ou quatre heures dans un salon où la politique, la médisance, l'échange des plus fades propos, les petits gâteaux et les cartes se succèdent sans interruption, n'est-ce pas de la folie? Ne pourrait-on enlever à ce stérile passe-temps une ou deux soirées par semaine, ou bien une demi-heure par soirée?

Ne me dites donc plus que le temps vous manque! Étudiant de première année, vous parlez comme si vous aviez sur les bras les affaires et les soucis d'un président du conseil. Vous n'aurez jamais, remarquez-le bien, autant de loisir qu'aujourd'hui. Vous êtes précisément à l'époque où l'on trace le cadre de sa vie. Tracez-le d'une main sage et prévoyante. Faites-y entrer tout ce qui plaît davantage au grand Maître du temps.

Et vous prendrez si bien l'habitude de toutes ces belles et bonnes choses, qu'elles entreront dans l'économie de vos journées, absolument comme le sommeil et la nourriture; que vous en conserverez la pratique longtemps, le goût toujours; que le plus tard et le plus rarement possible vous cesserez de visiter les malheureux et de cultiver votre esprit;

et que, si quelquefois l'entraînement des affaires vous arrache à ce devoir si doux, il n'en arrachera jamais l'amour de votre cœur.

Vous garderez comme un parfum de charité qui, dans les hautes positions que vous pourrez occuper, sera encore utile et profitable aux pauvres. Quant à votre esprit, vous l'aurez si constamment exercé, qu'il pourra pour longtemps se suffire à lui-même et vivre de souvenir. Au milieu des grandeurs, vous saurez encore jouir d'un beau vers, en réciter peut-être, et n'en faire jamais.

LETTRE VINGT-TROISIÈME

VAUT-IL MIEUX S'ADONNER AUX LETTRES OU AUX ARTS ?

Ernest joue du violon comme un de ces anges qui se retrouvent si souvent chez les poëtes ou les peintres du moyen âge. Il joue de l'orgue comme sainte Cécile. Le dimanche, à la campagne, il tire du pauvre instrument de sa pauvre église des sons qui font pleurer de joie les paysans, ravis de chanter les louanges de Dieu, pendant que *leur Monsieur* les accompagne si bien.

Charles ne voit, après Dieu, rien de plus beau que la langue des dieux. Aux réunions de Saint-François-Xavier, il enlève tous les suffrages en mettant la poésie au service de la religion : il se délecte avec une page de Bossuet ou une fable de la Fontaine.

Ernest et Charles s'approchent de moi, et me posent cette question :

Vaut-il mieux cultiver les lettres ou les arts ?

Ma réponse sera bien simple. Il faut qu'Ernest cultive les arts, et Charles les lettres.

Nous ne sommes pas ici, en effet, dans le domaine des devoirs absolus. Si vous me demandiez : Vaut-il mieux aimer et servir Dieu ou le prochain ? je serais affligé de votre question ; car elle accuserait une ignorance profonde des vérités élémentaires du Christianisme. Je vous répondrais : il faut absolument aimer et servir Dieu, *d'abord et pour lui-même*. Il faut absolument aimer et servir le prochain, *ensuite et pour Dieu*. Ainsi dans la vie active, où le service du prochain est plus en évidence, c'est pourtant Dieu qui doit être le principe, le souffle vivifiant et la fin de nos actes; comme dans la vie contemplative, d'où il semble que l'amour du prochain soit exclu, l'édification mutuelle des Religieux, et surtout le service public de la prière, payent largement la dette que les enfants de Dieu se doivent les uns aux autres.

Il n'en est pas de même ici. Vous cherchez un aliment à l'activité la plus idéale et la plus déliée de votre intelligence, à laquelle ni les soins journaliers de votre état ni les futilités du monde ne sauraient suffire. Cet aliment varie selon la nature, la portée, selon surtout la direction première des esprits.

Vous, Ernest, vous trouvez dans les arts une occupation toujours charmante. Quand votre âme est montée jusqu'à Dieu, sur les ailes de la prière, et votre cœur sur celles de l'amitié ou de la charité,

vous sentez que votre imagination aussi a besoin de s'élever vers son Créateur, sur les ailes de l'harmonie. Vous, Charles, il vous faut les jouissances plus sévères de l'étude. C'est dans les profondeurs de la philosophie, dans les replis de l'histoire, dans les splendeurs de l'éloquence, dans les entraînements de la poésie que votre être se complète, et que, par cette voie détournée, mais sûre aussi, votre intelligence retrouve, avec un aliment précieux, un autre et toujours adorable aspect de l'*éternelle beauté.*

Gardez chacun votre lot. Transportés dans un domaine qui vous est étranger, vous n'y trouveriez ni ce noble délassement dont votre esprit a besoin, ni ce nouvel échelon qui vous rapproche de Celui qui est votre principe et votre fin.

Pourtant, s'il me fallait, raisonnant d'une manière générale, et supposant de jeunes intelligences dont l'aptitude ne serait pas aussi nettement accusée, émettre une opinion sur la supériorité des lettres ou des arts, je n'hésiterais pas à me prononcer pour les lettres.

Voici, en peu de mots, les motifs de mon opinion :

1° Les lettres ont toujours été considérées comme le fonds de l'éducation. Tout jeune homme qui sort du collége a dû se familiariser avec elles. A moins d'une paresse ou d'une inaptitude marquées, il en doit savoir assez pour qu'il lui soit facile de choisir un coin de ce riche terroir, si longtemps

arrosé de ses sueurs, et de s'en faire, sans beaucoup de peine ni de temps, un petit jardin d'agrément. Au contraire, les heures accordées aux arts dans l'éducation publique sont si peu nombreuses, que le résultat en est à peu près nul d'ordinaire ; et que, sauf de rares exceptions, celui qui, sortant du collége, veut arriver, dans un art quelconque, à un degré satisfaisant, devra y consacrer un temps considérable. S'il le peut, sans nuire à d'autres occupations plus sérieuses, rien de mieux. La combinaison des arts et des lettres est ce qu'on peut imaginer de plus complet et de plus heureux en fait de culture intellectuelle. Mais il est à craindre que bientôt, le temps venant à manquer, le talent d'agrément, encore à l'état rudimentaire, ne soit décidément mis de côté. Tandis que si, plus sage, on eût consacré chaque jour quelques quarts d'heure à continuer, dans quelque branche de la littérature, ce qu'on avait fait au collége, rien ne nous eût forcés d'interrompre ce fructueux délassement ; infailliblement il fût devenu de jour en jour plus attrayant, et nous eût maintenus dans cet état salubre et honorable de la vraie activité intellectuelle, d'où l'activité professionnelle et mondaine tend toujours à nous faire sortir.

2° Les lettres sont bien plus faciles et moins compliquées dans leur exercice que les arts.

Sans parler du côté financier, qui a bien son importance ; sans dire qu'un piano coûte mille francs et

un violon trois cents, que les pinceaux, les toiles, les couleurs ne se donnent pas non plus; tandis qu'il suffit de nos livres de classe, soigneusement conservés, ou rachetés sur les quais moyennant quelques sous, pour donner à notre esprit la plus précieuse culture, et à nos heures de loisir le plus doux passe-temps ; considérez avec quelle facilité, sous la forme d'un volume de Virgile ou de Dante, vous pouvez mettre dans votre poche une nourriture intellectuelle, que vous allez savourer dans cet omnibus, pendant cette heure d'attente (mortelle sans ce compagnon) passée dans une antichambre de ministre ou de notaire, ou bien à la campagne, quand la chaleur vous engage à vous reposer sous ce beau chêne, et que votre cœur éprouve le besoin de trouver, pour louer Dieu de ses dons, une voix plus éloquente et plus autorisée que la vôtre.

Irez-vous peindre dans une voiture publique, jouer du piano dans un ministère, ou du violon au milieu des bois ? Passe encore pour la flûte, en souvenir de Pan !

Et remarquez que ces heures, que l'on pense si rarement à utiliser, sont, précisément à cause de cela, les plus précieuses. Ce sont souvent les seules qu'il soit possible de donner à la culture de son esprit. N'est-il pas sage alors de faire choix d'un genre de culture dont l'exercice se prête ainsi à tous les temps et à tous les lieux ?

Indépendamment de ces considérations toutes

pratiques, et qui n'en ont pas moins leur importance, on peut soutenir, ce me semble, la supériorité absolue des lettres sur les arts.

Il y a dans les arts deux éléments : la matière et l'esprit. Par la matière, ils s'adressent aux sens, qui sont matière, et par l'esprit, à l'intelligence, qui est esprit.

Mais, précisément à cause de cela, qu'arrive-t-il trop souvent ? Que l'artiste dans sa production, ou le public dans son appréciation, s'arrêtent au premier degré, et ne savent point s'élever jusqu'au second. Partout où les sens sont en jeu, il est à craindre qu'ils n'interceptent au passage ce qui devrait les traverser seulement, et prendre l'esprit sur ses ailes de feu, pour le ravir au ciel.

Et cela est doublement à craindre.

Il y a des artistes qui s'arrêtent à la pierre qu'ils taillent, aux couleurs qu'ils mélangent, aux sons qu'ils groupent, et qui ne savent mettre dans leurs œuvres autre chose que cette matière première.

Il y a des spectateurs qui, en présence des chefs-d'œuvre où le génie a versé, sous une forme matérielle, les idées les plus vivantes, ne voient jamais que cette forme.

Sans doute, Raphaël et Michel-Ange, Mozart et Beethoven n'étaient pas des manœuvres. Mais beaucoup de ceux qui marchent dans la même carrière sont-ils autre chose? Mais surtout (et c'est là pour notre thèse le point important) beaucoup de ceux que la mode pousse à Florence ou à Rome, ou au

Conservatoire, ont-ils autre chose que leurs yeux pour regarder Michel-Ange et Raphaël, que leurs oreilles pour écouter Beethoven et Mozart ?

J'ai donc raison de dire qu'à cause de leur enveloppe matérielle, à laquelle plusieurs s'arrêtent, les arts sont pour plusieurs une satisfaction de curiosité, nullement un exercice de l'esprit et une occupation intellectuelle.

Il en est bien autrement des lettres. Là, ce double élément ne se rencontre pas. C'est à l'esprit directement et sans intermédiaire qu'elles s'adressent, ou du moins sans un intermédiaire dont le charme puisse, en captivant les sens, arrêter l'essor de l'intelligence. Ce sont des idées que la littérature nous offre, c'est-à-dire le véritable aliment de l'esprit. Et si quelquefois elle s'adresse aux sens, ce n'est qu'à travers l'esprit, et après avoir subi une perversion contre laquelle toute intelligence sage est en garde.

Le bon sens de l'humanité reconnaît cette supériorité des lettres sur les arts ; et, malgré tout le génie de Raphaël, il y a, dans le domaine des lettres, dix noms qui passent avant le sien.

C'est que les lettres sont, dans toute la rigueur des termes, l'exercice propre de l'intelligence ; tandis que les arts, outre le dangereux *medium* par lequel ils doivent forcément passer, s'adressent non plus à l'ensemble majestueux de l'âme humaine, mais surtout à cette partie légère et brillante que Malebranche appelait la *folle du logis*, et que l'on nomme l'imagination.

J'ajouterai enfin que, si les arts n'ont pas le côté solide et purement intellectuel des lettres, celles-ci ne me paraissent point manquer du côté imaginatif qui fait le charme et constitue l'essence des arts.

Les mots de *peinture*, de *tableau*, de *couleurs*, sont d'une application habituelle aux productions littéraires. On dit aussi l'*harmonie* d'un beau vers et la *cadence* d'une prose nombreuse. C'est qu'en effet il ne faut pas une grande pénétration pour retrouver dans l'éloquence et la poésie sinon l'effet extérieur, du moins le fond et l'esprit intime de la peinture et de la musique.

Sans parler même de la poésie, dont les pas mesurés et les rimes, se répondant comme un écho, ont une forme évidemment musicale, où est l'oreille tant soit peu exercée sur laquelle Bossuet, Fénelon et quelques-uns des grands prosateurs contemporains ne fassent une impression tout à fait analogue à celle d'une forte ou suave harmonie !

Non ! ce qui nous charme dans ces illustres écrivains, ce ne sont pas seulement les idées et les sentiments qu'ils énoncent ; nous aimons encore cette bouche d'or à laquelle nous demeurons suspendus, et ce divin langage dont nos oreilles s'enivrent. Si la jouissance était purement intellectuelle, il nous suffirait de parcourir du regard ces pages admirables. Mais parce que la jouissance est artistique aussi, et spécialement musicale, notre voix, malgré nous, prononce chaque phrase ; et, en la redisant,

elle en savoure mieux la combinaison savante, la coupe hardie, les gracieux méandres et la cadence sublime.

Si nous avons le feu sacré des choses de l'esprit, une oraison funèbre de Bossuet lue par un de ces hommes qui possèdent le talent si rare de bien lire est pour nous un régal, au-dessus duquel nous ne plaçons que l'extase d'entendre l'orateur de génie dire lui-même ses chefs-d'œuvre avec l'entraînement de l'improvisation et la mesure, pleine de charme, d'une longue et laborieuse préparation. — Quiconque a tant soit peu suivi le P. Lacordaire connaît ce ravissement.

Mais je vais plus loin, ou plutôt je rentre dans des conditions beaucoup plus simples, et je m'écrie, avec une profonde conviction : « Non, ni les plus charmantes symphonies de l'inimitable Haydn, exécutées par le premier orchestre du monde, ni le violon de Paganini ou le piano de Listz, ni la voix la plus parfaite du plus inspiré des *ténors*, rien de tout cela ne vaut la musique surhumaine que, dans le silence de mon cabinet, les coudes appuyés sur mon Virgile, mon Dante ou mon Bossuet, j'évoque, en murmurant seulement avec mes lèvres les chefs-d'œuvre de ces sublimes génies ! »

Cette musique plus intérieure, moins compliquée, plus indépendante de toutes les mobiles conditions de fortune, de position, de santé, heureux qui la sait comprendre et goûter ! Heureux qui aime à en sonder les mystérieuses profondeurs, et les beautés sans

cesse renaissantes ! Heureux surtout celui qui sait y voir une aile pour s'élever, plein de reconnaissance et d'amour, vers l'auteur de tout bien et le Père de toute harmonie !

LETTRE VINGT-QUATRIÈME

DE DIVERSES MANIÈRES DE LIRE.

De toutes les occupations intellectuelles, la plus simple, la plus accessible, celle qui peut le mieux suppléer à toutes les autres, c'est un ensemble de lectures bien dirigées et bien digérées.

Il y a deux manières de lire, comme il y a deux manières de faire toutes choses : on peut faire vite et mal, ou faire lentement et bien.

Parmi ceux qui lisent vite, il y a pourtant une distinction à noter. Les uns ne veulent pas, les autres ne savent pas, trouver dans leurs lectures les jouissances qu'elles recèlent. Les premiers sont des hommes éminents qui lisent afin de se rendre compte, de s'approprier ce que contient tel ou tel livre, de s'assurer du moins qu'il n'y a aucun des travaux de leurs devanciers qu'ils n'aient mis à contribution, pour l'œuvre que couve leur génie. Ainsi saint Thomas, ainsi Dante, avaient lu prodigieusement.

De tels hommes ne se promènent pas dans un livre; ils le traversent pour n'avoir plus à y revenir. Ils ressemblent à des voyageurs qui, obligés de passer par la Beauce ou les marais Pontins, le font à toute vitesse. Il s'agit surtout pour eux d'arriver. Ce n'est pas de la littérature qu'ils font, mais de la science. Ils sont heureux, non de lire, mais d'avoir lu.

Les seconds, au contraire, sont de ces lecteurs de romans qui dévorent en six mois les cabinets de lecture les mieux garnis, avides qu'ils sont de procurer à leur imagination, en un temps donné, le plus d'émotions possible. Dans un livre ils ne cherchent que les événements ; ils sautent des chapitres entiers pour arriver plus vite au dénoûment. Mais cette nourriture, toujours prise et jamais digérée, finit par les abêtir et les rassasier à la fois.

Une telle manière de lire est certes un des passe-temps les moins intellectuels qui existent ; c'est une variété du cigare, de l'opium ou du petit verre.

Il en est d'autres, encore plus inexplicables, grands dévoreurs aussi de bibliothèques, et devant qui les seize *in-quarto* de Rollin ne pèsent pas deux bouchées. Ces hommes, qui croiraient pécher en négligeant une préface ou un privilége du roi, semblent avoir besoin de faire faire de l'exercice à leurs yeux, et de les promener impitoyablement sur le papier, comme d'autres promènent leurs jambes par le monde ; voyageurs consciencieux qui n'omettraient pas pour un empire un lieu réputé intéres-

sant, pas le moindre camp de César ou le plus petit château de la reine Blanche, mais qui ont bien soin de tout voir, et de n'appliquer à rien, ni pour eux ni pour autrui, ce qu'ils ont vu. Ils lisent comme d'autres tricotent ou font du crochet, pour occuper leurs doigts et leur temps matériellement. On voit qu'il s'agit uniquement pour eux de combler un vide ; et, comme l'on n'est jamais très-difficile sur la qualité des gravois, ils jettent dans ce vide n'importe quelles lectures.

Dans un vaste salon où des groupes nombreux sont formés, vous ne vous croyez pas obligé d'aller prêter l'oreille à celui-ci qui raconte les sots bruits du quartier, à celui-là qui débite, gâté, si cela est possible, l'article du *Siècle* de ce matin, ni même à ces belles dames qui causent chiffons, ou à ces respectables mères de famille qui énumèrent les précieuses qualités, et les dents (1), précoces ou tardives, de leurs enfants. — Mais, s'il est quelque part, dans un coin retiré, quelques hommes de bien, quelques esprits élevés, s'entretenant avec noblesse et simpli-

(1) Je ne voudrais pas encourir la juste indignation des jeunes mères, en paraissant faire peu de cas de cette question des dents, qui, je le sais par expérience, ne laisse pas les pères non plus indifférents, pour peu qu'ils aient d'entrailles paternelles. Je veux dire seulement que c'est là un sujet de conversation, bon pour la famille et les plus intimes amis, et qui, une fois hors de ce cercle restreint, rentre dans la catégorie des *pauvretés*, de ces choses que l'on dit *en place de rien*, au grand ennui, je dirai presque au grand scandale de ses voisins, lesquels, tout en vous écoutant poliment, médisent intérieurement du mariage et de la tournure *pot-au-feu* qu'il donne aux meilleurs esprits.

cité des choses de l'âme ou des choses de la terre dans leurs rapports avec les réalités invisibles de l'autre vie, c'est là que vous allez. C'est avec ces grands esprits que vous vous plaisez. L'accès auprès d'eux est facile, parce que c'est vers les futilités et les nouvelles du jour que la foule se porte de préférence, abandonnant à leur malheureux sort ceux qui sont assez peu du monde pour ne causer ni politique, ni théâtre, ni *turf,* ni chronique scandaleuse.

C'est le cas de citer le mot de cet ingénieux Sulpicien : *Qu'il ne faut pas lire les bons livres,* afin d'avoir le temps de lire les excellents. — *A mon âge on ne lit pas, monsieur ; on relit,* disait un vieil académicien à un jeune et fécond candidat, qui lui offrait un exemplaire complet, et partant effrayant, de ses œuvres.

Quel que soit notre âge, nous devrions nous appliquer beaucoup de cette sage boutade. Le plaisir de la curiosité, satisfait à une première vue, n'égalera jamais, quand il s'agit d'œuvres vraiment belles, le plaisir de la *reconnaissance* et des nouvelles découvertes faites à chaque nouvel examen. Si vous avez le goût du beau, vous ne pouvez entendre une belle pièce de vers ou une belle symphonie sans vouloir retenir dans leur vol les strophes trop rapides, sans tressaillir de joie, lorsque la reprise terminée recommence ; car à l'éblouissement d'une première audition vous voulez voir succéder la délectation d'une connaissance un peu moins superficielle.

Ces dévoreurs de bibliothèque dont nous parlions tout à l'heure ressemblent à un avocat en vacances. Il n'est pas plutôt à *Thoune*, qu'en dépit de tout ce qui le voudrait retenir dans ce vestibule enchanté de l'*Oberland*, il faut qu'il voie bien vite les chalets de *Lauterbrun* et le ruban d'argent du *Staubach*; qu'à peine reposé il aille à *Grindelwald* saluer le pic virginal de la *Yungfrau*; qu'il redescende à *Meyringen*, pour contempler la cascade étagée du *Reichembach*; qu'il monte au *Grimsel* et jette en passant un coup d'œil sur les sombres profondeurs de la *Handeck*. Il lui faudra encore visiter les *petits cantons*, *Lucerne* et le *Rhigi*, voir le *Rhin* à *Laufen*, traverser la *Forêt Noire*, dire deux mots à la cathédrale de *Fribourg*, peut-être enjamber la *Belgique*, et, tenté par les eaux tranquilles de l'*Escaut*, s'embarquer à *Anvers* pour *Londres*. Vous voyez qu'il n'a pas le temps de s'amuser en route.

A Dieu ne plaise que je dise du mal de ces rapides jouissances! Ce serait ingratitude de ma part. Mais que de fois, dans un pareil voyage, le mot de saint Pierre sur le Thabor ne vient-il pas aux lèvres du touriste : *Bonum est nos hic esse* (1)*!* Ce qu'on ne voit qu'une fois, il semble que l'on ne fasse que l'entrevoir.

« Heureux l'homme, se dit-on, assez riche, assez libre de son temps surtout, pour se fixer, pendant deux mois, dans ce village au o mharmonieux :

(1) « Qu'il fait bon ici! »

Interlaken! De là, rayonnant à l'entour, pas une des merveilles de ce beau pays ne lui demeurera inconnue. Il montera sur tous les pics, boira l'eau de toutes les cascades, verra fleurir la rose des Alpes dans les solitudes les plus inexplorées. Tout ce canton deviendra pour lui comme un jardin qui serait le sien et dont il connaîtrait la moindre plante. »

Les merveilles de la nature ne sont-elles pas un peu comme la plus belle des merveilles qui soit sortie des mains du Créateur, comme l'homme! Voir un de nos semblables, ce n'est rien; le voir beaucoup, le connaître, le sentir devenir une partie de notre vie, l'aimer, c'est tout. Vous ne jouirez pleinement d'une chose que quand vous l'aimerez; et vous ne l'aimerez qu'après l'avoir vue, revue, goûtée.

Que j'aime à me promener, sans empressement, et avec l'aisance d'un propriétaire, dans ce riche et beau pays que l'on nomme un beau livre! J'en connais tous les coins et les recoins. Quand j'ai voulu en devenir le maître, l'un des maîtres de ce bien inépuisable où le communisme n'est jamais à craindre, je l'ai parcouru d'un bout à l'autre. Je l'ai traversé tout d'une haleine deux ou trois fois. Si c'était Dante ou Milton, j'ai goûté avec persévérance ce plaisir laborieux de ne rien laisser derrière moi qui ne fût reconnu, et défriché selon la nature de mes forces. Ce travail accompli, j'ai promené sur le tout un rapide coup d'œil pour bien m'assurer de

mon domaine, comme le pasteur qui d'un seul regard compte tout son troupeau. Maintenant que je possède ce vaste territoire, lorsque j'aurai besoin de reposer mon esprit fatigué, ou de le distraire de ses soucis et de ses chagrins, ou simplement de le retremper dans une plus pure et plus calme atmosphère, j'ouvrirai le livre au hasard, sûr d'y rencontrer ce qu'il me faut. Ou bien j'irai chercher ce morceau que j'aime, certain du double plaisir de retrouver une ancienne connaissance sur laquelle le temps n'a point de prise, et d'y découvrir, avec ce que j'y ai toujours admiré, quelque beauté nouvelle, quelque point de vue inaperçu jusque-là, quelqu'un de ces reflets que la Beauté suprême, toujours ancienne et toujours nouvelle, laisse parfois tomber sur les œuvres de l'homme, pour en faire des chefs-d'œuvre.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME

DOUBLE ÉCUEIL A ÉVITER DANS LA CULTURE DE L'INTELLIGENCE : LE MÉTIER ; — L'ART POUR L'ART.

Prenons garde cependant que les lettres et les arts ont leurs dangers, et que plusieurs, pour s'y être trop livrés, ont peu à peu cessé de servir et d'aimer Dieu.

C'est que, de tous les objets de nos affections, Dieu seul, comme nous disions plus haut, doit être aimé pour lui-même et sans réserve. Tous nos autres amours doivent trouver en Dieu leur principe et leur mesure. Il est toujours à craindre que nous aimions mal, que nous aimions trop, les êtres ou les objets que nous cessons d'aimer en Dieu.

Ce double danger se présente ici comme partout.

Nous pouvons ou cesser d'aimer les lettres et les arts d'un amour désintéressé, laisser la routine et le métier nous envahir, et sous leurs couches épaisses éteindre le feu sacré ;

Ou bien au contraire, éblouis, entraînés par cette

flamme presque divine, aimer les choses de l'esprit avec passion, pour elles-mêmes, *quand même,* comme on dit, c'est-à-dire en dehors des conditions qui seules les rendent dignes de notre amour.

Deux mots sur chacun de ces dangers.

Remarquez d'abord, en ce qui touche le premier, que si je vous exhorte, jeune homme sortant du collége, à cultiver les lettres et les arts, je ne vous dis pas de vous faire feuilletoniste, rapin ou croque-note. C'est une rude mission, dans ce temps où la littérature et l'art sont si profondément corrompus, de ramener ces ruisseaux égarés aux sources de l'inspiration chrétienne. Je n'ai pas assez d'admiration, et, si j'étais quelque chose, je n'aurais pas assez d'encouragements pour ceux qu'une véritable et sérieuse vocation pousse dans ces sentiers périlieux. Mais, en dehors du petit nombre de ces élus sur qui a passé le souffle qui vient d'en haut, ceux-là souvent jouissent le moins de la littérature et des arts, ceux-là mélangent le plus d'amour-propre, de routine, de métier, le noble plaisir que ces choses élevées nous doivent apporter, qui en font leur état.

Croyez-vous que, quand je parle de jouissances intellectuelles, de ce noble et simple délassement qui se goûte au sein de cette atmosphère, la plus immatérielle après celle de la foi, croyez-vous que je pense à ce versificateur même estimable ; à ce peintre qui sait composer selon le goût des per-

sonnes, un paysage irréprochable, une bataille bien rangée, un portrait presque aussi ressemblant qu'une photographie ; à ce musicien que la mêlée des triples croches n'effraye jamais, et qui est toujours prêt à gâter, en autant de variations qu'il vous plaira, toutes plus savantes les unes que les autres, ce thème ravissant qu'un grand maître avait construit avec quatre notes ?

Tout cela, c'est du métier, du savoir-faire, de l'habileté, toutes choses qui ne font pas que celui qui, sans une étincelle de feu sacré, se voue au culte des lettres ou des arts, l'y trouve jamais, cette étincelle. Quelquefois même il l'avait, mais pas assez vivace pour n'être point étouffée sous le côté matériel de la profession. — L'argot de l'atelier ou du cabinet de rédaction lui deviendra familier. Avec cela il jettera de la poudre aux yeux des simples. Mais, pour peu que l'on ait soi-même l'œil ouvert aux beautés intellectuelles, on verra bien vite que, chez lui, cet œil est fermé. Il discutera à perte de vue, formulera des théories, *éreintera* (c'est son mot) les réputations les mieux établies. Mais l'avez-vous jamais entendu, avec cet accent qui sort du cœur et cette voix vibrante d'une émotion vraie, louer Virgile, Haydn ou Raphaël ? L'avez-vous surpris, tout seul et pour son plaisir, savourant Homère ou Milton ; versant sur son clavier les limpides harmonies des vieux maîtres ; ou, le dimanche, avec la foule, s'arrêtant devant les *bergers d'Arcadie*, non pour discuter, mais pour sentir ?

Ils jouissent des arts, ces artistes de profession, à peu près comme les paysans, de la campagne. Les rues les plus boueuses charment ceux-ci plus que la fraîcheur des chemins creux, les murmures des ruisseaux ou les feuilles du tremble agitées par le vent. Ainsi l'artiste indigne de ce titre glorieux préfère aux pures jouissances de l'art les effervescences d'un bal de l'Opéra, le cigare et l'asphalte du boulevard, et surtout les solides satisfactions d'un bon dîner.

Ajoutez à cela l'amour-propre et le désir du gain; désir légitime, mais qui n'en tue pas moins l'amour désintéressé de l'art. Ajoutez les rivalités d'école, et cet esprit de parti aussi exclusif ici que dans la politique, et qui rend aveugle aux beautés les plus vraies, dès qu'elles se rattachent à un autre drapeau que le nôtre; ajoutez la vanité, toujours recherchant les applaudissements, dont le bruit étouffe encore les tranquilles extases de l'idéal; la vanité qui tend à son but, le succès, *per fas et nefas*, et sait toujours, au besoin, être infidèle aux vraies traditions de l'art comme aux vieilles lois de la conscience.

Si nous récapitulons tous ces dangers auxquels est en butte celui qui fait de la littérature ou des arts sa profession, nous conclurons qu'à peu d'exceptions près l'amateur éclairé est celui qui moissonne dans ce champ les jouissances les plus vraies et les plus pures; et nous bénirons Dieu de nous avoir fait cette part, qui est la meilleure, ou du moins la plus douce et la plus sûre.

Car il est bien évident que plus sont nombreux et

menaçants les périls, et plus est plein de mérite et digne de louange celui qui sait y échapper. Dieu merci, cette race n'a point péri parmi nous. Nous savons plus d'un artiste, plus d'un littérateur éminent, chez qui le métier n'a point tué l'amour vrai et ardent de l'art. Parce que leur profession est une des plus élevées qui se puissent concevoir, parce qu'ils ont reçu la haute mission de remuer des idées, une plume, un archet ou un pinceau à la main, ils ne se croient point obligés à prendre en dégoût ce monde des idées, et à chercher ailleurs leurs distractions. Ils se reposent d'enseigner en composant, de composer en lisant. Lorsqu'ils ne transmettent pas leurs connaissances, ils en augmentent le trésor. Ils ont vraiment l'amour de leur état, dont le côté professionnel ne leur fait jamais oublier le côté idéal, et où ils trouvent à la fois leur travail et leur délassement, un moyen et un but. De tels hommes sont les plus honorables, et s'ils connaissent Dieu et travaillent sous son regard, les plus heureux des hommes.

Le second danger est plus à craindre encore.

Le beau, en quoi consiste le caractère propre des lettres et des arts, n'est qu'une des faces du souverain bien, du *désirable*, comme disait Aristote ; même il en est la moindre ; car incontestablement il passe après *le vrai* et *le bien*.

Or, c'est ce que méconnaissent d'abord, et *de parti pris*, sinon toujours en doctrine, du moins en pra-

tique, un grand nombre de ceux qui cultivent avec quelque amour les lettres ou les arts.

D'autres arrivent par entraînement à la même erreur, semblables à cet honnête jeune homme qui avait bien juré de ne se laisser prendre aux charmes de la beauté qu'autant qu'elle serait le miroir où se refléteraient toutes les qualités solides et charmantes du cœur et de l'esprit. Mis à l'épreuve, il ne résiste pas à la fascination d'un *long regard* et d'une bouche souriante étalant deux rangées de perles incomparables. C'en est fait ; il ne s'inquiète même plus si cet objet enchanteur a des principes, de la raison, de la vertu. Les sens et l'imagination emportent cet infortuné, qui n'a plus ni esprit, ni volonté, ni conscience ; il n'a plus que des yeux. Tous ses raisonnements se réduisent à celui-ci : Elle est belle ; elle lui plaît : il l'épousera. — Il l'épouse.

Telle est la folle théorie de *l'art pour l'art,* professée par plusieurs et que presque tous pratiquent.

A force de ne regarder dans le désirable que le côté de la forme, on finit par ne voir, n'aimer, ne désirer plus qu'elle. En l'isolant des principes plus élevés qui la devraient soutenir, on la détruit ; et, pour avoir voulu une beauté séparée de la vérité, séparée de l'honnêteté, ce n'est plus même la beauté que l'on adore : c'en est une pâle copie ; c'est le joli, le spirituel, le gracieux ; quelquefois le laid et le difforme. Ce n'est pas plus le beau vrai et complet, ce type éternel de l'art, que ce visage régulièrement beau dans sa construction n'est cependant la beauté,

avec l'expression d'ineptie ou de férocité qui le gâte.

Qu'on ne dise pas que nous combattons un fantôme. Oublier ou mettre sciemment de côté la vérité et le bon sens, la religion et la morale, lorsqu'il s'agit d'apprécier une œuvre d'art ou de littérature, est évidemment l'un des excès les plus habituels à la gent artistique et littéraire de ce temps-ci. Après avoir, moins par conscience que pour ne négliger aucun des contrastes qui font briller le talent ingénieux du critique, noté les points que, dans telle œuvre nouvelle, le bon sens ou la morale seraient tentés de réprouver, le critique, comme honteux de cette concession, termine par une justification qui, pour être sous forme d'exclamation, n'en est pas moins sans appel : *Mais quel grand artiste ! — Mais c'est un poëte sublime ! — Mais quel homme de génie !*

Et ces artistes ou ces poëtes eux-mêmes n'aiment-ils pas à peser l'histoire dans ces honteuses balances ?

> Et vous, fléaux de Dieu, qui sait si le génie
> N'est pas une de vos vertus?
> (LAMARTINE.)

Je voudrais exposer, pour la flétrir, comme elle me semble le mériter, cette absurde et odieuse théorie. J'y retrouve, dans une de ses applications les plus curieuses et les moins observées, la thèse éternelle du rationalisme, le morcellement de l'âme, l'isolement de ses diverses facultés, la rupture de ce

lien sacré qui les enchaîne les unes aux autres, pour les rattacher toutes à cette faculté surnaturelle que l'on appelle *la foi*.

De même donc que le rationaliste dit : « La raison peut suffire sans la foi » l'artiste fanatique s'écrie : « L'imagination, le goût, l'esprit, le génie, peuvent se passer de la conscience et au besoin de la raison. » Il le dit et cherche à le prouver.

Mais, par une juste punition, de même que la raison elle-même ne produit tous ses fruits que lorsqu'elle veut aboutir à la foi, que lorsqu'au besoin elle s'appuie sur la foi, ainsi les productions émanant de l'école de l'art pour l'art ne nous donnent pas plus le vrai beau qu'elles ne nous donnent le bon et le vrai.

Il faudrait pourtant réfléchir que la beauté n'est, après tout, qu'une forme, qu'un vêtement, qu'un reflet; mais que le fond, le corps, le foyer, sont ailleurs : dans la vérité, dans le champ sans limites du monde moral. Là est si bien la source du beau lui-même, que la vérité toute nue a passionné et passionnera toujours les plus grands esprits; que l'émotion produite par les chefs-d'œuvre les plus incontestés ne sera jamais rien à côté de celle qu'inspire le récit tout simple d'un trait héroïque de zèle ou de charité; et qu'enfin, tandis que la beauté morale d'une action communique bien vite à ce simple récit la sublimité dont elle est empreinte, toutes les ressources du génie n'arriveront jamais à produire, en dehors des conditions morales, une beauté

littéraire contre laquelle, même au point de vue de l'art, la conscience d'un honnête homme ne proteste !

L'art pour l'art! Mais c'est un non-sens égal à celui-ci : *Les moyens pour les moyens; — la route pour la route; — les facultés pour les facultés.* Laissons ce langage aux artistes de Charenton, et rappelons-nous que les moyens s'emploient pour obtenir la fin, que la route est suivie pour arriver au but, que les facultés s'exercent pour produire leurs résultats.

Si l'on m'objectait que souvent on se promène pour se promener, je répondrais que l'on subtilise. — On se promène pour faire de l'exercice, pour se distraire de travaux sérieux, pour reposer ses yeux et son cœur sur le spectacle de la nature. Mais si, sous prétexte que l'on ne marche pas pour arriver à un but, on se dirigeait volontairement vers des fondrières ou des lieux que les voleurs et les bêtes fauves rendent pleins de périls, serait-on raisonnable ?

Ainsi je veux bien que vous fassiez *de l'art pour l'art,* en ce sens que vous ne demandiez aux études et aux jouissances intellectuelles autre chose que la salutaire diversion et le vif plaisir qu'elles vous procurent. — Est-ce une raison pour oublier les conditions hors desquelles ces douces distractions deviennent coupables et dangereuses ? Une promenade qui mène à l'abîme est un cruel délasse-

ment. L'art ou la littérature qui ébranleraient nos croyances ou entameraient nos mœurs seraient le plus fatal des passe-temps.

Vraiment, quand je vois tant de gens oublier cette condition élémentaire du beau, et ne se point inquiéter de ce divorce si fréquent entre la morale et les lettres, je ne puis m'empêcher de me rappeler cette caricature où l'on voit un philanthrope, quelque peu galliste, en extase devant un galérien : *Mon ami*, lui dit-il en lui palpant le crâne, *quelles admirables facultés la nature vous avait départies !*

Eh ! mon Dieu, si l'on veut absolument admirer les facultés, sans s'inquiéter de l'usage qui en est fait, autant tout de suite admirer le Diable ! On trouvera difficilement ailleurs autant d'esprit.

Il est vrai que c'est *un mauvais esprit*. En est-ce un bon que nous admirons chez Pradier ou Alfred de Musset ? Et n'est-il pas vrai que vous regretteriez (je parle à ceux qui prêchent l'art pour l'art) que la *Pucelle* n'existât pas, parce qu'elle est, dit-on, écrite en beaux vers, et que vous n'hésiteriez pas à flétrir du nom de Vandale l'honnête homme qui accorderait quelques vêtements aux Hercule, aux Spartacus, aux Flore et aux Cérès de nos jardins publics ?

LETTRE VINGT-SIXIÈME

QU'IL FAUT CHERCHER DIEU DANS LES CHOSES DE L'ESPRIT COMME DANS LES CHOSES DE L'AME.

Du reste, je n'ai pas la prétention de corriger ces littérateurs ou artistes *quand même*, qui, bien certainement, ne me liront pas.

A vous, mon cher François, je signale l'abîme où tant d'âmes ardentes se précipitent, afin que votre cœur élève une fois de plus vers le Ciel son hymne de reconnaissance pour le préservatif assuré que vous offrent contre un pareil danger votre foi solide et votre vive piété.

Les chrétiens ont, eux aussi, une théorie; et quiconque l'a pratiquée y a découvert une profondeur et une douceur toutes divines.

Nous voici encore ramenés à notre point de départ : la piété.

La théorie des chrétiens, c'est de chercher Dieu en toutes choses; c'est de considérer les diverses opérations de notre esprit comme autant de pas ac-

complis dans cette sainte recherche; c'est d'avoir sans cesse devant les yeux le titre si profond du beau livre de saint Bonaventure : *Itinerarium mentis in Deum* (1).

Je ne crains pas de dire que celui qui abordera les études littéraires ou artistiques avec ce sentiment n'aura rien ou presque rien à redouter du prestige devant lequel s'écroulent souvent des principes que l'on croyait assurés. Car il sera sans cesse en garde contre cette grande prévarication de l'orgueil, qui consiste à se considérer comme centre, tandis que l'on n'est que l'un des innombrables rayons qui doivent tous converger vers Dieu, le grand centre.

Le vrai chrétien, cherchant Dieu en tout, se demande de chaque chose quel progrès elle lui fait accomplir dans sa marche vers Dieu. Tout ce qui, dans les lettres ou les arts, bien loin de le pousser dans ce sens, l'inclinerait en un sens contraire, lui devient immédiatement odieux. C'est un chapitre sur lequel il est saintement intraitable. Il n'hésite point à mépriser les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, quand ces chefs-d'œuvre sont méprisables pour n'avoir point respecté Dieu, ni les lois morales dont il est l'auteur.

C'est Dieu que son œil poursuit à travers les productions de l'intelligence comme au milieu des beautés de la nature. Et parce qu'il le poursuit, il l'atteint; soit qu'il ait la vocation de produire lui-

(1) Itinéraire de l'esprit vers Dieu.

même des œuvres qui contribueront à faire aimer et glorifier le Créateur, soit qu'il aime à retrouver dans les œuvres d'autrui les sentiments dont il se nourrit, revêtus d'une force et d'un éclat propres à réjouir son cœur et à enflammer sa foi.

Même dans le domaine intellectuel, rien ne doit plaire davantage au chrétien, rien ne doit être recherché avec plus d'empressement par celui qui est vraiment pénétré de l'amour de Dieu, que les œuvres qui se sont inspirées de ce même amour.

Oh! si les vrais chrétiens étaient plus nombreux, si seulement ils usaient avec un peu plus d'énergie du droit de demander des livres chrétiens, de lire et de patronner ceux qui existent, il se trouverait des auteurs pour en écrire; et cette noble carrière des lettres chrétiennes ne serait plus le partage d'une si imperceptible minorité !

« Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, » disait saint Paul, « soit que vous fassiez toute autre chose, faites-le pour la gloire de Dieu, » ou, comme il ajoute ailleurs, « au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rendant par lui des actions de grâces à Dieu le Père. » De ces paroles est né le pieux usage, trop oublié aujourd'hui dans les plus chrétiennes familles, du *Bénédicité* et des *Grâces*.

Je voudrais que le littérateur et l'artiste, ou simplement l'amateur, lorsqu'ils vont nourrir leur esprit, ou peut-être préparer un aliment destiné à fortifier et à charmer de nombreuses générations, je voudrais

qu'eux aussi dissent leur *Bénédicité*. La forme à peine aurait besoin d'être changée : *Nos et ea quæ sumus sumpturi benedicat dextera Christi !*

« Que la main de Notre-Seigneur Jésus-Christ, du Verbe créateur, bénisse et dirige ce ciseau, ce crayon, cette plume que ma main va saisir ! et que l'inspiration, si elle m'arrive, descende toujours de vous, Seigneur. »

Qui osera soutenir que l'inspiration doive perdre à être ainsi plus pure et plus élevée ? — Je ne dis pas que ce sentiment chrétien à lui seul fera de grands écrivains et de grands artistes. Je dis que, lorsqu'il se rencontrera dans une riche nature, il ajoutera à la force, à la vérité, à la chasteté surtout de ses productions. Or, qui ne sait que ce qui nous perd, c'est l'absence de ces précieuses qualités : c'est le mignard, c'est le faux, c'est l'impur ?

Et les *Grâces* de celui qui vient de s'asseoir au banquet de l'intelligence, où est l'âme chrétienne qui n'en ait plus d'une fois ressenti comme le tressaillement ; qui ne se soit écriée :

« Soyez béni, mon Dieu ! vous qui avez inspiré à un de mes semblables de penser et d'écrire ces belles choses ! Soyez béni, vous par qui l'esprit humain fécondé a trouvé tant de moyens de multiplier ce chef-d'œuvre, au point qu'il jonche les quais et que la plus chétive monnaie suffit pour l'acquérir ! Soyez béni pour tout le bien que cette parole répétée d'âge en âge a fait à des milliers d'âmes, à celles qui y cherchaient la consolation de leurs peines, et

à d'autres qui, venant puiser à cette fontaine sacrée l'eau de la science humaine, ont été pris dans les piéges de la miséricorde divine, et s'en sont retournés chez eux les lèvres humectées et le cœur enivré de cette onde *qui jaillit jusqu'à la vie éternelle!* »

Que sommes-nous, vous et moi, mon cher François, dans la république chrétienne ? D'obscures individualités. Eh bien, — et je termine par cette réflexion, — nous pouvons, en ce moment où vous me lisez, prendre une résolution qui, fussions-nous nous deux seuls à l'observer, peut exercer autour de nous une très-heureuse influence. C'est de toujours aimer et chercher Dieu dans nos études et nos distractions intellectuelles, comme dans tout le reste de notre vie. Pourquoi une seule de nos facultés serait-elle mise à un autre service qu'à celui de notre Maître ? — Non-seulement alors les lettres et les arts ne risqueront pas de nous corrompre, mais ils nous mèneront à leur manière, et par des sentiers charmants, à l'Auteur et au Centre de tout bien. Cette douceur sera contagieuse ; d'autres voudront nous imiter. Qui sait si, par cette voie détournée, certaines âmes ardentes ne reviendront pas à Dieu ?

Qui sait si, à force de goûter Dieu dans les œuvres qui le glorifient, il ne se formera pas dans notre âme un trésor d'idées et de sentiments, chrétiens pour le fond, littéraires dans la forme ; idées et sentiments que nous répandrons d'abord dans les

causeries de l'intimité, chez nos chers pauvres, aux réunions pieuses d'ouvriers, d'apprentis, de soldats (auditeurs beaucoup plus sensibles que l'on ne croit, aux charmes de la forme); idées et sentiments qui, un beau jour, se trouveront avoir pris un corps sous notre plume, et porteront à une foule d'âmes que nous ne connaîtrons jamais comme un parfum mêlé de charité, de piété, de goût, mais où Dieu dominera et qui ne brûlera que pour Dieu ?

Quand nous ne serions pas appelés à cela, l'habitude de chercher Dieu dans les lettres nous fera découvrir et répandre autour de nous une foule de chefs-d'œuvre antiques ou contemporains, et que presque personne ne lit, parce que peu de personnes savent donner à leurs lectures une direction chrétienne. — Faire lire à des gens d'esprit et de cœur, qui, rentrés dans le saint bercail, ne savent quelle pâture intellectuelle se donner, leur faire lire le *P. Lacordaire, Çà et là, Balmès, Mgr Gerbet, Mgr Pie,* etc., etc., c'est une œuvre qui a son mérite ; et je sais par expérience qu'une foule de chrétiens, et surtout de chrétiennes intelligentes, demandent à cor et à cri des livres chrétiens et bien faits, comme s'il n'en existait pas.

Satisfaire à ces demandes, empêcher ces nouveaux convertis de nous quitter de nouveau, ne fût-ce qu'au point de vue de la littérature, voilà une propagande qui vaut bien la peine d'être entreprise.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME

DU TRAVAIL SUR SOI-MÊME.

Je suppose, mon cher François, que, fidèle aux conseils que je vous ai donnés jusqu'ici, ou plutôt à vos bonnes inspirations, vous avez évité l'oisiveté du cœur, par l'exercice actif de la charité et par le commerce d'amis chrétiens ; l'oisiveté de l'esprit, par des occupations et des distractions intellectuelles. — Patience ! Vous n'êtes pas encore au bout de vos peines.

Il y a quelque chose qui nous est plus intime encore que notre vie, que notre cœur, que notre esprit, quelque chose qui est comme le fond et comme la racine de tout cela ; quelque chose par conséquent qu'il serait désastreux de laisser dans l'abandon, qu'il importe surtout de cultiver et de diriger. C'est notre *volonté.*

En vain ferions-nous tout ce que nous avons dit jusqu'ici ; si nous n'apprenons à manier, pour notre propre perfectionnement, notre volonté, cet

instrument puissant, nous ne serons pas encore des chrétiens vraiment pieux. Travailler sa volonté, ou se travailler soi-même (expressions synonymes ; ce qui, soit dit en passant, atteste l'importance fondamentale de ce travail), c'est l'œuvre de toute notre vie, et en même temps le trait caractéristique du chrétien.

Toutes les autres manifestations de la piété que nous avons passées en revue ont leur importance aussi. Cependant mille circonstances peuvent se présenter qui en dispensent tel ou tel chrétien. Et de fait, le nombre est grand de ceux qui, tout en étant d'excellents et zélés enfants de l'Église, n'exercent aucune profession, ne prennent pas une part personnelle aux œuvres de charité, vivent et meurent étrangers aux charmes de l'amitié, ou bien aux travaux et aux délassements de l'intelligence. Mais je défie que l'on me montre un chrétien digne de ce nom qui ne se travaille pas perpétuellement soi-même, qui ne cherche pas, par des efforts incessants, à assouplir sa volonté, à la tourner vers le bien et à l'écarter du mal ; en un mot, qui ne prenne aucune part à cette lutte contre soi-même, qui est la milice dont parle surtout le saint homme Job : « *Militia est hominis vita super terram* » (1).

Nous en avons touché quelque chose en exami-

(1) « La vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel. »

nant la question : « Pourquoi les Chrétiens valent mieux que les autres hommes. » Le sujet est trop vaste et d'un intérêt trop capital pour que vous me reprochiez d'y revenir.

Comme tout ce qui s'agite dans le pur domaine de la conscience, le travail dont nous parlons offre à la fois de grandes difficultés morales et pas une impossibilité radicale.

Les obstacles qui naissent de la main de l'homme sont comme non avenus dans une lutte dont le cœur est à la fois le théâtre et le héros. Mais la faiblesse de ce pauvre cœur et la puissance du mal engagent sans cesse les humbles, c'est-à-dire les vrais forts, à chercher en Dieu le point d'appui et le complément de leur force.

Les conditions de ce travail, d'un ordre purement intérieur, sont différentes de celles que réclament nos occupations positives. Il n'y a point d'époques déterminées dans l'année, ni d'heure marquée dans le jour, pour se travailler soi-même, pour chercher à devenir meilleur, pour gagner du terrain contre les ennemis du salut, pour avancer dans cette lice où l'on recule si l'on demeure stationnaire. C'est le travail de toute notre vie ; c'est moins une occupation déterminée qu'un caractère que doivent revêtir toutes nos occupations. En effet, aucune presque de nos actions ne saurait demeurer indifférente ; si nous laissons à la routine le soin de nous les dicter, nous perdons d'abord le mérite qu'en y

attachant une intention pure nous eussions pu en retirer. Mais nous ne nous arrêtons pas là ; car à la suite de la routine, et, profitant de l'affaiblissement de notre volonté, se glissent dans notre âme les intentions mauvaises, l'orgueil, le mépris du prochain, le dégoût des choses de Dieu. Aux yeux du monde, nous sommes toujours les mêmes. Aux yeux de Celui qui sonde les cœurs, quel triste changement s'est opéré en nous !

Vraiment on dirait que certains chrétiens n lisent jamais l'Évangile ! Ce sublime conseil, qu est bien, dans une certaine mesure et à un certain point de vue, un précepte aussi, et comme le résumé de la vie chrétienne : *Estote perfecti, sicut et Pater vester, qui est in cœlis, perfectus est* (1) qu'en font-ils ? On cherche à éviter les fautes scandaleuses, à ne point pécher mortellement. Travaille-t-on à se perfectionner ? Ne se laisse-t-on pas au contraire toujours aller sans résistance à la colère, à la sensualité, à la médisance, à toutes les variétés de l'orgueil ? Ne mène-t-on pas une vie profondément inutile ? N'est-on pas aujourd'hui ce qu'on était hier, ce qu'on était il y a un an, il y a dix ans, avec une nuance de nonchalance de plus, et un degré d'attachement de moins pour une doctrine qui nous gêne sans nous rendre meilleurs, sans

(1) « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

nous faire goûter par conséquent cette joie qui est le fruit des victoires chèrement achetées ?

Que de motifs cependant devraient nous exciter à ce travail sur nous-mêmes ! Je ne parle pas de l'obéissance à la parole citée tout à l'heure, et de notre propre intérêt. Notre salut est à ce prix. Si nous ne savons pas fortifier notre volonté par un exercice quotidien, sa faiblesse deviendra telle, qu'elle ne saura pas plus se roidir contre les grandes infidélités que contre les petites. Et il est fort à craindre que celui qui a contracté la triste habitude de ces menues lâchetés ne sache point sortir de cette seconde nature, le jour où il s'agira d'une complète trahison. Sans presque s'en douter peut-être, il deviendra l'ennemi de Dieu, pour n'avoir pas assez tenu à se montrer toujours son fervent ami.

Mais je parle à un chrétien pieux. Tel est notre point de départ. Je veux donc vous signaler deux motifs dignes de vous et qui vous doivent engager à travailler sans relâche à ce perfectionnement de vous-même. *Il y va de la gloire de Dieu. Il y va du salut des âmes.*

Ces deux considérations méritent bien un chapitre à part.

LETTRE VINGT-HUITIÈME

QUE LE TRAVAIL DE CHAQUE CHRÉTIEN SUR LUI-MÊME IMPORTE A LA GLOIRE DE DIEU ET AU SALUT DE SES FRÈRES.

Nous vivons, mon cher François, au milieu d'un monde où sans doute la foi fait chaque jour des conquêtes, mais où la Religion, connue seulement *by the happy few* (1), est encore absolument étrangère au reste des hommes. L'indifférence du plus grand nombre est telle à l'endroit de cette divine Religion, que le plus grand nombre n'est même pas tenté de s'en enquérir, d'ouvrir seulement les yeux pour voir ce qu'elle est. Et cependant elle trône au milieu de nous; il semble que, pour être ébloui par sa majesté, il devrait nous suffire de n'en pas détourner volontairement les regards.

Les chrétiens passent auprès des gens du monde pour des hommes bizarres et qui ont le goût in-

1) « D'un petit nombre de privilégiés. »

croyable de s'occuper de cette curiosité appelée *religion*, comme d'autres s'adonnent à la conchyliologie ou colligent de vieilles gravures. C'est une originalité, une fantaisie, une spécialité, utile quelquefois pour se bien marier, à laquelle il peut, par conséquent, être permis de se livrer, mais dont il est de meilleur goût de se tenir éloigné.

Eh bien! ces hommes du monde, quel moyen auront-ils de rectifier l'idée si fausse qu'ils se font de la Religion, d'arriver à savoir qu'elle n'est pas cette curiosité vaine qu'ils supposent, mais au contraire le premier de nos devoirs, et le merveilleux talisman par lequel l'homme s'améliore chaque jour et finit par se transformer?

Ils ne lisent pas des livres chrétiens; ils n'entendent pas la parole de Dieu; ils n'ont jamais eu d'entretien avec un bon prêtre.

Je sais bien que Dieu, dont la miséricorde est inépuisable, peut leur ouvrir chacune de ces voies de salut, et placer dans le hasard d'une lecture, d'un prône de campagne ou d'une rencontre de diligence le point de départ de leur conversion. Mais ce sont là des moyens exceptionnels, des grâces passagères et qu'il faut saisir au vol. Je parle des moyens ordinaires, de cette prédication incessante qui doit rappeler vers Dieu ceux qui l'oublient, de cette manifestation de nos croyances à laquelle personne n'échappe, et qui empêche les ténèbres de se faire trop épaisses autour de ceux qui ont pourtant abandonné la lumière.

Or ce soin d'entretenir dans le silence et l'humilité le feu sacré de la foi, cette voix qui parle de Dieu et de la Religion au milieu de la distraction générale, mais qui, par sa seule persévérance, frappe et convertit quiconque, non content de l'entendre, veut bien l'écouter, c'est la mission de tout chrétien ; c'est sa vie au milieu du monde ; c'est la voix de ses vertus.

Oui, dans les siècles d'indifférence, les chrétiens doivent être non-seulement les disciples, mais les hérauts de Jésus-Christ. C'est à travers eux seulement, à travers leur conduite, que la Religion apparaîtra à ceux qui en sont éloignés. Dieu nous a donc confié non-seulement le soin de nos frères, que nos vertus peut-être vont convertir ; il nous a confié le soin de sa propre gloire : nous sommes ses apôtres, ses prédicateurs, ses missionnaires. Quel honneur ! mais aussi quelle responsabilité !

Nous l'avons dit ailleurs. Par une inconséquence que nous devrions bénir, puisqu'elle nous compromet plus avant dans la sainte cause, et nous engage à nous en montrer dignes, sous peine de la voir méconnue, — c'est toujours d'après les chrétiens que le monde jugera le Christianisme.

Et comment en serait-il autrement? Les doctrines sont une chose abstraite, qu'il faut étudier. Les hommes nous coudoient tout le jour; que nous le voulions ou non, nous voyons leurs actes ; nous en éprouvons le contre-coup. Et nous remontons bien

vite des actes aux sentiments qui les ont inspirés. Selon ce que sont les premiers, nous qualifions les seconds de bons ou de méchants.

Que la mission du chrétien, dans les époques comme la nôtre, est belle, mon cher ami! et combien nous sommes coupables et ennemis de nous-mêmes lorsque nous l'oublions! Ce beau nom de *martyr*, il est le nôtre aussi : car martyr veut dire témoin; et que faisons-nous autre chose, au milieu des malheureux qui ignorent l'Évangile, que de témoigner de la beauté de ses préceptes par la pureté de notre conduite, et de la divinité de la Religion par les vertus que nous cherchons à pratiquer, vertus impossibles aux seules forces humaines?

Et ces missionnaires qui, sur les plages lointaines, au milieu des sauvages les plus stupides et les plus cruels, ont fait connaître et aimer Jésus-Christ, ne sommes-nous pas appelés à les imiter dans les plus ingénieuses inventions de leur charité?

Avez-vous lu l'histoire des missions de l'Orégon et du Paraguay? Savez-vous comment de pauvres prêtres, dont personne presque ne sait plus les noms, et qui pourtant furent plus grands qu'Alexandre et César, savez-vous comment ils ramenèrent certaines tribus d'un abrutissement incroyable à une pureté de mœurs, à une innocente simplicité, qui feront éternellement la stupéfaction des écrivains et des lecteurs? Le voici : Se faisant le compagnon, l'esclave, le médecin, le consolateur

du sauvage, lui donnant le spectacle d'une résignation, d'un courage, d'une patience, d'une sérénité imperturbables, s'oubliant, se sacrifiant, se donnant toujours, et paraissant heureux toujours de cette vie qui n'offrait humainement pas la moindre douceur, le missionnaire amenait bientôt l'intelligence pesante du sauvage et son cœur étouffé sous les plus honteuses habitudes à reconnaître dans un pareil dévouement, dans une vertu aussi parfaite, quelque chose de divin ; et, remontant du serviteur au Maître, le pauvre sauvage, vaincu par la force de la charité, demandait à connaître Celui dont les disciples étaient si admirables.

Voilà, mon cher ami, notre apostolat. Voulons-nous répandre autour de nous la connaissance et l'amour de Dieu, ce n'est pas sur autrui qu'il faut travailler d'abord, mais sur nous-mêmes. Quand nous serions muets (comme ces héroïques Jésuites qui, s'engageant au milieu d'une peuplade sauvage avec la sainte témérité de la foi, ignoraient les premiers éléments de cette langue barbare et ne s'exprimaient que par gestes), nos vertus parleront pour Celui que nous voulons faire connaître.

Nous nous désolons quelquefois des résistances qu'opposent à toutes nos tentatives des âmes qui nous sont chères et que nous voudrions tant voir revenir à Dieu. Eh ! mon cher ami, changeons de tactique ; tournons sur nous-mêmes tous nos efforts, corrigeons nos défauts ; corrigeons nos qualités elles-mêmes : adoucissons l'amertume de notre zèle ;

gardons-nous des saintes colères, et craignons de donner à la piété cet aspect farouche que les saints ne connurent jamais. Devenons des saints en un mot, et ceux qui nous entourent ne tarderont pas à devenir chrétiens. Tel qui aurait résisté des années à nos exhortations rendra, en quelques mois, les armes à nos bons exemples.

Vous n'êtes pas sans connaître, je ne dis pas un bon prêtre (le nombre en est immense), mais un de ces prêtres excellents dont la charité, l'abnégation, la tendresse de cœur n'ont point de bornes, et en qui le zèle et la douceur, la fermeté et la bonté s'allient dans cette mesure qui fait les saints. Que de fois n'avez-vous pas entendu dire : « Ah ! si tous les prêtres ressemblaient à M. l'abbé un tel ! » Et lorsqu'un jeune homme, saisi par des doutes violents, ou bien au contraire éclairé par la mort qui le vient surprendre, lorsqu'un vieillard, secouant enfin les chaînes du respect humain, veulent se convertir, c'est à ce prêtre qu'ils s'adressent. Et, s'ils ne le connaissaient pas, s'ils n'étaient point attirés par l'appât de ses vertus, peut-être ne feraient-ils pas cet effort qui coûte tant à la nature. *Monsieur, je viens à vous*, disent-ils, *parce qu'on dit que vous êtes si bon !*

Il en est de même, toutes proportions gardées, pour nous autres laïques. Rien n'attire à Dieu comme l'amour de Dieu ; et cet amour poussé à sa plus haute puissance, c'est la sainteté.

O mon Dieu ! donnez-nous des saints ! c'est bien le cri d'une âme vraiment chrétienne. « O mon Dieu ! donnez-nous des saints, car ils vous donneront des chrétiens ! »

Un saint ne se fait pas en un jour. Aussi avons-nous commencé par dire que le chrétien doit se travailler lui-même constamment, afin de se perfectionner toujours. On ferait tout un livre à propos de ce travail du chrétien sur lui-même; et ce livre étonnerait bien des chrétiens, en leur montrant le caractère fondamental de la Religion qu'ils croient pratiquer, dans un régime moral auquel ils n'ont jamais songé à s'astreindre.

Un beau chapitre aussi de ce livre roulerait sur les *petites vertus* (1). Ce sont elles qui constituent la gymnastique quotidienne du chrétien. En effet, tandis que l'on peut seulement *se préparer* chaque jour aux grandes vertus, on peut, chaque jour et à chaque heure, *s'exercer* aux petites ; et c'est précisément cet apprentissage, commencé de bonne heure et poursuivi avec persévérance, qui nous donne, si Dieu le demande de nous, la force des actions héroïques et des grands sacrifices.

Mais le nombre est petit en définitive de ceux à qui Dieu accorde la gloire de mourir pour lui. Tous, au contraire, peuvent vivre pour lui. Comment

(1) Il existe sous ce titre : *Petit traité des petites vertus*, un opuscule excellent du P. Roberti, Jésuite, mais destiné plus particulièrement aux religieuses.

se fait-il que ce dévouement plus obscur et plus prolongé ait pour le commun des chrétiens si peu d'attraits? C'est que nous mettons notre malheureux amour-propre jusque dans nos bonnes actions, et que, séduits par la gloire du martyre, nous sommes rebutés au contraire par cette discipline fatigante qui nous fait veiller à chacune de nos actions, et résister sans pitié à chacun de ces premiers mouvements que nous inspirent la colère, la médisance, la sensualité, l'avarice, ces hôtes habituels et exigeants de notre cœur.

Prenons donc le contre-pied des inspirations de notre orgueil et de notre paresse, et vouons un attachement tout particulier à ces vertus modestes qui doivent nous procurer plus de peine et moins d'honneur. Soyons assurés qu'outre la récompense promise à ceux qui se seront abaissés, c'est dans ces humbles vertus que réside la plus grande puissance de conversion. Le monde les ignore absolument; elles ne procurent à qui s'y adonne aucun avantage immédiatement appréciable ; toutes simples qu'elles sont, chacun les reconnaît si difficiles, pour ne pas dire si impossibles, que le doigt de Dieu y apparaît visiblement.

Rien n'est malaisé comme d'arriver à ne jamais se mettre en colère, à ne se point même impatienter, à voir d'un œil serein un objet auquel nous tenions, brisé par notre propre maladresse ou par celle d'autrui, à répondre à des grossièretés par du calme, à souffrir avec résignation, et sans l'ombre d'un mur-

mure, des pertes d'argent, des blessures d'amour-propre, les douleurs de la maladie, ou simplement le temps d'arrêt qu'à notre grand préjudice elle vient apporter à des affaires importantes. Cela est si malaisé que les gens du monde ne l'entreprennent même pas. Chrétiens, n'oublions donc pas que si, dans ces mille circonstances de la vie, nous ne sommes pas autres que les indifférents ou les impies, c'est en vain que nous avons reçu l'Évangile.

Voici un fait bien vulgaire et qui passe inaperçu de ceux que frappe seulement le côté matériel des choses : un domestique a endommagé un objet précieux ; une commission a été mal faite ; un plat de votre dîner n'est point réussi. Ce n'est rien en apparence. Eh bien, de la manière dont vous recevrez ce coup va peut-être dépendre la conversion de cet ami, que vous avez tant de fois conjuré de revenir à ses devoirs.

Peut-être votre douceur, votre indulgence sans faiblesse, et ce fond de sérénité qui montre qu'après tout vous n'accordez aux choses de la terre que la mince estime qu'elles méritent, peut-être tout cela provoquera-t-il chez cet ami une série de réflexions qui doit aboutir au confessionnal. Si, au contraire, il y a dans votre geste et dans vos paroles de la colère, de l'orgueil, une apparence de mépris pour vos serviteurs, un sentiment d'attache exagérée à vos possessions, votre ami s'interrogera. Ses bons instincts lui eussent peut-être dicté une conduite meilleure que la vôtre, parce que vous n'avez pas

voulu vous modeler sur l'exemple du divin Maître. Et voilà un homme pour longtemps rejeté loin de Dieu, et convaincu qu'une honnête nature comme la sienne vaut bien les excellents principes que les chrétiens professent sans les pratiquer !

—

LETTRE VINGT-NEUVIÈME

DES PRATIQUES OU EXERCICES DE PIÉTÉ. — LA PRIÈRE.

Nous voici, mon cher François, assez avancés dans la carrière que nous nous étions proposé de fournir, pour qu'il ne soit pas inutile de jeter un regard en arrière et de mesurer l'espace parcouru.

Comme Platon construisant son idéale république, nous avons assisté au merveilleux et complet développement de l'activité humaine chez cet adolescent, que nous avons supposé jaloux de faire produire à sa piété toutes les conséquences renfermées dans ce divin principe.

Maintenant que l'éclat de ces conséquences nous est une preuve vivante de l'incomparable richesse du principe, nous pouvons, nous devons, faire ce par quoi nous n'avons pas pu commencer.

Nous avons dû poser comme point de départ ce qui fait le fond et la vie de la piété, cet ardent amour de Dieu en qui s'absorbent ou auquel se subordonnent toutes choses. C'est de là que nous avons vu

découler ces fortes vertus qui font les citoyens utiles, cette tendresse de cœur qui déborde en œuvres de charité et se montre dans l'amitié chrétienne si charmante et si précieuse, même l'amour des lettres et la culture d'une intelligence qui ne se cultive qu'en vue de Dieu, surtout ce genre de travail, connu des chrétiens seuls, et par lequel, en se domptant eux-mêmes, en s'améliorant chaque jour, ils cherchent à faire aimer davantage la religion qui les inspire, à lui gagner des cœurs par la sainte contagion de leurs vertus.

Voilà ce que nous avons vu. Mais, maintenant que nous nous replions sur ce sentiment inspirateur, que nous bénissons ses féconds résultats, une pensée nous arrête.

Ce sentiment lui-même, croyez-vous qu'il n'ait pas besoin d'être alimenté ? Plus il est élevé au-dessus des mobiles humains, plus il convient qu'il se retrempe souvent dans une atmosphère presque divine ; plus il est indispensable que, par un exercice qui lui soit approprié, il conserve et accroisse ses forces, et se maintienne capable de produire ces beaux résultats que nous venons d'admirer.

Nous n'avons vu jusqu'ici que les effets. Il faut remonter à la cause, ou du moins à la cause de la cause. Car, à moins qu'il ne s'agisse de la cause première, toute cause est elle-même un effet.

La piété, cause de ce beau développement auquel nous avons assisté, est l'effet d'abord de la grâce

divine. Mais la grâce elle-même emploie des moyens pour agir sur nous. Ces moyens, cause immédiate du maintien de la piété, sont le régime, l'hygiène de notre âme dans ses rapports directs avec Dieu. Ce sont les exercices de la piété. Comme un corps, même le plus sain et le plus robuste, s'il demeure dans l'inaction, finit par perdre et sa force et sa santé, de même l'âme en qui l'amour de Dieu est le mieux établi et se révèle par les fruits les plus riches s'alanguira bientôt si cet amour ne s'exerce.

Ces considérations, que l'on pourrait étendre et varier à l'infini, suffisent à nous montrer l'importance de ce qu'on appelle les exercices ou les pratiques de piété.

Vous ne m'accuserez donc pas, mon cher François, d'empiéter sur le domaine de votre confesseur, ou d'abandonner les grands aspects de la Religion pour son petit côté, si je m'arrête un instant sur cette question vitale des pratiques, des exercices ou des aliments de la piété.

D'abord, je voudrais vous voir bien comprendre qu'il n'y a rien de petit dans la religion. Tout y est grand, parce que tout y repose sur une autorité divine et que tout y mène à Dieu.

Si vous étiez quelquefois tenté de rire du chapelet, du scapulaire, du Chemin de la Croix, de la dévotion au Sacré-Cœur (vous voyez que je choisis à dessein des pratiques qui n'ont rien d'obligatoire et qui sembleraient, à première vue constituer ce petit

côté de la Religion), si vous étiez tenté de rire de tout cela, ou seulement d'en faire peu de cas, et de l'abandonner aux railleries des indifférents, pensez, mon cher ami, que toutes ces dévotions furent établies, ou, ce qui revient au même, accueillies par l'indéfectible autorité du Vicaire de Jésus-Christ; que les plus grands Saints les ont pratiquées; pensez qu'elles se rattachent à tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus consolant dans l'édifice de notre foi : au dogme de la communion des saints, à la puissance de Marie, à la mort du Sauveur, à son inextinguible amour pour nous.

Mais je dis ceci en passant; et tout en vous engageant à ne mésestimer aucune de ces grâces que l'Église vous offre en si grande abondance, et que trop souvent nous négligeons, lorsqu'il nous suffirait d'étendre la main pour les cueillir, — je ne veux vous entretenir que des principales pratiques de la piété catholique, de ce qui en est l'aliment fondamental, de ce qui, selon les circonstances, entraîne, suppose ou supplée tout le reste.

La désignation que je fais a nécessairement quelque chose d'arbitraire.

Je crois cependant pouvoir dire qu'une piété qui s'abrite dans la prière, les sacrements, le zèle pour la gloire de Dieu, l'humilité, est aussi en sûreté que puisse l'être une perfection humaine; tandis qu'il y a toujours à craindre quelque chose pour la solidité des principes auxquels manque quelqu'une de ces saintes pratiques.

Il en est de la piété, c'est-à-dire de l'amour de Dieu, comme des autres amours. — Plus sont multipliées et intimes nos relations avec celui que nous aimons, plus nous avons occasion de nous sacrifier pour lui, plus nous sommes pénétrés de sa grandeur et de notre petitesse à côté de lui, et plus notre amour est vivace et fécond.

La prière et les sacrements, voilà les divines relations de l'âme pieuse avec son Créateur.

Le zèle de la gloire de Dieu, voilà le travail qui, ayant pour objet direct l'objet suprême de notre amour, enflamme encore cet amour par les sacrifices quotidiens que nous lui faisons.

Enfin l'humilité, cet élément indispensable dans une affection où le fini de l'homme se trouve en contact avec l'infini de Dieu, l'humilité, nous remettant sans cesse sous les yeux la pensée de notre néant, rend plus vif encore le sentiment que nous avons de la bonté et de la miséricorde divines.

La prière d'abord. Un fait incontestable, c'est que nous ne prions pas assez. Comment cela se fait-il? Et quel autre motif en donner que cette extrême mobilité de nos esprits, qui nous emporte comme malgré nous, et nous fait négliger tant de principes de force et d'occasions de mérite auxquels il eût suffi de penser pour en profiter?

Je sais qu'il y a des âmes saintes qui se sont fait de la prière comme un air qu'elles respirent; pour qui pas une action, si petite qu'elle soit, ne s'échappe

de leur activité sans qu'une rapide élévation vers l'auteur de tout bien n'en ait assuré le mérite, sinon le succès ; qui, jalouses de ne perdre aucune des grâces que la souffrance ou le sacrifice leur apporte, offrent à Dieu, avec une résignation pleine de joie, les moindres contrariétés comme les plus grands chagrins.

Mais je sais aussi que d'autres âmes, qui croient pourtant à l'efficacité de la prière, se surprennent trop souvent à la fin d'une journée sans avoir, depuis le matin, savouré cette divine nourriture de la prière, ayant laissé tous leurs sentiments et leurs actes naître et disparaître sans qu'aucun ait été placé sous la protection de Dieu. Je sais que trop souvent, quand une difficulté nous arrête dans notre travail, et a résisté à tous nos efforts, nous ne pensons pas à invoquer le Père des lumières et à lui demander, au nom de notre foi, de communiquer à ces efforts l'efficacité qui leur manque. Je sais que, même pour ceux qui, au début de leur journée, en ont, d'un cœur fervent, consacré à Dieu *les pensées*, *les paroles*, *les actions et les peines*, c'est un malheur de demeurer si longtemps loin du commerce de Dieu.

Le matin, au moment où il partait pour son travail, ce tendre fils a embrassé sa mère bien-aimée. Cela l'empêchera-t-il de trouver les heures bien lentes jusqu'à ce que le soir les ramène dans les bras l'un de l'autre ? Pourquoi nous aussi, quand rien ne nous en empêche, ne pas continuer, ou du

moins reprendre souvent, pendant le jour, le doux commerce que notre Dieu nous permet d'entretenir avec lui ?

Je considère ce point comme étant d'une extrême importance. L'homme qui ne prie pas vit seul. L'homme qui prie vit dans une société permanente avec Dieu. Lorsque quelque tentation, quelque difficulté, quelque épreuve se présentent, il faut que le premier, pour résister, pour se décider, pour se résigner, sorte de sa solitude, et qu'il invoque Dieu. Y pensera-t-il ? Le fera-t-il avec assez de ferveur ?

L'homme qui prie, au contraire, chemine, pour ainsi dire, dans une sainte familiarité avec Dieu. Dès qu'un obstacle apparaît dans sa route, il n'a qu'à continuer sa prière, qu'à se tourner plus amoureusement et avec plus d'instance vers son divin compagnon. L'homme qui sait prier toujours n'est jamais pris au dépourvu. Invoquer Dieu lui est si habituel et si naturel, qu'un besoin plus impérieux ne fait que rendre sa prière plus tendre et plus confiante. *Si Deus pro nobis, quis contra nos* (1) ? L'homme qui prie est toujours avec Dieu. Comment Dieu ne serait-il pas toujours pour lui ? En pareille compagnie, comment serait-il vaincu ?

J'ajoute que cette pratique est de toutes la plus facile. Elle ne nous prend pas une parcelle de

(1) « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? »

notre temps, du moins une parcelle appréciable ; elle est parfaitement compatible avec la vie la plus occupée. Les affaires les plus absorbantes empêchent-elles notre cœur de battre, et l'image de ceux que nous aimons de se présenter souvent à notre pensée ? Aimons Dieu vraiment, et nous n'aurons nulle peine à le prier, au milieu de nos travaux, avec cet élan du cœur qui lui plaît tant, à en faire la société habituelle en même temps que le centre vénéré de nos pensées.

Que de moments d'ailleurs perdus en rêveries, en impatiences, en pensées mauvaises, pour le moins en un stérile repos de notre esprit, que nous pourrions consacrer à la prière ! N'avons-nous pas des besoins de tout genre à exposer à Dieu ! N'y a-t-il pas autour de nous des âmes que nous voudrions ramener, et pour lesquelles, dans ces moments perdus, nous pourrions plaider auprès de la miséricorde divine ? Croyez-vous qu'un chapelet récité pour honorer Marie, ou quelque *De profundis* pour les âmes délaissées du purgatoire, ne nous seraient pas, dans cette voiture publique ou ce salon d'attente, une occupation plus fructueuse et plus digne que cet ennui qui nous énerve ou cette impatience qui nous aigrit ?

LETTRE TRENTIÈME

LA CONFESSION. — LA COMMUNION.

Après la prière, le catéchisme nous indique les Sacrements comme moyens d'acquérir ou d'entretenir la grâce. C'est ce que j'ai appelé les aliments de la piété.

Tout a été dit sur la confession. C'est le pivot de la vie morale chez les chrétiens ; c'est un système complet d'hygiène et de médecine, où se trouvent des remèdes et des préservatifs pour tous les maux de l'âme. Aussi, tant qu'on refuse de s'en approcher, on est hors du Christianisme. On est vraiment et complétement chrétien du jour où l'on s'est confessé.

Je ne ferai, sur un sujet qui semble épuisé, qu'une seule observation, applicable aux chrétiens pratiquants.

Oubliant combien l'hygiène l'emporte sur la médecine, combien il est plus sage d'entretenir par

l'exercice, par une bonne alimentation, par un travail réglé, un tempérament sain, que de vivre au hasard et d'aller chercher le médecin quand la maladie est arrivée, plusieurs, judaïques observateurs de la loi, s'approchent du tribunal de la pénitence une fois chaque année, se font guérir des plaies qu'une année d'incurie a dû engendrer dans leur âme, et se contentent d'un rétablissement passager que va bientôt suivre une rechute. Ne voir dans son confesseur qu'une *machine à absolution* (passez-moi le mot), c'est bien, pour le coup, envisager la Religion par un côté faux, étroit et incomplet. Notre confesseur doit diriger la santé de notre âme, comme un bon médecin dirige celle de notre corps. Pour cela, il faut qu'il nous connaisse, qu'il nous voie souvent, que peu de temps après la grande ablution pascale nous nous montrions à lui, afin que nos faiblesses renaissantes soient signalées à temps par sa charité à notre vigilance.

Se confesser souvent (par exemple tous les mois,) est une condition nécessaire pour que notre confesseur soit tenu bien au courant de l'état de notre âme. C'est ainsi seulement qu'il pourra nous aider à la maintenir en santé, ou à la relever tout de suite de ses chutes.

Du moment que l'on croit à l'efficacité du sacrement de pénitence, c'est évidemment vouloir sa propre ruine que de n'en point user souvent.

A votre âge surtout, et au milieu des embûches

de toute sorte qui attendent vos premiers pas dans la vie, je ne vois pas un seul inconvénient à une très-fréquente confession. J'y vois d'immenses avantages. Que de chutes évitées si l'on avait eu le courage, dans telle circonstance, de suivre la grâce qui nous poussait vers le confessionnal ! Combien de fois deux mots seulement de cette voix qui est à la fois celle d'un père et celle d'un ami, n'ont-ils pas ramené la paix dans des âmes bouleversées !

Cet événement qui nous menace, nous le regardions avec des yeux humains ; et nous étions attristés. Dieu nous a parlé par notre père spirituel ; et d'un *Sursum corda* dit avec tendresse et autorité, il nous a fait changer soudain notre point de vue. Nous étions troublés : nous sommes résignés et joyeux. O douceurs du confessionnal ! celui-là vous ignorera toujours qui ne s'approche du tribunal sacré que comme contraint et forcé, que le plus rarement qu'il peut ! La crainte ne sait point procurer les joies de l'amour.

Nous le dirons à plus forte raison de l'Eucharistie, qui est par excellence le sacrement de l'amour.

Je ne me permettrai pas de vous proposer, à ce sujet, une règle précise. Je sais que mille circonstances peuvent engager les âmes les plus ferventes à ne point s'approcher de cette source de toute force et de toute douceur aussi fréquemment que leur cœur les y porterait. L'obéissance, la charité, la crainte, lorsqu'on est soumis à une loi commune,

de se trop singulariser, des ménagements pour d'autres âmes qu'une communion trop fréquente pourrait scandaliser ou éloigner, tels sont quelques-uns des motifs fort respectables qui retiennent plusieurs dans des bornes que l'on serait tenté de juger bien étroites.

J'accorde tout cela ; mais je demande aussi qu'on ne se fasse point illusion, et que l'on n'aille pas s'éloigner de ce soutien si nécessaire, par des craintes imaginaires ou des concessions excessives. Et comme j'écris surtout pour des jeunes gens appartenant à des familles chrétiennes, vivant, quelques-uns seuls, dans de grandes villes où ils ne dépendent que d'eux-mêmes, je les conjure d'être fidèles à la voix de leur cœur et à celle de leur directeur, et de ne pas se refuser sans motif ce que Zacharie appelait de ce nom prophétique : *Vinum germinans virgines* (1).

Remarquez (et il importe de ne pas déplacer la question) qu'il ne s'agit point de femmes du monde, menant une vie très-dissipée, pour ne rien dire de plus, et dont le prochain pourrait, avec quelque apparence de bon droit, se scandaliser, si, le matin, nourries du pain des forts, on les voyait le soir se livrer avec un abandon coupable aux plus profanes amusements. Il s'agit d'honnêtes jeunes gens, élevés chrétiennement, achevant leurs études et commençant leur vie, et persuadés qu'ils traversent

(1) « Le vin qui fait germer les vierges. »

une époque très-périlleuse, où Dieu seul est assez fort pour les soutenir ou les relever.

Qu'ils cherchent donc Dieu là où il est pour nous, c'est-à-dire dans l'Eucharistie !

Sans doute, un homme de soixante ans, retiré des affaires, et vivant dans la paix de la famille et les distractions innocentes de l'étude, cet homme, s'il revient à Dieu, et que, par des motifs peut-être très-plausibles, il n'approche de la Sainte-Table que pour le devoir pascal, cet homme-là se privera de beaucoup de grâces. Mais, dans la carrière facile qu'il lui reste à parcourir, s'il est d'ailleurs fidèle aux autres préceptes de la Religion, cette communion unique peut, à toute force, lui suffire.

Il n'en est pas ainsi de vous, mon cher ami. Il vous faut marcher ; il vous faut combattre ; et la nourriture qui suffisait à ce vieillard, elle sera certainement insuffisante pour vous soutenir dans cette route laborieuse, dans ce combat sans cesse renaissant.

Tant d'objets indignes sollicitent votre amour, que vous ne sauriez trop souvent appeler dans votre cœur ce Dieu si aimable, et dont la présence fait si vite pâlir tout ce qui n'est pas lui. Vous avez surtout un grand combat à combattre contre vous-même. Buvez donc souvent, pour vous fortifier par avance, à cette coupe généreuse. Buvez-y, afin de ne point succomber. Buvez-y lorsque vous venez de tomber. Il me paraît absolument impossi-

ble que la seule communion pascale domine les bouillonnements d'un cœur de vingt ans.

Je ne donne pas trois ans, disait un prédicateur, *au jeune homme qui ne fait que ses Pâques pour cesser de les faire.*

Vous ne me parlerez pas, j'espère, de ces dévotes qui communient presque tous les jours, et qui pourtant sont *cousues de défauts.* — Car je vous renverrais aux *Réponses* de Mgr de Ségur (1). — J'ajouterais que j'en connais de ces dévotes, qui ont sans

(1) *Je connais des dévots qui ne sont pas meilleurs que les autres hommes. Un tel qui se confesse n'est pas meilleur pour cela.*

Rép. — Cela prouve : 1° ou bien que cet *un tel* se confesse fort mal et n'est pas sérieusement chrétien ;

« 2° Ou bien que sa nature est singulièrement rebelle, puisqu'une influence aussi puissante ne le rend pas meilleur que le commun des hommes ;

« 3° Ou bien (et c'est le plus probable) que vous vous trompez et que *vous êtes injuste pour lui.*

« Les chrétiens, remarquez-le bien, ne cessent pas d'être hommes parce qu'ils sont chrétiens. Ils conservent la faiblesse, l'inconséquence de notre pauvre nature humaine, que le péché a si fort corrompue ; leur conduite, dès lors, n'est pas toujours en accord avec leurs principes, avec leurs désirs, avec leurs résolutions.

« Mais si la Religion ne corrige pas *tous* les défauts du caractère, si elle ne détruit pas *entièrement* et *de suite* toutes les imperfections, du moins elle les diminue. Elle les détruit peu à peu. Elle ordonne sans cesse de les combattre ; elle offre des moyens très-simples et très puissants pour devenir non-seulement bon, mais parfait autant que l'humanité le comporte. Voyez les Saints ; voyez saint François de Sales, saint François-Xavier, saint Vincent de Paul ; c'étaient de *vrais chrétiens,* rien de plus !

« Aussi les âmes droites et courageuses qui usent de ces moyens se corrigent-elles promptement, et finissent-elles par devenir meilleures, puis bonnes, puis excellentes.

« Ce qui est certain, c'est que la plupart de ceux qui crient contre les dévots sont les trois quarts du temps dix fois plus mauvais qu'eux ; ils voient la paille dans l'œil de leur voisin, et ils n'aperçoivent pas la poutre qui est dans le leur.

doute des défauts (qui n'en a ?) qui paraîtraient fort ridicules à des lettrés ou à des gens du monde, mais en qui reluisent des vertus de résignation, de charité, de zèle, sur lesquelles se repose avec complaisance le regard de Dieu ; et j'expliquerais comment ces qualités et ces sentiments, qui grandissent ainsi d'humbles femmes, même au point de vue intellectuel, si fort au-dessus de leur éducation et de leur position, sont le reflet de la divine Eucharistie, le cachet des âmes en qui le Sauveur a coutume de résider.

« *La Religion ne peut que rendre meilleur.* Celui qui a des défauts, tout en étant chrétien, aurait ces mêmes défauts, et plus forts encore, s'il ne l'était pas.

« Et de plus il aurait le très-grand et très-capital défaut que vous avez, vous qui le blâmez d'être religieux : de ne pas rendre à Dieu le culte d'adoration, de prière et d'obéissance qu'il exige de tous les hommes. »

(Mgr de Ségur : *Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la Religion.*)

Vous ne m'en voudrez pas, mon cher François, de n'avoir pas su résister au plaisir de citer en entier l'une de ces *Réponses* qui ont déjà opéré tant de conversions, et qui, quoique composées à l'intention particulière des classes laborieuses, ne peuvent que faire un bien infini aux intelligences les plus élevées. Où est l'homme, en effet, si absorbé qu'il soit par les affaires, l'étude ou les plaisirs, qui ne puisse, dans ses moments perdus (il en est dans les vies les plus occupées) parcourir un in-32 de 200 pages? Presque toujours, ces 200 pages suffiront, soit pour ramener à Dieu le lecteur de bonne volonté, soit pour le convaincre de la nécessité qu'il y a de travailler à se convertir. Une fois convaincu de cette nécessité, il saura bien trouver le temps qui lui manquait naguère, et demander à la lecture d'ouvrages plus développés, à la conversation de quelque saint prêtre, *ce retour à Dieu* que les *Réponses* auront certainement préparé.

Dieu, d'ailleurs, a des grâces et des bénédictions de choix pour les cœurs simples ; et soyez assuré qu'il facilitera la conversion de l'homme du monde assez humble pour chercher la vérité à la source où puisent, côte à côte avec lui, le pauvre et l'ouvrier.

Enfin je dirais qu'il ne s'agit pas ici des autres, mais de vous et de vos pareils ; et je vous engagerais à regarder autour de vous, et peut-être au dedans de vous.

Je mets en fait qu'il n'y a pas un jeune chrétien qui ne devienne meilleur à mesure qu'il approche plus fréquemment de l'autel, et que la décadence dans la piété a toujours pour signal l'affadissement de l'âme à l'égard de l'aliment eucharistique. Et comment en serait-il autrement ? Pour y recevoir habituellement un hôte comme Notre-Seigneur, ne faut-il pas sans cesse nettoyer l'intérieur de sa maison ? Et quand il vient souvent dans notre cœur, comment ce foyer d'amour n'y laisserait-il pas la foi plus robuste et la charité plus ardente ? Comment ne nous rendrait-il pas de plus en plus semblables à lui ?

Avons-nous besoin de redire que c'est au sortir de la communion que les martyrs couraient au bûcher, et que ces martyrs de nos jours, les missionnaires, les sœurs de Charité, les frères Saint-Jean de Dieu, ne puisent pas ailleurs qu'au sacrement de l'autel ce dévouement héroïque qui doit faire éternellement l'admiration et l'envie de nos frères séparés.

Pourquoi n'en serait-il pas de même du jeune chrétien, qui a, lui aussi, un témoignage à rendre à Jésus-Christ, et à qui, pour combattre ses combats, il faut une force, inférieure sans doute, mais d'une nature semblable à celle qui animait les Laurent et les Étienne ?

LETTRE TRENTE ET UNIÈME

LE ZÈLE POUR LA GLOIRE DE DIEU.

Disons quelques mots du *zèle*.

En se rappelant ce que nous avons dit ailleurs du bien que nous pouvons faire aux âmes par notre propre perfectionnement, et en nous voyant donner ici à ce même perfectionnement, comme l'un de ses aliments les plus précieux, le zèle pour la gloire de Dieu (ou pour le salut des âmes, ce qui est la même chose), on serait peut-être tenté de nous reprocher un cercle vicieux.

Il y a là, au contraire, l'un des mystères les plus féconds et les plus consolants du monde moral : l'heureuse réaction du bien sur lui-même. Oui, c'est en étant digne de votre foi que vous ferez à Dieu des conquêtes : mais c'est aussi en étant de plus en plus enflammé de cette sainte ardeur, en travaillant, par vos prières et vos efforts, à multiplier le nombre de ceux qui bénissent votre Dieu, c'est ainsi

que vous sentirez se consolider davantage l'édifice de votre piété.

Remarquez, en effet, le caractère particulier du zèle, et comprenez pourquoi je le note après la prière et les sacrements.

Tant que nous demeurons dans les langes plus ou moins développés de l'enfance, l'amour, le respect, l'obéissance, suffisent à nos devoirs envers nos parents. Mais, dès que nous pouvons davantage, nous devons davantage aussi ; et, dans les classes ouvrières, qui constituent l'immense majorité du genre humain, le fils adolescent doit *travailler* pour ses parents. C'est alors seulement que l'on juge ce qu'il y avait de vérité dans les tendres paroles et les caresses du jeune âge.

Il en est ainsi de nous envers Dieu. Dans la prière, dans les sacrements, nous lui rendons nos hommages, nous lui témoignons notre amour. Mais ce n'est pas assez. C'est par le zèle que nous travaillons pour lui. Non que nous fassions rien par nous-mêmes et en dehors de sa grâce. Mais, dans les œuvres de zèle, nous avons Dieu lui-même en vue, l'extension de son règne, la multiplication indéfinie de ses adorateurs. C'est par là que nos sentiments deviennent actions ; c'est par là que nous nous mettons plus particulièrement au service de notre Maître.

Celui qui demeurerait tout à fait étranger aux œuvres de zèle, outre qu'il me donnerait une pauvre idée de sa piété, si peu jalouse de gagner des

âmes à Dieu, me paraîtrait menacé dans la durée même de ses sentiments pieux, tels qu'ils sont aujourd'hui. Rien ne subsiste en effet que par l'exercice; et les œuvres de zèle sont, à proprement parler, l'exercice, la mise en campagne de ces sentiments qui naissent et grandissent dans les effusions de la prière et les ardeurs de la communion. Si cet exercice manque ; si nous négligeons de coopérer, selon l'humble mesure de nos forces, à l'accomplissement de notre prière quotidienne : « Que votre nom soit sanctifié; que votre règne arrive » ; si l'Eucharistie n'a pour nous que de stériles douceurs, et que nous ne ressentions pas comme un impérieux besoin de travailler à agrandir le champ du père de famille, — cette inaction ingrate ne manquera pas d'influer de la manière la plus fâcheuse sur nos prières et nos communions, et de les rendre en même temps plus rares et moins ferventes. Toujours l'intérêt diminue pour des sentiments et des dévotions qui ne se traduisent par aucune série d'actes. C'est Dieu seul d'ailleurs qui peut maintenir notre piété, dont il est la source. Mériterons-nous cette grâce si nous ne faisons rien pour lui?

Nous tirerons de ces réflexions plusieurs conséquences.

La première, c'est qu'il importe de restituer aux sentiments et aux œuvres de zèle la place suréminente qu'elles méritent d'occuper dans notre estime. Il est très-fréquent, même parmi les chrétiens, de voir les

cœurs et les bourses s'ouvrir sympathiquement, s'il s'agit de donner pour les pauvres, et se fermer avec une sorte d'indignation, si l'on demande pour les missions, pour les petits séminaires, pour l'Église, c'est-à-dire en définitive pour Dieu.

Sans vouloir nous faire pires que nous ne sommes, il faut reconnaître que cela dénote une grande décadence de notre foi.

Évidemment les œuvres de charité méritent toutes nos sympathies. Mais méconnaître l'importance supérieure des œuvres de zèle, c'est oublier que l'homme doit régler ses actions et ses jugements sur l'exemple divin. Dieu a tout fait pour sa gloire. Rien donc ne nous rapproche davantage de ce modèle suprême que ce qui a directement pour objet la gloire de Dieu.

D'ailleurs, on peut dire que, même à l'égard des hommes nos frères, le zèle est la meilleure partie de la charité. Avec du pain, vous soutenez le corps de votre prochain. Avec le pain spirituel, en travaillant à lui donner de bons prêtres, en contribuant à faire aborder les hérauts de la parole sainte aux plus lointains rivages, en vous constituant vous-même, par vos paroles et par vos actes (si vous en avez l'aptitude), par vos prières (ce qui est donné à tout le monde), le préparateur et l'avant-coureur de cette divine parole, — vous secourez l'âme de votre frère, c'est-à-dire ce qu'il y a en lui de plus précieux, ce qui doit survivre aux misères de cette vie, ce qui constitue l'homme après tout.

Mettons en pratique cette première conséquence, et il en résultera une seconde. Soyons empressés à prendre notre part des œuvres qui ont pour objet direct Dieu et par conséquent les âmes : l'adoration du Saint-Sacrement, les missions, les séminaires, l'établissement des ordres religieux, la fondation d'écoles chrétiennes. Déjà nous avons eu occasion de le remarquer (1), toutes ces œuvres et d'autres semblables, quoiqu'elles paraissent s'échelonner depuis le zèle pour Dieu tout seul jusqu'à une sollicitude qui a plus spécialement le prochain pour objet, veulent toutes, surtout et avant tout, la gloire de Dieu ; c'est leur caractère commun (ce qui n'empêche point qu'aucune non plus ne demeure étrangère à une tendre charité pour les hommes). — Le Frère des Écoles chrétiennes et ceux qui lui viennent en aide la veulent, cette gloire de Dieu, par l'éducation religieuse des enfants pauvres ; et les saintes âmes qui se consacrent à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, croyez-vous que, devant ce foyer de la charité, elles oublient le prochain? C'est là que se livrent au profit des âmes des combats, et que se remportent des victoires dont Dieu seul connaît le secret !

O fusion admirable du zèle et de la charité, qui dira vos merveilles ? O suprématie de l'amour divin, si

(1) V. Lettre XXIII, p. 192.

le monde savait combien pour lui-même vous êtes féconde, peut-être ne vous redouterait-il pas tant ! Disons-le et le redisons sans cesse, on ne peut travailler pour la gloire de Dieu sans rendre aux âmes les plus grands et les plus inespérés services. Et ceux-là seuls aiment vraiment et efficacement leur prochain qui savent l'aimer en Dieu.

En dehors des œuvres de zèle si multipliées dans l'Église, voici une pratique que je me permets de vous conseiller, et à tous les jeunes chrétiens qui me liront. C'est de faire, à côté de vous, parmi ceux que les liens du sang, de l'amitié, de la reconnaissance ou simplement de la charité vous rattachent d'une façon plus intime, c'est de faire choix d'une ou deux âmes à l'égard desquelles vous exerciez plus particulièrement le ministère du zèle.

Au début de ce petit ministère, adressez à Dieu cette prière, qui ne peut manquer de lui être agréable : « Seigneur, combien je suis peu de chose ! et que puis-je pour votre gloire ? J'ai dessein cependant de vous conquérir cette âme qui m'est chère, et que vous voyez si loin de vous. Aidez-moi, Seigneur ; car c'est pour vous que je travaille, et par vous seul que je puis réussir. »

Cela dit, que la pensée de cette chère âme devienne votre pensée dominante ; qu'elle anime toutes vos paroles et vos actions. Si vous avez autorité sur cette âme, parlez-lui, agissez sur elle, avec cette prudence, mêlée d'énergie et de douceur, qui ne risque point d'en faire une hypocrite, ni de lui en-

lever, par une pression trop forte, le mérite de son retour, mais qui, en même temps, ne lui fasse jamais supposer que vous êtes indifférent, soit pour vous, soit pour elle, à la grande question du salut, — et qui ne laisse point peser sur vous cette terrible responsabilité que la faiblesse ou l'abstention amasse sur la tête de tant de supérieurs. Si cette âme, au contraire, a autorité sur vous, que la promptitude de votre obéissance, que votre conduite irréprochable et toujours aimable, parlent pour vous. Que d'épouses, que de jeunes enfants, que de pauvres servantes ont ainsi amené les conversions les plus inespérées, par l'humble et muette prédication de leurs vertus !

Enfin priez. Et si Dieu vous fait la grâce de décider la conversion de cette âme, célébrez ce jour comme un des plus beaux de votre vie. Et tout de suite attachez-vous à une autre âme pour la ramener aussi.

Surtout ne vous découragez jamais. Pensez que, lorsque tous les moyens sont épuisés, ou qu'il vous est interdit d'y avoir recours, la prière vous reste toujours : la prière, ressource inépuisable, puissance irrésistible, et dont les effets se produisent souvent au moment où l'on est tenté de désespérer du succès. Quand vous ne devriez convertir qu'une âme par cette insistance auprès de Dieu, ce serait encore un assez beau résultat !

Et puis qu'importe à votre mérite, et à la gloire de Dieu, que ce résultat soit acquis, vous vivant, ou

qu'il doive réjouir un jour d'autres mains chargées de moissonner ce que vous aurez semé, et qui sèment à leur tour ce que leurs héritiers moissonneront ? Que de familles où de tardives conversions viennent rappeler aux âmes émues des survivants ces chers défunts, et leurs efforts en apparence infructueux pour gagner ce rebelle bien-aimé ! Ces efforts ont duré toute leur vie ; aujourd'hui, dans le ciel, ils se réjouissent de voir enfin accompli ce retour que, dans le ciel aussi, ils n'ont cessé de demander.

LETTRE TRENTE-DEUXIÈME

L'HUMILITÉ.

Je sens, mon cher François, que c'est une entreprise bien hardie à moi de vous entretenir de l'*humilité,* après les volumes qui ont été écrits sur cette matière, après tout ce que vous en disent quotidiennement vos lectures, vos méditations, la chaire et le confessionnal.

Mais il est des choses qu'il ne faut pas se lasser de répéter, parce qu'on ne se lasse point de les oublier; et, *par la grâce de Dieu*, *je n'ai pas horreur du lieu commun,* lorsque ce lieu commun est amené par la marche de mon sujet, et qu'il peut, mieux que les considérations les plus neuves, contribuer, pour sa toute petite part, au bien de quelques âmes.

L'humilité est le sentiment profond que nous avons de notre propre indigence : sentiment vrai, s'il en fut, puisque l'homme, réduit à ses propres forces, n'est qu'un pur néant; mais aussi, et parce

que rien n'est fécond à l'égal de la vérité, sentiment qui bien vite enrichit notre âme des grâces les plus précieuses, car c'est de lui que découlent, comme de leur source, la reconnaissance pour le bien que Dieu daigne opérer en nous, et la prière pour obtenir ce même bien. C'est ainsi que, éclairé des lumières de la foi, le chrétien ne voit sa faiblesse que pour se jeter dans les bras du Dieu fort; tandis que, chez le rationaliste ou l'indifférent, la vue la plus perspicace de ses misères n'engendre d'ordinaire que le murmure et le découragement, ou la folle tentative de se suffire à soi-même, et de remonter, sans l'assistance du céleste Pilote, le cours impétueux d'une nature corrompue.

Voilà ce qu'est l'humilité : la mère de la prière, et par conséquent le fondement de la vraie piété.

Aussi n'est-il point de vertu qui soit plus constamment attaquée par les ennemis de notre salut.... non point chez les hommes du monde ou chez les impies. A quoi bon attaquer ce qui n'existe pas? Le tentateur sait bien qu'en dehors des enfants de l'Église, c'est le règne indisputé de l'orgueil. Mais chez les chrétiens, et particulièrement chez les personnes pieuses, il y a entre les tendances de la nature, qui les poussent à l'orgueil, et les inspirations de la grâce, qui les convient à l'humilité, une lutte qui ne se doit terminer qu'avec la vie.

C'est dans cette double et contraire influence qu'est l'explication d'une inconséquence dont plusieurs veulent bien se scandaliser. Qu'est-ce, en

effet, que la piété, sinon une vie organisée en vue de Dieu? Et qu'est-ce que l'orgueil, sinon la recherche de soi-même, la fleur la plus fine de l'amour-propre? Lorsque l'on fait profession de piété, se livrer néanmoins aux suggestions de l'orgueil, n'est-ce pas défaire d'une main ce qu'on a fait de l'autre? Est-il rien de plus absurde, surtout lorsque ce misérable orgueil se glisse dans les actes mêmes de la piété?

Dieu, cependant, qui est la bonté même, et qui sait le limon dont il nous a pétris, Dieu qui sait surtout de quelle chute profonde nous portons l'ineffaçable empreinte, Dieu n'exige pas que nous terrassions, dès le premier combat, cet ennemi redoutable. La victoire pour nous, c'est de lutter toujours, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, mais jamais prêts à poser les armes. Cette lutte perpétuelle nous est même plus salutaire qu'une trop rapide victoire. Celle-ci nous causerait un contentement si vif, que l'orgueil aussitôt renaîtrait de ses cendres, et reparaîtrait dans la satisfaction que nous aurions de l'avoir vaincu.

Il n'est pas inutile de regarder un peu dans notre propre cœur pour nous rendre compte de cette étrange nuance de l'orgueil chez les gens qui sont persuadés de son injustice et de ses dangers.

Sans doute, on ne voudrait pas, de propos délibéré, rapporter à soi-même un honneur ou une gloire qui ne sont dus qu'à Dieu. On sait trop bien

que ce serait un vol. Cependant, on savoure les louanges, soit celles qui viennent du dehors, soit celles, plus délicates peut-être, que nous nous décernons à nous-mêmes, dans la solitude de notre cœur. Au lieu de renvoyer tout de suite à Dieu cet encens qui n'appartient qu'à Dieu, on l'arrête au passage, on en respire comme subrepticement les premiers parfums.

Ne ressemblons-nous pas à cet enfant qui, forcé de rendre à sa mère une friandise dont il s'est emparé, prolonge autant que possible l'acte de restitution, afin de laisser à ses doigts des traces succulentes de la possession qui lui échappe ? Mais, de même que cette lenteur lui fait perdre tout le mérite de son obéissance, prenons garde qu'il ne suffit pas de ne point rechercher les occasions de voler Dieu par l'orgueil, qu'il faut encore, quand elles se présentent, les repousser par une vaillante et rapide élévation de notre esprit vers l'Auteur de tout bien. Autrement, tout persuadés que nous soyons en théorie qu'à Dieu seul est due l'adoration, c'est à nous seuls que nous l'attribuerions dans la pratique ; et le démon, par cette voie oblique, ferait ses affaires avec nous tout aussi facilement que par une attaque à force ouverte.

Comment combattre l'orgueil, cet ennemi sans cesse renaissant? Comment rétablir ou consolider dans notre âme l'humilité, cette vertu si fragile, et qui disparaît quelquefois pour l'œil clairvoyant de

Dieu, au moment même où les hommes croient la voir briller de l'éclat le plus pur?

La réflexion; l'étude de nous-mêmes ; l'étude surtout de Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et *humble de cœur*, et vous trouverez la paix de vos âmes » ; l'indulgence pour le prochain : voilà quelques moyens que je veux examiner avec vous.

Si vous n'étiez pas chrétien, mon bon ami, je ne ferais pas grand fond sur la *réflexion* pour vous amener à l'humilité. Vous savez aussi bien que moi combien ce moyen seul est peu efficace pour produire des vertus. Les vertus ne procèdent pas de l'esprit ; elles sortent du cœur et surtout de la volonté. Mais la Religion possède l'art admirable de décupler, en les sanctifiant, toutes les forces de la nature. Ce qui serait demeuré stérile, ou ce qui n'eût produit que des conséquences spéculatives, -- de conviction et non de conversion; résultat pire peut-être que le premier, puisque l'esprit se leurre en voyant la vérité, comme si la voir équivalait à s'y conformer; — cela, fait avec des vues de foi et sous le regard de Dieu, devient merveilleusement fécond.

La réflexion du chrétien se fait toujours devant Dieu ; et c'est ce que les théologiens appellent la méditation ou l'oraison.

Soit donc qu'il s'agisse de ces quelques minutes de recueillement intérieur, par lesquelles tout chrétien aime à commencer ses journées, — ou de ces moments d'inoccupation extérieure, où l'esprit est

naturellement appelé à se replier sur lui-même, et qu'il cherche à utiliser en s'appliquant à quelque sujet d'où naîtra la réforme d'un défaut ou l'accroissement d'une vertu, — dirigez souvent les forces contemplatives de votre intelligence vers ce point capital de l'humilité.

Quid habes quod non accepisti? (1) Je ne vous dirai pas de ne vous point enorgueillir de votre fortune, de votre naissance, du nombre et de l'éclat de vos relations, des agréments de votre personne ou de l'élégance de votre mise. Je suppose que vos principes chrétiens vous mettent au-dessus de ces misères, qu'un cœur un peu haut suffit d'ailleurs pour placer sous vos pieds. Mais je vous vois disposé à regarder avec quelque complaisance la force ou la vivacité de votre intelligence, vos connaissances profondes et variées, l'habileté de votre plume ou de votre pinceau, surtout l'élévation de vos sentiments et la générosité de vos instincts, tant de choses, en un mot, de l'esprit et du cœur, qui font de vous un homme charmant et distingué, et grâce auxquelles, dans le secret de cette conversation intérieure que chacun entretient avec soi-même, vous répétez si souvent l'apostrophe hautaine du poëte :

Odi profanum vulgus et arceo (2).

Hélas! mon bon ami, combien étrangement vous

(1) « Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ? »
(2) « J'ai horreur du profane vulgaire, et je le repousse loin de moi. »

vous abusez ! Ces qualités intellectuelles ou morales, dans la contemplation desquelles vous aimez à vous perdre, est-ce qu'elles sont plus votre ouvrage que vos traits, votre nom ou votre habit ? C'est à Dieu seul que vous les devez ; et pour tant de bienfaits il attend de vous, en retour, la reconnaissance du cœur d'abord, puis cette reconnaissance de la volonté qui consiste à employer les dons reçus selon les intentions du donateur. — Tel autre, dont vous croyez pouvoir mépriser les facultés moins brillantes ou les sentiments moins relevés, vaut mieux que vous cependant aux yeux de Dieu, parce que le peu qui lui fut accordé, il a su le développer, tandis que vous, vous laissez, sans y rien ajouter par votre activité propre, les grâces de choix dont vous avez été comblé : *Cui multum tributum est, multum et requiretur ab eo* (1).

Je prévois votre réponse : « Ne me croyez pas assez injuste pour m'enorgueillir de ce que j'ai reçu. Mais ces connaissances dont mon esprit s'est enrichi par un travail sans relâche, ces vertus que j'ai conquises à la sueur de mon front, ne m'est-il pas permis de m'y complaire un peu, et de me féliciter de cet heureux succès de mes efforts? »

Vous voulez être juste, mon cher ami : soyez-le tout à fait. Qui vous a donné cette aptitude au travail, cette fortune indépendante ou ces parents si dévoués, cette santé robuste, cette âme ardente,

(1) « Beaucoup sera exigé de celui auquel il a été donné beaucoup. »

ces facilités de tout genre qui vous ont permis de devenir ce que vous êtes? De quelle main surtout est tombée sur votre travail la rosée de la grâce qui, seule, l'a rendu fécond? Quelle tendresse paternelle, après le bienfait de l'existence, daigna vous appeler à prendre une si large part au bienfait de la Rédemption? Qui vous a fait naître dans ce pays chrétien et catholique, au sein de cette famille, où, malgré la désertion générale, s'est perpétué le goût des choses de Dieu? Qui vous a ménagé cet ami précieux, ce confesseur si charitable et si zélé, cette occasion où, d'un mot, est née dans votre cœur la résolution de vous convertir?

O plante ingrate et présomptueuse! Le divin Jardinier a tout fait pour vous amener à l'état florissant où nous vous voyons. Votre unique travail a consisté à ne pas fermer votre calice, lorsque les pleurs de l'aurore ou les rayons du midi venaient le rafraîchir et le réchauffer tour à tour, à ne pas rejeter le tuteur donné pour appui à votre faiblesse, à ne pas quitter (car vous le pouviez, ô plante mystérieuse!) un climat favorable, pour d'autres où vous eussiez langui dans la stérilité, peut-être péri misérablement.

Votre vertu se réduit à n'avoir pas été infidèle. Avouez qu'il n'y a pas là de quoi s'enorgueillir. Il y a de quoi bénir à jamais la bonté de Dieu, qui veut bien promettre à un si mince mérite une immense récompense : *Qui, ... eorum coronando merita, coronas dona tua* (1).

(1) « Vous qui,... en couronnant leurs mérites, couronnez vos propres dons. »

Mais n'oublions pas que cette récompense et ce mérite sont subordonnés à une condition : c'est que nous ne nous complairons pas dans ce résultat, auquel nous avons coopéré pour une si faible part, comme s'il était notre propre ouvrage.

Et ne dites pas que je fais ici du mysticisme à plaisir. Je vous rappelle tout simplement la doctrine de l'Évangile. Est-elle de l'homme cette parole : « Lorsque vous aurez fait toutes ces choses, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles? »

Aussi les saints, ces grands observateurs de la parole divine, sont-ils remarquables par une humilité qui n'est point un des traits les moins saillants de la folie de la Croix. Des hommes qui s'épuisaient, jour et nuit, pour le service de Dieu, qui n'avaient d'autre joie que de lui gagner des âmes, que de s'immoler tout entiers par la pénitence : un saint François-Xavier, un saint Vincent de Paul, un M. Olier, se considéraient véritablement comme les derniers de leurs frères, comme les plus indignes et les plus inutiles dans la maison du Père de famille. Ces hommes, si perspicaces sur tout le reste, ces lumières de doctrine n'étaient aveugles qu'à leur propre mérite.

C'est que le vrai mérite n'existe qu'à cette condition ; puisque, aux yeux mêmes du monde, il manque toujours quelque chose à un grand homme, s'il n'est modeste. C'est que la Religion seule sait parfaire ce qu'ébauche la nature, et que ce qu'un saint

est à un héros, l'humilité chrétienne l'est à la modestie morale.

C'est peu d'avoir réfléchi à tout ce que Dieu a fait pour les hommes, à l'effroyable ingratitude et à l'énorme injustice dont ils se rendraient coupables en ne répondant pas de toutes leurs forces à cet excès d'amour, en se montrant fiers de ce qui n'est que juste ; — comme si j'allais m'enorgueillir de ce que je suis disposé à me dévouer pour ma mère, à qui je dois la vie, l'éducation, etc., etc. Ne faut-il pas encore nous demander, la main sur la conscience, et pour refouler davantage l'orgueil, qui veut absolument se faire jour, si cette ingratitude, si cette injustice n'ont pas été les nôtres ?

N'est-ce pas une pitié de penser que nous sommes toujours sur le point de nous admirer pour le peu de bien que nous faisons, et que nous oublions tout le mal que nous avons fait ; je ne dis point assez : l'état de guerre dans lequel nous avons longtemps persévéré contre Dieu.

Et je vous en conjure, mon cher François, — je le dis pour moi bien plus que pour vous, — gardons-nous de cette tendance, trop fréquente aux gens réguliers lorsqu'ils entendent tonner contre un vice grossier, de s'envelopper dans leur régularité comme dans un manteau : « Ces traits ne sont point, Dieu merci ! à mon adresse. Que la foule en profite ; que mon voisin X... cherche à s'amender en écoutant ce sermon, qui vraiment paraît fait exprès pour lui. »

Et peu s'en faut que, dans le fond de leur cœur, ils n'entonnent les orgueilleuses et impies actions de grâces du pharisien.

Et pourtant, il n'y a presque point de sermon qui ne puisse, à quelques nuances près, s'appliquer à tous les chrétiens ; car nous avons tous, plus ou moins, en nous la racine de tous les vices. Et c'est encore de l'orgueil de voir la poutre qui est dans l'œil de notre voisin, et d'ignorer la paille qui est dans le nôtre ; d'autant que si nous avons été prévenus de plus de grâces, si nous sommes nés avec de plus heureuses dispositions, la paille peut nous être plus funeste que la poutre à cet autre.

Que de chrétiens, en apparence réguliers, qui ont vraiment pour toutes les saintes choses de la Religion une affection profonde, et qui cependant, en fait, sont dans un état de révolte permanente contre Dieu ! Sous les dehors trompeurs de soldats zélés, ce sont des réfractaires ou des déserteurs. Car ils demeurent volontairement sourds à cette inspiration d'en haut qui, s'ils voulaient la suivre, les guérirait d'une plaie mortelle, dont leur âme est atteinte. Ils ne sont pas impies ; ils ne pourraient l'être ; la foi, dès leur enfance, s'est si profondément enracinée dans leur nature, que l'en arracher serait chose impossible. Mais qu'ils sont loin d'être fidèles ! Que de chutes ! quelles lâchetés cachées ! que de remords dont ils n'ont point le courage de tarir la source !

Ou bien, si ce ne sont pas des péchés formels que

nous avons à déplorer, en regardant en arrière dans notre vie, c'est peut-être de la froideur envers Dieu.

Ce bon Père nous offrait ses dons ; il nous appelait à une perfection plus grande, peut-être à un état de retraite et de dévouement, en tous cas à la vie de ses enfants de prédilection, à une participation fréquente aux mystères sacrés, à la mortification, à l'abnégation, à la charité. Et nous, en dépit de l'attrait divin qui nous portait de ce côté, nous avons fait ce que ne nous pardonnerait pas un grand de la terre : nous avons méprisé ses faveurs. Un fils qui se serait ainsi conduit avec sa mère, qui aurait fui les douceurs de son intimité, ne serait pas sans doute pour cela justiciable des tribunaux ; mais il passerait à bon droit aux yeux du monde pour un mauvais fils.

Voilà ce que nous avons été longtemps, nous chrétiens, dans notre persistance à demeurer mondains, à laisser notre cœur se prendre à mille vanités qui, quoi qu'on en dise, lorsqu'on les recherche au lieu de les subir, éloignent toujours de Dieu.

Et nous ne trouvons pas là assez de motifs d'être humbles !

Le troisième moyen, et le plus efficace, de combattre l'orgueil, c'est d'étudier l'humilité dans Celui qui en a été le plus parfait modèle : *Discite a me*, a dit Notre-Seigneur, *quia ego mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris* (1).

(1) « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes. »

L'orgueil étant une révolte contre Dieu, c'est un état de guerre, un état violent. On comprend que le repos de l'âme ne se trouve que dans l'humilité qui nous met en paix avec Dieu, notre Maître, et les hommes, nos frères.

Lisez l'Évangile, mon cher ami ; lisez *l'Imitation* ; méditez sur les humiliations et les abaissements de l'Homme-Dieu, depuis l'Incarnation jusqu'au Calvaire, depuis la crèche jusqu'au cénacle ; que ces lectures et ces méditations soient faites avec l'intention arrêtée d'y chercher des leçons d'humilité ; et vous les y trouverez plus puissantes et plus persuasives mille fois que si vous pâlissiez pendant des siècles sur l'étude de votre propre misère.

Surtout étudiez Notre-Seigneur dans la divine Eucharistie. Une âme qui communie dignement et souvent est nécessairement humble.

Vous le comprenez, mon cher François, je ne puis qu'indiquer cette considération, que vos réflexions se chargeront de développer. Y insister davantage serait empiéter décidément sur le domaine du sermon ou du livre de piété proprement dit.

Je veux cependant, avant de quitter cette parole du Maître : *Discite a me*, etc., vous faire remarquer quelle étroite connexité elle établit entre les deux vertus de douceur et d'humilité.

Prétendre à celle-ci, tout en négligeant celle-là, c'est une entreprise téméraire. Au contraire, l'un des meilleurs exercices préparatoires à l'humilité,

c'est un acte de douceur. La condescendance envers le prochain, n'est-ce pas déjà une victoire remportée sur notre orgueil ?

On peut dire qu'il y a entre la douceur et l'humilité à peu près le même rapport qu'entre la charité pour le prochain et l'amour de Dieu. Certainement toute humilité profonde engendre la douceur, puisque la dureté ou la sécheresse n'est qu'une nuance de l'orgueil ; de même que l'on ne peut aimer Dieu avec quelque ardeur sans que cette tendresse se répande, en débordant, pour ainsi dire, sur le prochain.

Mais, de même que la générosité envers nos frères est une excellente disposition à l'amour de Dieu, ainsi Dieu récompense souvent la douceur, cette humilité envers le prochain, par la suprême humilité.

Aussi ne saurai-je trop recommander aux âmes qui cherchent à devenir humbles de fuir, comme la peste, les jugements téméraires et le mépris du prochain.

Lorsque vous médisez de votre frère, ou que vous le jugez avec sévérité, regardez au fond de vos paroles ou de vos pensées, et vous verrez que l'humilité n'y est pas moins blessée que la charité. Ou vous faites vous-même, ou vous désirez suggérer à d'autres une comparaison de la conduite du prochain avec la vôtre ; comparaison où vous brilliez d'un éclat que feront ressortir surtout les sombres couleurs sous lesquelles vous envisagez ce pauvre

prochain. Ou bien vous oubliez ce qu'a été votre passé, qui vous devrait conseiller plus d'indulgence ; ce que sera demain votre avenir, si Dieu, las de votre ingrat orgueil, vous abandonne à vos propres forces.

Rien, au contraire, n'attire plus les grâces de Dieu sur une âme que son empressement à dissimuler ou à excuser les fautes d'autrui, que la joie qu'elle éprouve à voir le bien fait par d'autres mains que les siennes, que sa charitable perspicacité pour découvrir les plus minces mérites, et la sainte obstination avec laquelle elle n'aperçoit le mal que lorsqu'il devient éclatant comme le soleil.

Sont-ce là toujours nos dispositions ? Ne sommes-nous pas, au contraire, d'une clairvoyance désolante sur les fautes d'autrui, d'une excessive sévérité dans l'appréciation d'actes pour le moins indifférents ? Ne sommes-nous pas ingénieux à découvrir le mal là où d'autres verraient le bien, à critiquer le bien parce qu'il n'est pas le mieux ?

Outre l'injustice absolue qu'il y a dans une telle conduite, outre le péché formel que renferme toute infraction à la sainte loi de la charité, il y a dans ces jugements sévères une injustice relative plus coupable peut-être que la première. Lorsqu'il nous semble que Pierre n'a guère l'esprit chrétien, que Marie se laisse encore prendre aux mille riens du monde qu'elle devrait mépriser, que la piété de Paul est bien tiède et celle de Jean bien stérile, nous oublions que ni Pierre, ni Marie, ni Paul, ni Jean, ne furent, comme nous, prévenus de ces grâces de choix,

qui nous ont amené au degré de piété où nous sommes, où, du moins, nous croyons être. Celui-ci a été élevé dans une famille impie ou indifférente. Celle-là, de la domination fantasque d'un père voltairien, a passé sous la domination corruptrice d'un mari libertin. Cet autre a vu sa foi et ses mœurs exposées aux tentations incessantes d'une école impie ou d'un atelier immoral ; ou bien il a été jeté de bonne heure dans ce milieu, non moins redoutable peut-être, du grand monde ou des grandes affaires.

Qu'il y a loin de là aux conditions si remarquablement favorables qui nous ont entourés depuis le berceau ! Et pourtant ceux que nous critiquons, dont nous énumérons les imperfections avec tant de complaisance, ils ont atteint un degré de vertu chrétienne dont rien, ni personne autour d'eux, ne leur suggérait l'idée. Nous, au contraire, de combien de grâces n'avons-nous pas abusé ! — Et nous croyons pouvoir, sans injustice, critiquer ou mépriser ceux qui ont été de plus fidèles serviteurs que nous !

Les saints ne méprisaient personne ; mais ils se méprisaient sincèrement eux-mêmes. Et c'est ainsi qu'ils reproduisaient dans leur âme une fidèle image du divin Modèle, ce type éternel de douceur et d'humilité. C'est à cela qu'il nous faut, mon bon ami, nous aussi, tendre sans cesse.

LETTRE TRENTE-TROISIÈME

DE LA PERSÉVÉRANCE, OU DE L'ESPRIT DE SUITE DANS LA PIÉTÉ.

Permettez-moi de penser, cher lecteur, que, si vous avez mené jusqu'ici la lecture des *Lettres à un jeune homme,* vous ne cédiez pas seulement à l'attrait de la curiosité. C'est l'aiguillon de la grâce qui vous poussait à travers ce livre, où vous retrouviez, plus nettement indiquées, quelques-unes de ces remontrances que votre conscience vous a si souvent adressées sans succès. Vous avez donc résolu d'entrer pour de bon dans la vie chrétienne.

C'est là sans doute une résolution louable et courageuse. Est-ce tout? Et, une fois installé dans la citadelle de la piété, ne vous reste-t-il plus qu'à chanter victoire et à savourer les charmes de la paix?

C'est tout le contraire qu'il faut faire, mon cher ami. Il faut vous rappeler cette sage maxime d'un ancien : *Provinciam difficilius est obtinere quam*

facere (1); et, maintenant que vous avez bien commencé, vous occuper de bien continuer, afin de bien finir.

La piété a ses douceurs.

Elle a ses dégoûts aussi, soit que Dieu nous les envoie comme une épreuve, soit qu'ils naissent de notre propre indignité, qui ne sait point apprécier ces divines douceurs.

Puis, il est des circonstances où la piété vous paraîtra, non plus insipide, mais sévère, et d'une exigence intolérable dans ses prétentions. Cela doit être. La vie du chrétien pieux, de ce disciple plus fervent qui veut approcher davantage du divin modèle, cette vie est une croix, une douce croix sans doute, et que le Maître portera plus que nous, mais dont le fardeau pourtant, que ne sentent point les âmes généreuses, pèsera toujours aux âmes lâches d'un poids insupportable. Or, parce que vous avez été généreux un jour, croyez-vous que jamais plus vous ne serez lâche? Ce serait bien peu vous connaître.

Profitant d'un de ces moments d'ennui ou de révolte, le diable va pousser vigoureusement quelque attaque vers le point le plus sensible de votre cœur : attaque directe, par cette passion naissante et jusque-là presque inaperçue, le jeu peut-être, l'orgueil de la science, la fureur des affaires, plus sou-

(1) « Il est plus difficile de conserver une province que de la conquérir. »

vent ce misérable vice où s'abîment tant de jeunes existences ; attaque indirecte et vague, et plus dangereuse presque, parce que le danger en est moins apparent. « Qu'il doit être doux, se dit-on, de marcher libre de toute entrave ! Combien de mes camarades vivent ainsi au large, et sans se croire obligés à peser comme moi leurs actions, leurs paroles et jusqu'à leurs moindres pensées ! Quel grand mal y aurait-il à ne point me faire de la Religion un joug de tous les instants, à lui laisser sa place dans mon cœur, mais non point cette place envahissante qui lui subordonne tout le reste, et ne me permet de cueillir aucune des fleurs de la jeunesse ? »

Je voudrais vous indiquer quelques moyens de repousser de semblables tentations, et de donner à votre piété cette *persévérance* et cet *esprit de suite*, sans quoi ce qui devait devenir l'âme et comme la séve de votre vie n'y aura été tout au plus qu'un heureux accident.

Veillez d'abord ; — c'est la parole du Maître ; — veillez, non d'une vigilance humaine et pleine de confiance en ses propres forces, mais d'une vigilance chrétienne, toujours unie à la prière, et ne cherchant son appui qu'en Dieu. Gardez-vous de croire que l'effort généreux que vous avez fait pour entrer dans la carrière de la piété vous rendra la vigilance moins nécessaire.

La piété n'est une force que pour celui qui *veut* être fidèle. Mais, pour le cœur inconstant, qui se fatigue du service de Dieu, pour l'esprit curieux et l'imagination présomptueuse qui osent s'approcher du feu et goûter au mal, ne fût-ce que du bout des lèvres, la piété, qu'on ne s'y méprenne pas, est presque une occasion de chute. N'est-il pas évident que Dieu demande plus à qui il donne davantage ? Il vous a départi, dans la piété, des grâces immenses. Il exige de vous, par conséquent, de vous son enfant de prédilection, une plus grande fidélité que de ceux qui le servent de loin, et en tremblant comme des esclaves. Il y a des choses que de froids chrétiens peuvent se permettre, qu'un jeune homme pieux, au contraire, ne peut, ou faire, ou regarder, ou dire, sans avoir la conscience inquiète. Puis l'éloignement habituel où il se tient de tout ce qui est coupable ou dangereux ne doit-il pas rendre son cœur plus facile à impressionner, dès qu'il se relâche des règles de la prudence chrétienne ?

Il faut donc redoubler de vigilance. Vous ne me demanderez pas en quoi cette vigilance doit consister. Chacun de nous sait très-bien, en étudiant sa conscience, en consultant souvent son guide spirituel, quels sont les écueils contre lesquels il a fait naufrage, quelles occasions il n'affronte jamais sans y laisser, sinon quelques lambeaux de sa vertu, du moins quelque chose de la sérénité de son âme. Il sait parfaitement quels livres lui font du bien et quels autres lui font du mal ; quels amis sont bons

à fréquenter, et quels camarades ébranlent au contraire, à chaque rencontre, ou sa foi ou ses mœurs. Agissons donc en conséquence; *veillons et prions, pour ne point entrer en tentation.*

Les moyens presque matériels ne sont pas à dédaigner pour assurer l'œuvre de notre persévérance. L'un des plus puissants est un *règlement de vie.*

J'ai supposé que, frappé de quelques-uns des conseils de ce petit livre, vous aviez résolu de vous les appliquer à vous-même, surtout que vous admettiez pleinement cette idée, l'idée mère de nos *Lettres*, « qu'il vous faut faire de la piété le principe de votre vie. » Arrivez donc à la pratique.

Faites-vous au plus tôt un petit règlement. Je n'exige pas qu'il soit tracé sur le papier : cela n'en vaudrait pas pire peut-être ; mais je voudrais surtout qu'il fût écrit dans votre cœur, et que vous vous engageassiez d'honneur à y être fidèle. Croyez-moi, il n'y va de rien moins que de votre salut.

Grâce à ce règlement, je ne dis pas que vous serez à l'abri des tentations ou même des chutes (cette absolue sécurité ne convient pas à l'infirmité humaine) ; je dis que votre vie sera, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tellement engrenée en Dieu que vos tentations seront plus facilement repoussées vos chutes moins graves et moins fréquentes, surtout plus promptement et plus noblement réparées. L'ennemi pourra bien, par surprise, pénétrer dans votre âme ; mais comment y séjournerait-il ? Dans

ce milieu de prière, de méditation, de travail, de distractions honnêtes, d'amitiés chrétiennes, de fréquentation des sacrements, d'œuvres de charité, l'esprit de ténèbres se trouverait (c'est bien le cas de le dire) comme *un diable dans un bénitier !*

Vous avez aujourd'hui, je le suppose, commis une faute très-grave. Le soir, vous vous la rappelez et vous la reprochez dans votre examen de conscience. Le lendemain, votre méditation roule sur l'amour de Dieu que vous avez cruellement offensé, sur l'enfer que vous méritez, sur cette vertu à laquelle vous venez de faire, en vous-même, une si profonde blessure. En offrant à l'auteur de tout bien votre travail ou votre repas, vous sentez que c'est d'un cœur souillé que partent vos hommages, et qu'il faut vous hâter de l'aller purifier, ce misérable cœur. Les pauvres que vous visitez vous édifient par le spectacle de leurs vertus, reproche muet à votre infidélité ; ou leurs défauts vous rappellent les vôtres, bien plus criminels, puisque vous avez été comblé de tant de grâces qui manquent à ces braves gens. Si vos amis, avec cette pieuse simplicité de l'amitié chrétienne, se recommandent à vos prières, quelle angoisse pour votre âme ! Hélas ! privé que vous êtes de la grâce, vos prières, ainsi que vos bonnes œuvres, ont perdu toute efficacité pour le ciel ; par votre péché, vous vous êtes retranché vous-même de la *communion des saints*... Vous n'y tiendrez pas, vous irez vous confesser. La paix rentrera dans votre âme, et de votre faute si tôt

réparée, il ne vous restera que la douleur de l'avoir commise, et un salutaire redoublement d'humilité.

Si, infidèle à votre règlement, ou méprisant comme puérile cette sage pratique, vous aviez négligé méditation, examen de conscience, et cette rapide élévation de l'âme au début du travail et des repas; si, au lieu de vaquer aux soins sérieux d'un état, de visiter vos pauvres et d'assister à votre conférence, de fréquenter des amis pieux et instruits, si vous aviez terminé dans les frivoles enivrements des salons une journée passée au club ou au bois, avec quelques-uns de ces jeunes *lions* auxquels leur tailleur et leur maquignon tiennent lieu trop souvent et de mœurs et d'esprit; le remords à peine formé dans votre âme s'y serait dissipé. En entrant chez vous, Satan y aurait trouvé une atmosphère oisive et mondaine, l'oubli de Dieu, un cœur épris de la vanité, toutes choses dont il s'accommode parfaitement... *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* (1) !

Un ennemi qui vous attaquera longtemps, si vous n'y prenez garde, c'est *le respect humain.*

Voici une recette facile pour en finir, du premier coup, avec cet adversaire ridicule.

Arrangez-vous de manière à mettre, en ce qui vous regarde, le respect humain du côté de la vérité. Compromettez-vous un peu dans le bon parti.

(1) « Et le nouvel état de cet homme devient pire que son état précédent. »

Je ne veux pas dire, bien entendu, que vous deviez *afficher* vos principes, et vous poser en catholique farouche. Ces allures fanfaronnes ne conviennent pas à la cause que vous servez. Mais je dis que vous devez craindre, autant comme un péril que comme une lâcheté, la faiblesse de ces chrétiens qui dissimulent leur foi.

Laissez, selon le précepte du Sauveur, votre lumière luire devant les hommes, votre lumière, c'est-à-dire cette piété qui éclaire, échauffe et vivifie votre âme ; et, par cela seul, que de tentations vous seront épargnées ! Sans que vous fassiez parade de vos sentiments, ils éclateront assez dans toute votre conduite pour que bien des choses ne vous soient pas proposées que l'on n'hésitera point à offrir à votre voisin, bon catholique au fond, mais trop *au fond,* et dont la forme trompe tous les yeux qui le prennent pour un indifférent.

Et puis, une fois que vous serez ainsi classé parmi les chrétiens, le respect humain n'existera plus pour vous ; ou plutôt, il sera transformé. Si par hasard vous étiez encore en peine de l'opinion, vous saurez qu'aux yeux mêmes du monde il y a pour vous honneur à persévérer dans la voie où chacun vous sait engagé, qu'il y aurait honte, au contraire, non-seulement à la déserter pour la carrière du vice, mais même pour cette vie élégamment corrompue et spirituellement oisive que l'on appelle *la vie du monde.*

Je termine par où j'aurais dû commencer peut-être. *La piété,* il ne faut point l'oublier, est le couronnement d'un édifice dont *la foi* constitue les fondements.

Il importe donc que le jeune chrétien, entré dans la vie pieuse et désireux d'y persévérer, examine consciencieusement quelle est chez lui la solidité de ces fondements.

Hélas ! les plus instruits parmi nous en philosophie, en histoire, en littérature, en sciences, en affaires, en industrie, que savent-ils en religion ? Rien, ou presque rien. Leur ignorance des vérités de la foi est quelque chose d'incroyable et d'effrayant.

Il nous faut donc tous, ou presque tous, étudier la Religion ; ne pas craindre de nous remettre, de temps à autre, *au catéchisme ;* lire sans cesse quelqu'un de ces livres excellents qui nous font connaître davantage cette divine foi qu'on ne connaît jamais assez, par exemple les *Études philosophiques sur le christianisme,* de M. Nicolas, et ces vies de saints où nous voyons en action les héroïques vertus dont le christianisme est la source ; avant tout, les divines Écritures, selon l'avis, bien entendu, de notre directeur, dans une version approuvée par l'Église et en nous aidant d'un bon commentaire.

N'oublions pas que, dans ce temps où de faux savants accusent si souvent la religion d'obscurantisme, il ne suffit pas, pour les chrétiens tant soit peu lettrés, de mépriser cette accusation ; il faut encore

la savoir réfuter et pour soi-même et pour les autres. Comment le ferions-nous si nous n'avions des dogmes fondamentaux du christianisme qu'une connaissance vague et incomplète ?

Soyons donc des chrétiens instruits, et nous aurons un motif de plus pour demeurer des chrétiens pieux. Comment ne nous attacherions-nous pas chaque jour plus étroitement à une religion dont les merveilles nous apparaissent chaque jour plus éclatantes, à mesure que nous les étudions davantage ? Quant aux objections de l'impiété ou aux préjugés de l'indifférence, il va sans dire que nous n'avons rien à en redouter ; notre science, modeste mais sûre, suffit pour nous révéler, dès le premier coup d'œil, et l'injustice et l'absurdité des unes et des autres.

Enfin, toujours soldats de la vérité, nous aurons le bonheur d'en être quelquefois les apôtres, de résoudre peut-être dans l'esprit d'un camarade ce doute qui, depuis longtemps, le retenait hésitant sur le seuil du christianisme. Ainsi que la vertu, la science opère des conversions. Et comment le jeune chrétien, instrument d'un de ces retours bénis, ne trouverait-il pas dans ce beau triomphe de sa foi le redoublement de son amour pour Dieu, c'est-à-dire de sa piété ?

LETTRE TRENTE-QUATRIÈME

DE L'INFLUENCE DES MÈRES SUR LA PIÉTÉ DE LEURS FILS.

§ 1. — L'ÉDUCATION.

Comment oublier les mères quand il s'agit des enfants? Comment ne pas dire deux mots de celles qui tiennent entre leurs mains l'avenir religieux de la plupart des hommes? Comment ne pas indiquer cette source bénie où tant de pieux jeunes gens puisèrent, avec la vie, la pureté de leur foi et l'innocence de leurs mœurs?

Mais aussi comment ne pas pleurer des larmes de sang en voyant cette belle vocation méconnue par tant de mères, qui pourtant se croient et se disent chrétiennes?

Écoutez-les parler : « Mon fils aîné, disent-elles avec un sang-froid navrant, n'est pas porté pour la Religion. Au contraire, mon second remplit exactement ses devoirs de chrétien. » — Absolument comme on dirait : « Paul n'a aucun goût pour les

mathématiques; Pierre, au contraire, s'y adonne avec ardeur ! »

Vous en parlez, madame, bien à votre aise. — Et tout de suite, moi, je conclus, en vous entendant, et sans crainte de jugement téméraire, que vous êtes une singulière chrétienne, aimant Dieu d'un amour bien tiède. En effet, nous l'avons dit plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, lorsque Dieu occupe dans notre âme la place qui lui appartient, tout dans notre âme se subordonne de soi-même à cet hôte divin : ou plutôt ce n'est pas seulement un hôte qui commande ; c'est comme un milieu dans lequel sont plongés nos facultés et nos sentiments. Nous ne pouvons plus rien voir, rien juger, rien aimer qu'en Dieu.

D'où deux conséquences : la première, que toutes les affections coupables sont bannies de notre cœur par la seule présence de cette affection suprême ; la seconde, que toutes les affections honnêtes, sur lesquelles reposent le commerce des hommes et la perpétuité du genre humain, non-seulement subsistent dans notre âme ainsi renouvelée, mais se transforment elles-mêmes, et prennent un caractère pour ainsi dire divin. Leur flamme devient à la fois plus vive et plus pure. On aime toujours ses parents, ses enfants, sa femme, son mari, ses amis, ses proches, les pauvres. Mais on les aime mieux, car on les aime en Celui qui est l'amour même ; *Deus caritas est* (1).

(1) « Dieu est charité. »

L'amour maternel, le plus naturellement religieux de tous, car il est le plus désintéressé, comment échapperait-il à cette loi? Comment la mère chrétienne aimerait-elle son fils autrement qu'en Dieu? L'aimant ainsi, pourrait-elle ne pas considérer comme un grand, comme un très-grand malheur de voir Dieu banni du cœur de ce fils tant aimé?

Aussi, comme l'expérience indique que ce malheur n'est que trop commun, la mère vraiment chrétienne à qui Dieu donne un fils fait tout pour détourner d'un être aussi précieux et aussi tendrement aimé un si affreux malheur. Le mot de la mère de saint Louis : « O mon Dieu! prenez mon fils, plutôt que de permettre qu'il commette un seul péché mortel! » ce mot, où notre lâcheté voit de l'héroïsme, est la prière quotidienne de toute mère vraiment chrétienne.

Ce cher objet de ses espérances est encore à naître que, par une prévoyance que Dieu a mise dans le cœur des mères, mais qui trop souvent est détournée vers la contemplation d'un avenir purement temporel, la mère chrétienne demande à Dieu qu'il naisse d'elle un saint, et que ce malheur lui soit épargné de voir jamais le fruit de ses entrailles outrager la majesté divine!

Oh! qui dira les grâces attachées à cette piété maternelle, qui n'attend pas que son fils ait vu le jour pour le consacrer à Dieu, pour établir entre

l'enfant et la mère cette solidarité sacrée de mérites et de prières qui est le lien de tous les chrétiens, à plus forte raison de ceux qu'un même sang réunit? Il ne faut qu'entr'ouvrir la Vie des Saints pour voir poindre dans les vertus de leurs pieuses mères la mission des plus grands serviteurs de Dieu. Je citerai presque au hasard saint Augustin, saint Ignace, saint François de Sales, saint Camille de Lellis.

Quand ce fils grandit, la mère chrétienne, sans cesser de chercher dans la prière la plus sûre garantie de la vertu à venir de son enfant, la mère chrétienne commence à agir. Elle se garde des trompeuses théories qui retardent tant qu'elles peuvent le moment de faire intervenir la Religion dans l'éducation. Ne serait-ce pas là une désobéissance formelle à la tendre invitation du Sauveur : *Sinite parvulos venire ad me* (1) ; un oubli de ce principe qui, quoi qu'on dise, présidera toujours à l'éducation, à savoir : de mettre en jeu d'abord la mémoire et l'imagination des enfants, facultés si tôt éveillées chez eux, et dont la souplesse disparaît si vite ; de leur faire de bonne heure contracter le plus grand nombre possible de bonnes et utiles habitudes ; surtout de profiter avidement du moment heureux où rien encore ne vient faire obstacle ou contre-poids à l'ouverture de leur cœur, à l'expansion de leurs bons sentiments? C'est sur ces fondements, dont la petite enfance elle-même fournit les matériaux, que

(1) « Laissez les petits enfants venir vers moi. »

s'élèvent comme de premières assises, indispensables pour le travail ultérieur du raisonnement.

Agissez donc de même pour la Religion. Que vos fils, si loin qu'ils remontent dans leurs souvenirs, retrouvent autour d'eux les œuvres, le langage, les signes extérieurs du Christianisme. Vous n'attendez pas pour leur faire dire : *Papa,* pour les encourager à tendre leurs petits bras vers leur mère, qu'ils se rendent un compte exact de ce que c'est que la paternité, des liens de reconnaissance qui les rattachent à vous. Pourquoi méconnaître un autre instinct, moins apparent, mais non moins réel, placé dans l'âme de l'enfant par la main du Créateur, et à qui l'eau régénératrice du baptême a imprimé une nouvelle vertu : l'*instinct chrétien?* L'histoire des saints, l'intérieur des familles où se sont conservées, dans leur intégrité, les traditions de la vie chrétienne, sont pleins de faits qui montrent quels fruits heureux et précoces peuvent naître, chez ces tendres âmes, des premières impressions religieuses.

Pourquoi Dieu n'aurait-il pas pour ces âmes innocentes des communications dont il s'est réservé le secret? Pourquoi ne serait-il pas donné aux mères, par des paroles pieuses, par de saintes images, par des prières faites au nom de leur enfant, de hâter ces précieuses communications?

Quelle part l'intelligence occupe-t-elle dans ces manifestations qui précèdent l'usage développé de la parole? Dieu seul le sait. Mais n'est-il pas permis d'y voir la réalisation du texte : *Ex ore infantium*

et lactentium perfecisti laudem (1)? Et, quand l'intelligence n'y jouerait aucun rôle, pourquoi Dieu, qui permet bien aux créatures inanimées de chanter ses louanges, ne tirerait-il aucune gloire du sourire de ce petit enfant, de ces bras tendus amoureusement vers l'image du petit Jésus, de ces premiers bégayements où le nom de Dieu est prononcé avec cet accent candide qui ne se retrouvera plus? Pourquoi l'ange gardien de cette petite créature, qui est encore un ange, ne se plairait-il pas à consacrer aux louanges du Très-Haut les prémices de ces jeunes organes? D'ailleurs, l'intelligence s'éveillera tout à l'heure dans cette âme nouvelle éclose. Et, si petit qu'il soit, ce petit enfant, qui va devenir un homme, est plus grand que tous les cieux, qui racontent la gloire de Dieu!

Mais laissons là ces mystères des premiers temps. Avec les naissantes lueurs de l'intelligence commencent incontestablement les premières obligations de l'éducation chrétienne, confiée d'abord à la mère.

Deux mots résument cette éducation maternelle bien comprise. C'est le *suaviter et fortiter* (2), éternelle devise de tous ceux qui ont un commandement à exercer, et qui n'en méconnaissent point les vraies conditions : la douceur d'abord, pour faire aimer l'obéissance; la fermeté ensuite, pour la faire pratiquer.

La mère chrétienne rend de bonne heure la piété

(1) « Vous avez tiré vos louanges de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle. »
(2) « Avec douceur et avec force. »

si aimable à son fils, elle l'habitue à tant aimer le bon Dieu, à se réfugier avec une si tendre confiance dans le sein de Marie, sous l'aile de son bon ange, au pied de la Croix, et surtout auprès de ces sources sacrées qui, dans la Pénitence, purifient l'âme, et qui, dans l'Eucharistie, la transforment en l'abreuvant; en un mot, le jeune fils de cette sainte mère est si pénétré de la vie chrétienne, que les idées suivantes s'enchaînent d'elles-mêmes dans son cœur d'enfant : « Pour aimer ma mère et pour lui ressembler, il faut que je sois bon; c'est seulement en aimant Dieu par-dessus tout que je serai bon; c'est en employant les moyens que Dieu lui-même m'a révélés pour aller à lui que je lui manifesterai mon amour, et que j'aurai la force de lui obéir toujours. »

Voilà les idées qui, chez l'enfant formé par une mère chrétienne, naissent comme d'elles-mêmes, un peu moins coordonnées sans doute, mais tout aussi bien senties et tout aussi efficaces, ce qui est l'essentiel. Ces idées, reflet des exemples maternels, sont devenues si naturelles à cet apprenti-chrétien, que, pour s'en dépouiller, il lui faudrait des efforts que fort heureusement il n'est point tenté de faire.

Combien n'est-il pas assuré l'avenir chrétien de l'enfant à qui Dieu a donné une telle mère ! Sans doute, les miracles ne coûtent rien à Celui qui est le Tout-Puissant, et chaque jour il rappelle à la vie de la foi des âmes nées et élevées au sein de l'incrédulité. Mais Dieu ne doit à personne ces prodiges de sa puissance. Et surtout quelle force et

quelle persévérance de bonne volonté ne faudra-t-il pas à ces âmes, si longtemps étrangères à la vérité, pour profiter de la miséricorde divine !

Non, la voie naturelle pour aller à Dieu, cette voie bénie dans laquelle vous et moi, mon cher François, nous avons marché, c'est de trouver la piété dans la famille, de la sucer avec le lait, et de ne pouvoir, à quelque point que l'on soit arrivé de son pèlerinage, se rappeler un autre milieu qu'un milieu de leçons et d'exemples pieux.

Mais, hélas ! qu'elles sont rares les mères comme les nôtres, qui comprennent l'importance de leur mission, qui s'appliquent à mettre à profit la tendresse de leurs enfants pour la tourner vers Dieu ! Ce n'est pourtant qu'à cette condition que l'on est une mère chrétienne. Pour mériter ce beau titre, il faut savoir épier ces moments heureux où le cœur d'un enfant s'ouvre tout entier, où l'amour filial et la reconnaissance font explosion dans cette jeune âme, pour lui apprendre qu'il est une maternité plus haute que la maternité humaine, un Bienfaiteur plus aimant et plus aimable que les parents les plus tendres, que tout ce qu'il y a de bon en nous vient de l'Auteur de tout bien.

Voilà ce qu'il faut faire quand on a l'honneur d'être mère. Et voilà ce que hélas ! on ne fait guère.

Mais si l'on pèche contre le *suaviter*, combien davantage encore contre le *fortiter!*

Tant que les enfants sont tout petits, que leurs

sentiments, naturellement tendres, se manifestent par des caresses dont le cœur d'une mère jouit avec délices, quelquefois par des mots heureux qui flattent son amour-propre, elle n'oublie pas trop de tourner vers Dieu les mains et les regards de ces innocents. — Ce sont comme des petits Jésus vivants avec lesquels, le souvenir de la pension aidant, plus d'une jeune mère joue volontiers à la chapelle.

Bientôt la raison commence à poindre chez l'enfant, et avec la raison la faculté de comprendre la vérité, comme aussi certaine propension au mal, que le développement du libre arbitre rend à la fois plus impérieuse et plus susceptible d'être combattue. A ce moment décisif, où l'âme a été si bien comparée à une cire molle, prête à recevoir toutes les impressions et toutes les directions, quel est le devoir des mères, sinon de bien diriger, c'est-à-dire de diriger vers le bien, les dispositions de leurs enfants?

Mais pour cela il faut du courage. Il faut savoir contrarier, au besoin, cet enfant que l'on aime trop... ou plutôt que l'on n'aime pas assez, car on l'aime mal. Il faut combattre ses défauts avec une fermeté qui ne se lasse jamais, le punir quand il a mal fait, craindre surtout, si l'on cédait à ses moindres caprices, de lui enseigner du même coup l'égoïsme et la paresse.

Certes, je suis loin de vouloir faire des mères spartiates de tant de femmes que je vois follement idolâtres de leurs fils. Je voudrais tout simplement en faire des mères chrtienénes, n'oubliant pas

qu'elles ont, au plus haut degré, charge d'âmes, et que c'est à elles qu'appartient la noble mission de former des hommes et des chrétiens ; au lieu de ces êtres efféminés et à demi païens, comme il y en a tant de par le monde, impatients de tout joug, avides de toute jouissance, incapables du moindre effort, et chez qui, *à peine au sortir de l'enfance,* le *libertin* et l'*enfant gâté* se mêlent avec une facilité qui devrait faire trembler la faiblesse des mères !

Je ne veux point entrer ici dans des détails qui nous mèneraient trop loin. Mais je ne puis me dispenser d'insister un peu sur un point dont l'importance est souveraine ; car il contient en germe tous les autres.

C'est justement au moment où l'éducation maternelle devrait acquérir une énergie nouvelle que se place, de la part de beaucoup de mères, une erreur funeste, et qui, à mesure que leurs enfants avanceront davantage dans la carrière, deviendra de plus en plus pour elles une règle de conduite, et pour eux une cause de ruine. Je veux parler de ce principe menteur, — toujours menteur, *comme principe*, alors même que les difficultés des temps et le triste héritage des révolutions en ont fait un mal nécessaire, — de ce principe connu en politique sous le nom de *liberté de conscience.*

J'en appelle à votre expérience du monde ; peut-être pourrais-je invoquer votre expérience personnelle. Est-ce une chose rare de rencontrer des

parents, chrétiens eux-mêmes, persuadés qu'il n'y a de salut éternel, et même de vrai bonheur ici-bas, qu'à la condition d'aimer et d'écouter la sainte Épouse du Sauveur, et qui pourtant ne font rien pour diriger dans ce sens le cœur de leurs enfants?

« La Religion, disent-ils, est une affaire de conscience dans laquelle, s'agît-il des êtres qui nous sont le plus chers, nous n'avons nul droit d'intervenir. Nous devons respecter le libre arbitre de nos enfants! »

Je dis, moi, que ces parents sont les plus aveugles des hommes, s'ils n'aperçoivent point avec quel empressement leurs enfants embrassent cette théorie de la liberté de conscience, comment ils se hâtent de rejeter, grâce à elle, un joug incommode, annonçant, dès quinze ans, quelles riches conséquences, une fois sortis du collége, ils sauront tirer du principe paternel.

Que si, apercevant et prévoyant tout cela, ces parents n'en persistent pas moins dans leur système, je dis qu'ils sont des insensés.

Dans l'un comme dans l'autre cas, j'ajoute que leur inconséquence est flagrante.

Pour être logiques, en effet, ils devraient, toujours par respect pour le même principe, se déclarer ennemis de toute loi, de tout gouvernement, de toute institution politique ou sociale. Car tout cela, n'est-ce point autant d'entraves mises à la liberté de chacun? — ou plutôt autant de digues salutaires opposées à l'abus de la liberté, autant de canaux ou-

verts pour que ce qui serait un torrent dévastateur, si rien ne le dirigeait, rentre dans sa vraie voie, et redevienne une source féconde et bénie? Tout cela, n'est-ce pas l'éducation perpétuelle de l'humanité?

Et ce que les lois et le gouvernement civil font aux applaudissements de tous les esprits sensés, par quelle aberration se trouve-t-il que des esprits sensés *et chrétiens* n'osent le faire dans le premier, le plus légitime et le plus décisif de tous les gouvernements, dans le gouvernement de la famille, dans l'éducation?

En voulez-vous savoir la cause? C'est que ces esprits sont beaucoup moins profondément chrétiens qu'ils n'en ont l'air. C'est qu'ils ne sont pas bien persuadés que les devoirs envers Dieu sont les premiers de tous, les seuls qui communiquent aux autres leur valeur et leur solidité.

Pourquoi, par respect pour la liberté de votre enfant, ne le laissez-vous pas, si bon lui semble, devenir menteur, paresseux, voleur, mauvais fils? Parce que vous comprenez tout ce que ces vices ont d'odieux, parce que vous tenez à ce que votre fils vous aime. Que veut donc dire ce respect hypocrite pour cette même liberté, et votre fils abandonné à lui-même en ce qui touche ses devoirs envers Dieu, sinon que l'impiété ou l'indifférence ne vous révoltent qu'à demi, et que vous ne tenez pas absolument à ce que votre fils aime le bon Dieu? De là votre cruelle tolérance et les fruits de mort qu'elle ne tardera pas à produire.

Timides amies de la vérité, mères chrétiennes qui ne craignez pas de voir votre lâcheté systématique amener dans l'âme de votre enfant le triomphe chaque jour plus complet de l'erreur et du mal, ne me dites donc plus que vous croyez et que vous pratiquez, *que vous faites vos Pâques !*

Je serais presque tenté de vous répondre : *Tant pis !* — Agiriez-vous autrement si vous ne les faisiez pas? Et peut-être alors vous serait-il permis d'invoquer, au moins, l'excuse de l'ignorance et de la bonne foi ?

§ 2. — MONIQUE ET AUGUSTIN.

Voulez-vous que nous nous placions maintenant dans une autre hypothèse ?

Le mal est fait ; ce jeune homme a cessé d'être chrétien. Peut-être (chose effrayante et pourtant si commune !) pas une année d'intervalle seulement n'est-elle venue se placer entre son admission au banquet angélique et cette déplorable et définitive désertion de la discipline chrétienne ! Peut-être, élevé dans une institution religieuse, ses habitudes de piété ont-elles duré, tant bien que mal, jusqu'à sa sortie du collége... Mais, *Dieu merci !* l'en voilà dehors, et du coup il tire son chapeau à l'Église catholique, à ses pratiques et à ses commandements. Car il a calculé, l'esprit ingénieux, qu'il a été à la

messe pour trente ans, pendant ses huit années d'études ; et d'ailleurs il tient pour certain *que le bon Dieu ne le damnera pas pour un beefsteak au cresson !*

Que ce résultat ait été amené par l'indifférence des parents, qu'il soit dû à la perversité des enfants, ou simplement à une violente explosion d'orgueil ou de libertinage, nous n'avons pas à examiner ici cette question. Nous nous demandons quelle devra être, en pareil cas, la conduite d'une mère chrétienne.

Il y a des mères profondément chrétiennes, des saintes, à qui Dieu réserve cette épreuve si cruelle d'un fils impie et débordé. L'exemple de sainte Monique est présent à tous les esprits. Et dans ce temps où l'influence des mères est si limitée, où un père incroyant, une éducation d'où Dieu est banni, et l'infidélité pratique de beaucoup de chrétiens ont pour conséquence naturelle l'indifférence des enfants, prévenir cette indifférence est trop souvent pour la mère chose impossible.

Si le mal est fait, la mère chrétienne, qui en comprend toute la profondeur, va s'appliquer à le guérir.

Je dis *s'appliquer*. Il ne lui suffira pas de quelques regrets en l'air, de quelques larmes même versées, chaque année, aux approches de Pâques, sur les travers de ses enfants. Voir ceux qu'elle aime tant si loin de Dieu, les savoir engagés dans une voie de perdition, est un chagrin qui suffit à remplir sa vie d'amertume. Le soin de faire cesser cet état de choses est une préoccupation qui ne laissera plus dans son âme de place pour

aucune autre. Croyez-vous qu'une telle mère pourra être coquette ou seulement mondaine, aimer la toilette, le bal et le spectacle ?

Une femme qui chérit son fils, et dont le fils se meurt, ne serait-elle pas une mère dénaturée de prendre quelque goût aux futilités du monde ? Votre fils, mère chrétienne, n'est-il pas, je ne dirai point mourant, mais mort, et s'avançant chaque jour *vers la mort éternelle ?* Vous le savez, vous le voyez, et vous aimez les rubans et les bijoux ! C'est que vous n'aimez pas l'âme de votre fils ; car, si vous l'aimiez, la vôtre serait abîmée dans un deuil dont la sévérité répugnerait à de semblables bagatelles.

Et qui voulez-vous, grand Dieu ! qui ramène votre fils au bien, si ce n'est vous ?

Que faites-vous pour cela ?

Si vous étiez pieuse, si Dieu se révélait dans la sagesse et la gravité de votre vie, dans la sûreté de vos principes, dans cette règle infaillible où viendraient se mesurer tous vos jugements, dans une douceur à l'égard des personnes qu'égalerait seulement votre inébranlable fermeté à l'endroit des doctrines ; si entre vous, qui êtes chrétienne, et les femmes du monde qui vous entourent et qui ne le sont pas, une différence éclatait à tous les regards ; si, rien qu'à vous voir et à vous entendre, votre fils sentait que tout ce qui lui manque, vous l'avez ; si, avec cette justesse de coup d'œil que Dieu laisse à certaines âmes infidèles comme un moyen de re-

venir à lui, si de la différence dans la manière d'être, de dire, d'agir, votre fils concluait à la différence dans les principes, et qu'il lui suffit de vous regarder, ou seulement de songer à vous, pour rendre chaque jour hommage à votre foi, quelle belle préparation au retour ! Quel trait salutaire dans ce cœur égaré ! Quelle excitation de tous les instants à se modeler sur vous, et, en imitant celle qu'il aime et respecte de toutes les forces de son âme, à retrouver ces précieuses vertus qui de votre cœur rayonnent sur votre visage et y écrivent en traits inimitables l'incomparable bonheur des chrétiens !

Que si cette prédication muette ne réussit pas tout de suite, n'avez-vous pas un autre instrument de conversion, le plus puissant peut-être, parce qu'il est le plus humble, de tous ceux qui aient été mis dans la main des hommes : la prière ? Combien d'âmes ramenées par la continuelle élévation d'autres âmes vers Dieu !

Oh ! si vous saviez votre catéchisme, vous connaîtriez du même coup l'abîme où votre enfant se précipite et le moyen de l'en tirer. C'est avec larmes que vous demanderiez à Dieu de le sauver. Et vous ne le demanderiez pas seule. Vous quêteriez partout des prières. Et qui pourrait refuser à une mère demandant pour son fils ? Vous finiriez par faire violence à la miséricorde divine. Par un de ces prodiges qui ne lui coûtent pas, mais qui ne sont point accordés à tous, et que les saints obtiennent de pré-

férence, Dieu inclinerait cette volonté vers le bien. Tout en lui laissant le degré de liberté nécessaire pour que subsiste son mérite, il imiterait cette ingénieuse sollicitude d'une mère qui, brûlant de récompenser son enfant arrivé au but, écarte de ses pas les obstacles et multiplie les secours à sa faiblesse.

Est-ce avec cette persistance, est-ce avec cette ardeur, que vous sollicitez la conversion de votre fils ? S'il était malade, vous sauriez bien avoir d'autres accents et une autre douleur pour demander sa guérison à Dieu et même au médecin ! Encore une fois, vous n'aimez pas l'âme de votre enfant.

La vie chrétienne, la prière, voilà deux premiers moyens de conversion, qui peuvent suffire quelquefois, que même la prudente charité, la crainte de compromettre à jamais un succès important, doivent longtemps faire craindre d'outre-passer.

Mais qui oserait dire que l'heure d'une prédication plus énergique et plus directe ne sonnera pas, tôt ou tard, pour toutes les mères chrétiennement courageuses ?

Tantôt, avec ce mélange d'ignorance et de forfanterie, si commun aujourd'hui parmi les plus jeunes gens, votre fils énoncera devant vous des maximes ou des doutes qui appellent une réponse. C'est votre droit, c'est votre devoir, de la faire, cette réponse. Si elle est nette, mesurée, et qu'à l'entendre le cœur sente, à ne pouvoir s'y méprendre, de quelle source abondante de lumière et de charité procède ce simple

jet, il y a certainement là pour notre jeune fanfaron matière à réflexion, et peut-être le germe d'une conversion prochaine.

D'autres fois, dans les ennuis qu'entraînent les passions, dans les loisirs forcés d'une maladie, volontairement ou presque à son insu, notre Augustin laissera entrevoir à l'œil maternel le défaut, l'un des nombreux défauts, de sa cuirasse d'incrédulité. Malheur à la mère qui ne saisit pas cet instant favorable, qui ne sait pas le faire naître, et avec lui un de ces entretiens décisifs où la lumière se fait dans un cœur, où s'opère, presque sans efforts, une conversion, qui eût autrement tardé longtemps, toujours peut-être !

Dites-moi, croyez-vous qu'éloquence humaine puisse égaler celle qui jaillit du cœur d'une mère, parlant à son fils, qu'elle aime par-dessus tout ici-bas, de Dieu en qui tout doit éternellement être aimé? Croyez-vous qu'un jeune homme, aux instincts généreux, égaré mais non perverti par les passions, sentant qu'une clarté manque à son esprit et une force à sa volonté, — lorsque la grâce de Dieu l'arrête forcément au milieu de ses entraînements, et lui ménage de salutaires tête-à-tête avec sa mère, — croyez-vous qu'il résiste longtemps ?

Heureux mille fois, au milieu de ses égarements, le fils à qui Dieu a réservé un semblable apôtre ! Aucune des préventions qui le mettraient en garde contre un autre prédicateur ne s'élève entre lui et vous, sa mère. Il croit à votre bonne foi, à votre bon sens, à votre désintéressement, à l'amour sans

bornes qui vous pousse à lui parler. Ce n'est pas pour vous attirer de vains applaudissements que, dans le silence d'une chambre à coucher, dans la simplicité d'une conversation qui n'a que d'invisibles témoins (Dieu et les anges!), vous commencez l'assaut de ce cœur chéri.

O fils heureux! lorsque vous serez converti, et que, remontant le cours de vos souvenirs, vous aimerez à rapporter votre conversion à cet entretien béni, retracez-en, je vous en prie, les simples phases.

Ce n'était pas un tournoi en règle; et votre tendre adversaire se plaisait à vous suivre sur les terrains divers où vous l'entraîniez, s'en fiant pour le succès aux prières de toute sa vie et à Dieu, qui a promis de mettre en temps opportun sur les lèvres de ses apôtres les paroles efficaces. Racontez-nous les orages et les interruptions violentes de cet entretien décisif; car vos passions ne voulurent point céder sans coup férir, ni mourir sans pousser un dernier rugissement.

Dites-nous surtout ce moment solennel où il y eut plus de larmes que de paroles... Votre mère vous avait vaincu; et, une fois de plus, vous rendiez hommage, par votre heureuse défaite, à cette toute-puissance de la prière que la Reine des mères semble avoir voulu partager avec toutes les mères chrétiennes : *Omnipotentia supplex* (1).

(1) La toute-puissance suppliante.

ÉPILOGUE

O mon Dieu ! c'est sous vos regards, c'est pour votre gloire, c'est en cherchant à tremper dans votre saint amour et mon cœur et ma plume, que j'ai commencé, que j'ai poursuivi cet humble ouvrage.

Accordez-lui, ô mon Dieu ! cette bénédiction qui seule peut le rendre fécond !

Faites que, parmi ceux à qui j'adresse ces lettres, plusieurs y trouvent un aliment à leur piété ; ou, s'ils ont dédaigné jusqu'ici cette vertu qui les comprend toutes, un motif de la rechercher désormais et de répandre autour d'eux la bonne odeur de leurs vertus.

Et vous, mon cher François, et vous, jeunes amis que je ne connaîtrai peut-être jamais, et qui venez de me lire avec un cœur chrétien et cette indulgente sympathie qui naît si facilement de sentiments communs, nous tous qui, au milieu de l'indifférence ou de l'hostilité générales, avons le bonheur de connaître et d'aimer la vérité, ne tirerons-nous aucun

profit, je ne dis pas de ce livre, — ce livre n'est rien, — mais de la bonté de Dieu, qui nous a permis d'arrêter si longtemps notre attention sur les grâces sans nombre dont nous avons été prévenus ? Ne sentons-nous pas au dedans de nous quelque chose qui nous crie que, pour de tels bienfaits et envers un tel Bienfaiteur, toute reconnaissance bornée serait de l'ingratitude ?

Redisons-le encore une fois, en terminant : ce n'est pas une partie de nous-même, de nos facultés, de notre temps, de nos préoccupations, qu'il faut consacrer à Dieu ; c'est tout nous-même, c'est l'ensemble de nos facultés, c'est tout le cours de notre vie, c'est notre âme tout entière avec toutes ses pensées.

Quels que soient l'avenir que nous réserve la Providence et la carrière dans laquelle il nous sera donné de servir l'Église et la patrie, que toujours notre cœur demeure plein de Dieu ; que ce soit notre joie et notre gloire de travailler pour lui ; qu'en lui soient le point de départ et le terme de toutes nos actions !

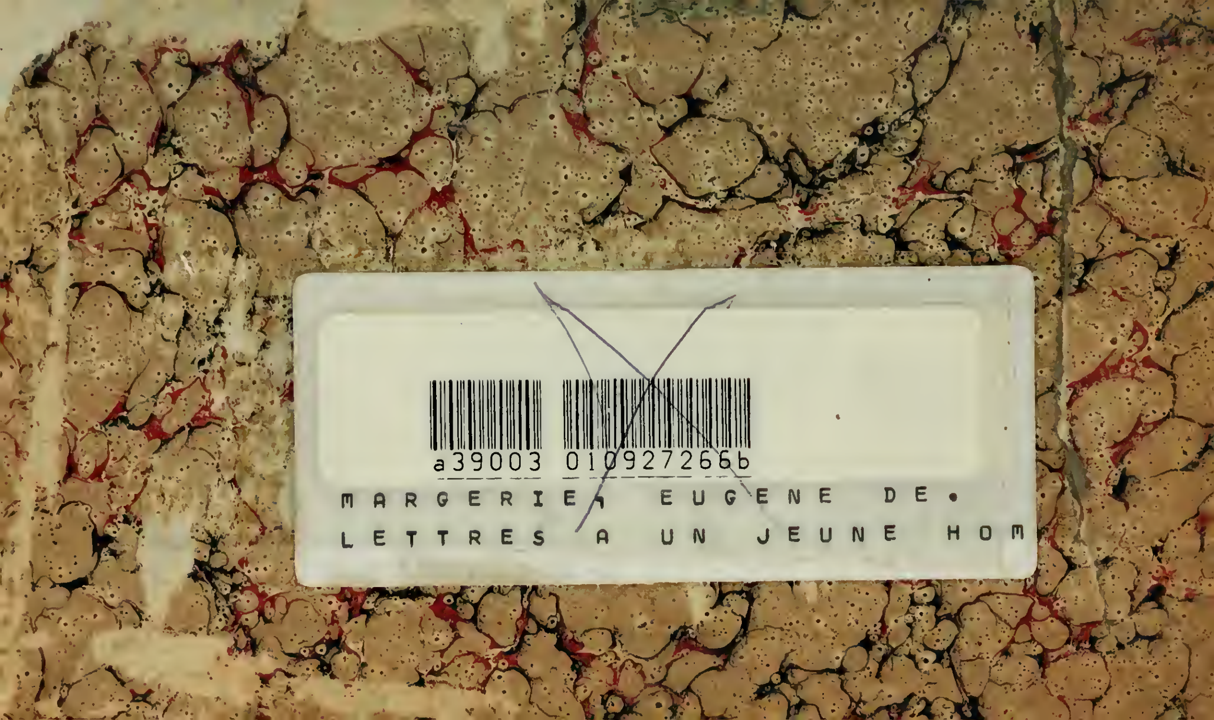
Qu'à chaque instant de notre existence nous puissions redire cette belle prière d'un grand saint, par laquelle je veux terminer, et qui me paraît résumer admirablement les diverses idées que j'ai cherché à mettre en lumière dans ce petit livre : *Suscipe, Domine, universam meam libertatem. Accipe memoriam, intellectum atque voluntatem omnem : quidquid habeo, vel possideo, mihi largitus*

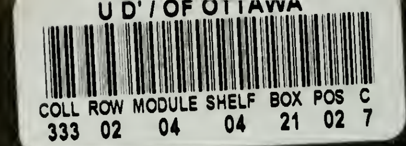
es : id tibi totum restituo, ac tuæ prorsus voluntati trado gubernandum. Amorem tui solum cum gratiâ tuâ mihi dones : ac dives sum satis, nec aliud quidquam ultra posco (1).

(1) Prenez, Seigneur, toute ma liberté. Prenez ma mémoire, mon intelligence et toute ma volonté : tout ce que j'ai ou que je possède, je le tiens de votre largesse : je vous le rends tout entier et le livre à votre volonté, pour le diriger. Donnez-moi seulement votre amour avec votre grâce ; et je suis assez riche et je ne demande rien au delà.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN.


a39003 010927266b
MARGERIE, EUGENE DE.
LETTRES A UN JEUNE HOM


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 04 21 02 7